

Le Samedi

10
CENTS

Le Magazine National des Canadiens

- Dyne Mouso, par ODETTE OLIGNY
- Pleins feux sur l'actualité
- Al Capone, le "Balafre"
- Un roman policier complet



Une série d'articles de MICHEL ANDRIEUX

Le SECRET DE LEUR CHARME EST INDESTRUCTIBLE

Cette semaine

- EDWIGE FEUILLERE, depuis un quart de siècle, sculpte sa gloire et sa beauté.
- VITTORIO DE SICA vieillissant est toujours aussi séduisant.
- ANNA MAGNANI doit sa jeunesse à la souffrance.



Le calcul vaut
le travail...



Faites de votre mari un peintre expert

Vous connaissez l'histoire de Tom Sawyer, ce héros de la légende américaine qui fit peindre une clôture par ses amis en les convainquant du plaisir de la chose?

Eh bien, si vous voulez que votre mari peinture, présentez-lui un pinceau Simms Flagline.

Il maniera un Simms Flagline aussi facilement que sa carabine ou sa canne à pêche. En effet, qui saurait résister à la légèreté et à la souplesse parfaitement équilibrées de ce pinceau? Qui ne voudrait peindre avec un pinceau aussi souple et aussi facile?

Les avantages qu'il appréciera dans un pinceau Simms Flagline

Les soies de nylon refendues... retiennent plus de peinture et l'étendent plus uniformément.

Nettoyage facile... se nettoie facilement, se rince rapidement.

Durée sans précédent... dure 3 à 5 fois plus longtemps qu'un pinceau à soies naturelles.

Il est préférable d'acheter deux pinceaux Flagline, car vous ne saurez résister au plaisir de peindre vous-même avec un Simms.

Pour des dépliants gratuits vous suggérant comment prendre soin des pinceaux et comment améliorer votre travail, écrivez à Paul et Louise Martin, au soin de Simms.

Simms Flagline

PINCEAUX EN NYLON REFENDU

T.S. Simms & Co.

SAINT-JEAN, N.-B.

Montréal • Toronto • Winnipeg

Le nylon des pinceaux Flagline est le monofilament de nylon Tynex, marque déposée de Dupont Co. of Canada.

Le Samedi, Montréal, 9 novembre 1957

CONNAIS-TOI TOI-MEME

— Le Caractère par l'Écriture —
par RANY

réponse à ROSSIGNOL QUI SOUFFRE

Notre rossignol souffre parce qu'il est en cage et qu'il ne peut chanter aussi fort qu'il en aurait le goût. La discipline extérieure à la vôtre vous est pénible, mon amie, elle vous semble toujours désuète, jamais applicable à votre cas. Vous n'agissez pas ainsi par prétention pure, vous êtes si convaincue d'avance de votre notion du juste, du bon, du mal, du réprimandable qu'il est inutile d'insister auprès de vous.

Et puis vous avez le don de persuasion, vous pouvez facilement entraîner les autres à votre suite, vous êtes honnête et vous ne supportez pas la médiocrité. Seulement, vous savez regarder rien qu'en face de vous, jamais à côté, jamais en arrière, ce qui vous éviterait des chocs et des erreurs, parfois. Toutes les grandes vérités de la vie vous choquent d'abord, votre première attitude est toujours de vous raidir, mais si l'on a l'intelligence et le cran de vous faire voir un autre point de vue plus exact, l'on risque de gagner la partie.

J'aimerais bien répondre à toutes vos intéressantes questions, mais votre psychologie vous a fait deviner la plupart des réponses. Je vous vois fort bien assumer des fonctions de responsabilités. Il ne faudrait pas pour cela vous abstenir de chanter.

réponse à MARY

La ligne ou la forme d'une lettre ne signifie rien de précis hors de son contexte. Je ne puis donc pas détailler votre écriture, comme vous le faites au sujet du caractère de tous ceux que vous côtoyez, vous êtes d'une curio-

chissantes. Cependant, hors de ce domaine, votre psychologie vous fait défaut. Vous oubliez toujours que vous êtes en face d'adultes comme vous et vous n'avez aucun mandat pour enseigner 24 heures par jour. Votre générosité et votre esprit de décision, toutefois, sont les deux qualités qui font de vous une personne attrayante et, à ce point de vue, l'on gagne beaucoup à vous fréquenter. Mais pourriez-vous écouter davantage?

réponse à JEAN-GUY

Voici un jeune homme un peu timide, bien qu'il fasse son chemin de la bonne façon. Il a toujours fréquenté la dure école, est-il toujours attendri devant la moindre attention féminine et admire-t-il sans se lasser celle qui sait ce qu'elle veut, mais aussi celle qui sait se faire bien douce surtout lorsqu'elle demande les choses les plus difficiles.

Il a le souci de bien arriver dans la vie, mais il est impressionnable. Faudra-t-il beaucoup d'indulgence et beaucoup de fermeté pour le soutenir dans tous ses efforts. L'honnêteté de ce jeune homme ne fait l'objet d'aucun doute. Sa simplicité est des plus charmantes. Il ne faudra jamais lui compliquer l'existence à ce sujet. Il en souffrirait tellement qu'il risquerait d'en devenir malsade. Mais pour le moment, il est prêt à se plier à bien des exigences.

réponse à NINON DE H.

Une personne aussi dynamique que vous deviendrait-elle si inhabile à se faire des amis? Je le crois à peine. À moins que vous

Ecrivez à Rany, à l'encre, sur papier non ligné, format 8 1/2" x 11", un texte de votre composition, en signant de votre nom réel ou fictif. Rany analysera gratuitement votre écriture et en fera paraître les résultats dans cette chronique. Les personnes qui désireraient recevoir une réponse personnelle plus complète n'ont qu'à le mentionner en ajoutant une enveloppe affranchie et Rany leur fera connaître ses conditions. On écrit à : RANY, Magazine "LE SAMEDI", 975, rue De Bullion, Montréal 18, Qué.

tité si subtile qu'il est même gênant de circuler devant vous. Vous ne laissez rien passer, mais vous avez la décence de ne pas tout dire ce que vous enregistrez. À la bonne heure, et c'est ce qui vous vaut votre titre de très grande fille avant le temps.

Vous ne devriez pas fournir tant d'efforts pour rejoindre vos aînées, votre maturité dépasse déjà celle de vos camarades. Votre constance et votre patience sont la clef de votre succès. Pourtant, il vous arrive d'être si étourdie qu'on a peine à le croire. Ce dernier trait accentue votre originalité, tout le monde connaît la petite Mary...

réponse à PIERRETTE de Sept-Iles

Les traits fondamentaux d'une personnalité se dessinent parfois très jeune, mais ils risquent de se modifier assez radicalement, tout dépend du milieu ambiant.

En ce qui vous concerne, vous craignez beaucoup de vous raconter, mais tous les doutes que vous émettez au sujet de tous et chacun, vous les avez en tête. Toutes vos plus chères ambitions, vous ne les exprimez jamais à haute voix, mais elles éveillent malgré tout l'attention de vos intimes, votre conduite en témoigne tous les jours; puis vous ne vous défendez de rien, lorsque par chance l'on a su vous deviner. Vous n'avez pas encore appris à prévenir les regards inquisiteurs aussi bien que les allusions directes ou non.

Pourtant, votre sens pratique est fort développé et votre contact bien fréquent avec autrui devrait vous mettre en garde. Mais non, vous ne voulez pas croire encore que les gens sont méchants volontairement, même s'ils vous font bien mal; vous ne voulez pas croire que les gens sont paresseux par nature; enfin vous ne voulez pas croire en l'humanité quelque peu déchue, bien que tout le monde vous écorche plus souvent qu'à votre tour.

Vous êtes comme du bon pain trop frais pour ne pas être indigeste, mais vous sentez toujours bien bon.

réponse à COEUR EN VACANCES

Ce que vous me demandez est beaucoup plus sérieux que vous ne le supposez, aussi une seule lettre ne me suffit pas. Tout de même, je vous signalerai quelques points lesquels, à mon avis, sont les plus importants à connaître.

Tout d'abord, votre cœur bien tendre semble avoir été privé d'affection. Aussi, est-il prêt à se réserver à peu près toujours trop vite les faveurs d'un autre cœur aussi tendre, mais pas aussi entier. Vous êtes bien accaparante et vous n'entendez pas de calcul de l'autre. Aussi, tout comportement contraire à vos conceptions vous arrête, vous énerve et provoque des mésententes déplorables.

Votre travail doit vous apporter beaucoup de satisfaction, puisque vous inspirez confiance et que votre esprit discipliné entraîne facilement les autres dans des aventures enri-

ne soyez plus fatiguée qu'à l'ordinaire. Je remarque beaucoup de nervosité, mais rien d'inquietant.

Le principal point serait votre exigence intransigeante. Vous craignez tout le monde et vous mettez vos amis si durement à l'épreuve qu'ils vous jugent tout de suite inaccessible. Il est vrai que votre discrétion à tous les jours est remarquable. Je me hâte d'ajouter, toutefois, que votre nature expansive ne peut souffrir l'isolement, vous voudriez alors trouver quelqu'un toujours prêt à vous écouter même si vous avez le goût parfois de vous raconter très longuement. Ce dernier détail a dû faire l'objet de sérieuses discussions.

Vous voudriez, comme auparavant, mener plus d'une chose de front, mais comme vous ne rencontrez pas l'appui nécessaire, vous vous retirez simplement et vous méditez tristement sur votre sort. Je pourrais vous servir plus d'une suggestion, mais votre intelligence est si éveillée qu'il suffirait de vous arrêter un seul instant pour les trouver toutes.

réponse à PETIT MOUTON NOIR

Vous n'êtes pas encore assez dégagée de votre dernière expérience pour vous manifester sous votre vrai visage. Mais votre formation assez sérieuse devrait vous aider à vous ressaisir beaucoup plus vite. Si vraiment le malheur vous a marquée, votre écriture n'a subi aucun ébranlement. Auriez-vous donc perdu ce privilège d'enregistrer des impressions, et de vibrer d'émotion?

Vous êtes trop jeune et trop pleine de rêves pour qu'il en soit ainsi, cependant, vous ne voulez pas admettre que vous appartenez au même monde extérieur. Certes, vous avez droit à des distractions plus raffinées, mais ce monde vers lequel vous êtes revenue, il ne faut pas le dédaigner, si vous voulez qu'il vous sourie. L'indépendance que vous signalez, n'existe plus, elle s'est transformée en crainte, ce que vous n'admettez pas. C'est pour cela qu'il vous est encore impossible de prendre position et votre esprit critique verse dans le scepticisme, bien que tous ces traits ne soient qu'en surface. Il suffirait pour vous de les reconnaître pour qu'ils vous quittent. Loin de moi cette pensée d'être votre directeur de conscience, si seulement j'avais pu vous stimuler un peu pour vous empêcher de laisser croupir de si beaux talents que je ne veux même pas vous mentionner, j'aurais atteint partiellement mon but.

réponse à COCO

Mon amie a beaucoup à faire pour atteindre son but, elle est si peu prête à faire face à toutes les difficultés de la route. Elle se sent si mal à l'aise devant tous ceux qui l'impressionnent et qu'elle voit tout de suite parmi les grands personnages. Elle est sans prétention, mais avec un peu plus d'imagination, elle pourrait supposer qu'il faut être bien aguerrie pour se lancer dans les combats ardu. Elle veut fuir les difficultés, les

(Lire la suite page 31)

Un voilier en contreplaqué de sapin franchit l'Atlantique démonté

Le capitaine de cette voile de 26 pieds considérée comme perdue corps et biens dit : "Le contreplaqué de sapin a soutenu les mers les plus orageuses au monde."

C'était en septembre 1956. L'équipage du paquebot "America" aperçut au beau milieu de l'Atlantique un petit voilier violemment secoué par une mer démontée. Le grand mât brisé en deux pendait lamentablement sur le côté dans un fouillis de haubans tordus et de voiles déchiquetées. Aucun signe de vie à bord et on en conclut que l'équipage avait péri.

Ce voilier désemparé de 26 pieds était l'"Orenda", qu'un Torontois, Bert Smith, avait construit avec du contreplaqué de sapin, dans l'arrière-cour de sa demeure. Avec un de ses amis, Allan Battersby, il décida de franchir l'Atlantique à voile sur l'"Orenda". Pendant quatre jours, le diminutif navire en contreplaqué de sapin fut battu par la rafale, mais tint bon. Puis survint une autre tempête et cette fois, c'était le désastre. Comme les deux nautoniers luttaient désespérément pour amener le mât de misaine, une vague énorme s'abattit sur le navire, brisant le grand mât d'aluminium en deux endroits. L'ancre flottante fut emportée, le couvercle de l'écouille arrière fut balayé et bientôt l'eau s'engouffra dans l'"Orenda" jusqu'à hauteur des genoux. Les deux hommes pompèrent l'eau, veillèrent toute la nuit et prièrent.

Le jour suivant, ils amenèrent le mât à bord, mirent en place la pièce non endommagée et firent de nouveau voile. Il ne leur restait plus qu'un gallon d'eau potable, lorsqu'ils furent aperçus par l'équipage du navire libérien Mariblanca, alors qu'ils luttaient contre une mer houleuse. Le capitaine les invita à terminer leur odyssée en tout confort à bord de son navire, mais devant leur dénégation polie, il leur donna des provisions pour 35 jours.

Puis le 24 octobre, Smith se tournant vers Battersby, il s'écria : "Mon vieux, je crois que nous sommes arrivés!" En effet, en avant d'eux, ils pouvaient à peine discerner le phare de Bishop Rock. Le lendemain soir, en approchant de Lizard, leur vint un signal lumineux de la rive qui signifiait "BRAVO!". L'aventure de l'"Orenda" était terminée.

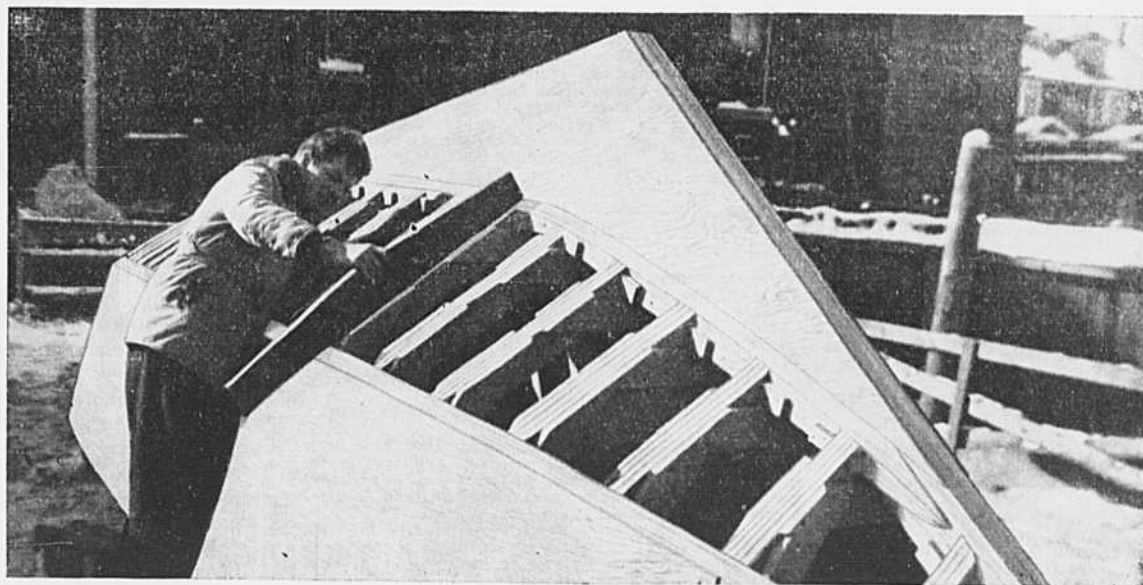
Bert Smith, il va sans dire, est fier de son navire "Orenda". Parlant du contreplaqué de sapin employé pour construire sa coque frêle mais robuste, il s'exprima ainsi : "Le contreplaqué de sapin a donné à mon embarcation la robustesse et la rigidité requises pour surmonter la furie de l'océan le plus orageux au monde. La colle imperméable employée dans la fabrication du contreplaqué de sapin en fait le matériau idéal dans la construction d'un navire".

Les qualités que le capitaine Smith concède au contreplaqué de sapin Douglas sont les mêmes qui ont édifié la renommée de ce matériau très versatile chez les techniciens en devis de construction et les constructeurs en général. Dans le cas d'une charpente, il ajoute à la robustesse de cette dernière, et il se prête admirablement bien au modelage des formes et encoignures arrondies.

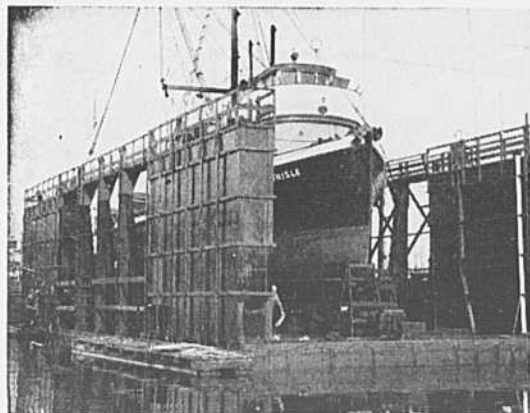
Les architectes, ingénieurs et entrepreneurs peuvent se procurer des manuels techniques de haute valeur rédigés spécialement à leur intention. De plus, de nombreux plans et devis destinés aux bricoleurs, et fourmillant de suggestions à l'intention des bâtisseurs de demeures et constructeurs amateurs de navires peuvent être obtenus, en s'adressant à l'Association des Manufacturiers de Contreplaqué de Colombie Britannique, 550, rue Burrard, Vancouver 1, C.B.



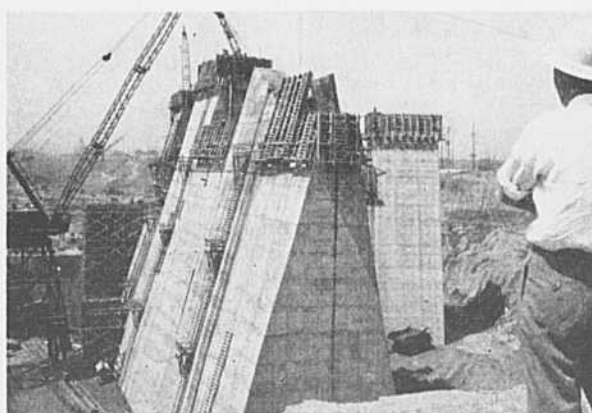
L'"Orenda" était depuis vingt jours en mer lorsqu'au milieu de l'Atlantique il fut surpris par une rafale d'une violence inouïe. Pendant que ses deux hommes d'équipage luttaient désespérément pour remiser le mât de misaine, une vague énorme s'abattit sur le navire, brisant le grand mât en deux endroits. La coque en contreplaqué de sapin résista victorieusement à la poussée des vagues qui balayaient le pont.



Dans l'arrière-cour de la demeure de Bert Smith, l'"Orenda" prend forme. Smith posa trois panneaux en contreplaqué de sapin à 3 plis, autour d'une charpente, obtenant ainsi une coque de 7/8" d'épaisseur. "En utilisant de vastes panneaux de contreplaqué, mon navire avait moins de coutures et pouvait se garder plus facilement étanche", dit Smith. "J'ai construit huit autres navires avec du contreplaqué et j'ai constaté que la construction en était de beaucoup accélérée".



Dans cette cale-sèche de Vancouver, on retrouve les mêmes facultés de rigidité et de résistance à la déformation qui ont permis à l'"Orenda" de surmonter les rafales de l'Atlantique. Les quatre réservoirs de ballast, formant les parois de la cale-sèche, ont été moulés avec des panneaux en contreplaqué de sapin. Après six années de submersions répétées, les réservoirs en contreplaqué n'accusent aucun indice de déformation ou de détérioration.



Le contreplaqué de sapin joue un rôle de premier plan en marge du projet de canalisation du St-Laurent, qui reliera l'Atlantique au cœur du pays. Ces gigantesques pyramides de béton armé, parties constitutives de la superstructure d'un centre électrique, ont été moulées avec des formes en contreplaqué de sapin. Lorsque le béton fut déversé dans les formes, les panneaux de contreplaqué soutinrent des pressions allant jusqu'à 700 livres au pouce carré.



En route vers Henley, puis subséquentement à l'épreuve victorieuse des Jeux Olympiques de Melbourne, cette péniche de course U.B.C.-V.R.C., traversa sans encombre les océans Atlantique et Pacifique, bien emballée dans une caisse spéciale d'expédition, qui avait à la fois été armée et renforcée par du contreplaqué de 3/4" d'épaisseur.

Coeur à Tout

par JACQUELINE



♥ J'ai seize ans et demi, je mesure 5'3 1/2", pèse 115 livres, ai 32" de poitrine, 26" de taille et 34" de hanches. Est-ce normal? J'aimerais développer quelque peu mon buste. Que faire! Les pilules, annoncées dans les journaux, nuisent-elles à la santé? Félicitations pour votre courrier.

LYSE

Je ne puis vous confirmer l'efficacité des pilules mais elles ne sont pas nuisibles, sinon aucun journal ne les recommanderait sans risquer les foudres du corps médical. Votre poids est normal et, n'oubliez pas qu'à seize ans, vous n'êtes pas arrivée à votre développement complet. Si votre taille était un peu plus mince, votre buste paraîtrait plus fort. Pour raffermir et épanouir celui-ci, il n'y a rien comme la natation ou des exercices de bras étendus droits, ramenés

en avant et en arrière aussi loin que vous pourrez. Faites aussi des mouvements rotatoires en renvoyant le cercle de vos bras en arrière autant que possible. Pour la taille, pivotez sur vous-même en ne bougeant que la taille et gardant les pieds, jambes et épaules immobiles. Vous sentirez bouger vos muscles. Il faut de la persévérance.

♥ Je lis régulièrement votre courrier que je trouve très intéressant et plein de logique. Auriez-vous la bonté de me donner la méthode d'analyser l'écriture d'une personne afin d'en connaître le caractère. Rassurez-vous, ce n'est pas par indiscrétion, car je ne prendrais pas la peine de vous écrire.

UNE CURIUSE

Si vous voulez étudier vous-même cette méthode, écrivez à un libraire, ou plutôt allez-y vous-même la choisir puisque vous habitez Montréal. Mais, si vous désirez une analyse de votre propre écriture, écrivez à Rany, notre graphologue du "Samedi", dont vous trouverez la chronique "Connais-toi toi-même" dans ce numéro.

♥ Depuis mon jeune âge, mon ambition est de devenir mannequin. Vous me rendriez un grand service en me renseignant sur les questions suivantes: Quel âge et quelle instruction faut-il? Quelle grandeur et quelles proportions; buste, taille, hanches? Et où faut-il s'adresser pour exercer cette profession?

ROSE DES BOIS

Le plus jeune mannequin de Montréal (pour les défilés de modes adultes) était (l'an dernier) Patricia Nolin, fille de "Marie-Paule", créatrice de la haute-couture montréalaise; elle avait quinze ans. La plus âgée est la célèbre Sylvia qui, à 21 ans, quarante-et-un ans et n'est surpassée par personne. Mettons donc une mesure entre dix-huit ans et trente-cinq ans. Envoyez vos mensurations, votre taille et votre poids à Madame Madeleine Alarie, Commercial Model Agencies, 222 ouest Boulevard Saint-Joseph, Montréal, en demandant le prix des cours, etc. Celui-ci vous paraîtra peut-être exorbitant, mais vous ne vous doutez pas du travail qu'il exige de la part de la mannequin. Au bout de quelque temps, celle-ci vous donnera la chance de gagner vos cours — surtout si vous êtes douée. Le chic compte plus que la beauté bien souvent.

♥ J'ai treize ans, et ma soeur se mariera en juin prochain. Je voudrais savoir si je suis trop jeune pour avoir un "Chum" à cette occasion?

MONIQUE

Cela n'engage à rien d'avoir un jeune compagnon de jour de fête. Du moment que vous n'aurez pas envie de sortir sérieusement; une amoureuse de votre âge n'est qu'un petit exercice au flirt.

♥ J'ai onze ans et j'ai des dents qui sont bleues en avant. Je ne veux pas avoir de dentier car on me dit trop jeune et je ne peux les faire arracher car c'est la deuxième fois. Je voudrais savoir si on ne met du jus de citron que sur le bout des doigts pour les taches de rouille.

UNE QUI EST EN PEINE

Les dents se décolorent lorsqu'elles se carient. Voyez donc un bon dentiste et essayez de les faire plomber afin de les conserver le plus longtemps possible. Appliquez le jus de citron discrètement sur le peau avec un morceau d'ouate. Si les taches ne pâlisent pas, n'abusez pas du citron qui assèche la peau, et mettez-vous plutôt un fond de teint (liquide ou en crème) plus foncé que votre épiderme; il unifiera le tout.

♥ Je connais un jeune homme depuis un an environ, et il vient me voir régulièrement deux ou trois fois par semaine. Je l'aime et je sais qu'il m'aime lui aussi. Mais voilà! Je voudrais qu'il me dise qu'il m'aime, et comme il est très gêné, je sais qu'il ne le fera pas comme cela, mais par un moyen détourné. Ainsi, il chante souvent des chansons du "Hit Parade" et appuie sur les mots "I love you" et "I want to kiss you" en me regardant dans les yeux. Mais ce n'est pas comme s'il me disait tendrement: "Je t'aime". Il m'a embrassée deux fois... sans me déclarer son amour. Lorsque je mets la conversation sur le sujet "déclarations d'amour", il me répond qu'il y a des garçons trop gênés pour le faire et que ce serait à la jeune fille à le faire la première. On m'a toujours appris à être distante avec les garçons et que sur le rapport des déclarations, c'était au garçon à le faire en premier lieu. Y aurait-il des exceptions comme dans mon cas? Serait-ce à moi à lui avouer? Conseillez-moi, je vous prie. L'autre soir, je suis venue à deux pas de lui dire que je l'aime, etc...

X THE UNKNOWN

Ce que vous êtes compliqué, mon Dieu! Je trouve que vous mettez beaucoup plus de sens dans les mots que dans les actes. Vous l'avez embrassé, donc il vous plaît; il vient plusieurs fois la semaine, c'est signe que vous lui plaisez. Pourquoi ne pas le lui dire? Son amour-propre sera flatté et vous connaîtrez ses sentiments... si vous en doutez encore après tout ce temps. Je regrette, mais il fallait que je publie votre lettre. C'est la règle du courrier.

♥ Je viens à mon tour vous confier mon problème. Chez nous, nous sommes trois filles: la plus âgée a 23 ans, l'autre 15 ans et demi et moi, 14 ans et demi. Ma soeur de quinze ans sort avec un garçon de son âge. Un jour, ce dernier m'a amenée au restaurant et m'a avoué qu'il n'aimait pas ma soeur. Nous nous sommes promenées dans une petite ruelle et il m'a demandé de lui dire si je l'aimais. Je n'ai pas osé lui répondre, mais dans mon coeur c'était "oui". Ma soeur l'aime à la folie et ça me ferait de la peine de le lui enlever. Est-ce ma soeur ou moi qui devrais sortir avec ce gentil garçon. Que dois-je faire?

LYNE AMOUREUSE

Pas si gentil que ça puisqu'il sort avec une petite fille amoureuse et confiante tout en faisant la cour à une autre, tout aussi crédule. Mettez en balance l'amour de votre soeur (et la brouille qui suivra entre vous si vous la trahissez) avec les sentiments royaux de ce garçon. Faites votre choix avec honnêteté. En vaut-il la peine? Et ne ferait-il pas avec vous ce qu'il a fait avec votre soeur?

♥ Voici mon deuxième problème. Mes amies me disent toutes que je suis jolie et je passe pour la plus jolie de la classe. Mon miroir, que je regarde souvent, me dit la même chose, mais ma mère (que j'aime beaucoup) me traite d'orgueilleuse et me punit. Puis-je lui faire changer d'idée? Je mesure 27" de taille, 32" de poitrine et 29" de hanches. Suis-je trop grosse? Que devrais-je faire pour maigrir et pour améliorer mon buste? J'apprécie beaucoup votre courrier qui sait si bien encourager les désespérés.

LYNE

Votre mère trouve sans doute que vous attachez plus d'importance à vos beaux yeux qu'à votre esprit et à vos boucles de cheveux qu'au cerveau qu'elles recouvrent. Votre tour de taille est assez fort en comparaison de votre buste, mais je ne puis vous dire (Suite à la page 31)

Ava Gardner a peur du 4e homme

Autre dilemme, pas encore résolu, celui-ci. Ava Gardner épousera-t-elle Walter Chiari? Entre nous, il y a de fortes chances pour qu'elle l'épouse, parce qu'à l'exception de Greta Garbo, qui ne fait jamais rien comme tout le monde, les vedettes finissent toujours par surmonter ce genre d'hésitation. Quitte à se tromper une fois de plus.

Ava Gardner est rentrée dans sa ferme d'Espagne, tandis que le comique italien Walter Chiari, son fidèle chevalier servant depuis un an, est à Paris pour tourner «1er Mai» avec Yves Montand. Mais avant de retrouver son champêtre isolement qui lui rappelle sa ferme natale du Missouri,



AVA GARDNER

PLEINS

Ava a déclaré:

— Bien sûr, je désire ce que toute femme désire au fond de son coeur: un foyer. Je ne suis pas, comme on l'a dit, une névrosée et une femme fatale courant vainement après le bonheur. Mais trois expériences matrimoniales me donnent à réfléchir. Les acteurs n'arrivent pas à s'aimer comme le commun des mortels. Walter Chiari est un garçon adorable, mais j'ai peur...

Walter, éperdument amoureux d'Ava, la considère comme «la femme la plus franche et la plus simple qui soit». Il la connaissait à peine depuis quelques jours qu'il l'emmenait chasser dans son pays natal, en lui faisant revêtir la tenue du fils d'un fermier. Ils n'ont jamais autant ri que ce jour-là. Il est vrai que ce jour-là, il n'y avait pas de journalistes avec eux...

Antonella Lualdi, la fausse romantique

Les gens de cinéma sont étranges. Quand ils vous classent un acteur dans une catégorie, c'est le diable pour l'en faire sortir. C'est ainsi que l'on s'obstine à faire tourner à Antonella Lualdi des rôles dramatiques se déroulant en d'autres temps, et dont son grand talent se tire à merveille, mais qui ne correspondent nullement à son tempérament de jeune femme moderne et déléguée.

Il est vrai qu'elle est d'une beauté absolument classique, ce qui justifie ses rôles dans «Le Rouge et le Noir», «Chronique des Pauvres Amants», et, à présent, «Une vie», d'après Mau-

Mais, entre les scènes, sa pétulante nature ne peut se tenir de reprendre

le dessus. Sa toilette stricte à la longue jupe traînante ne l'empêche pas de danser un rock-n-roll effréné en découvrant des jambes bronzées au soleil de Venise.

— Je n'ai pas de chance, se plaint-elle comiquement. Quand on m'a fait revenir à notre époque, ça a été pour tourner mal, dans «Méfiez-vous, fillettes». Sans parler de tous les mauvais films que l'on m'a fait tourner en Italie...

Antonella travaille d'arrache-pied. C'est son percepteur qui l'y oblige. Elle doit lui payer dans l'année plus de \$60,000: tous ceux qu'elle a «oubliés» pendant les premières années de sa carrière.

— Je ne gagnais pas beaucoup, et je dépensais bien davantage.

Automobilistes raisonnables et zélés

Le zèle d'un organisme privé, l'A.F.A.R., est à la fois des plus louable et un peu inquiétant. Débordants d'idées, les responsables de l'Association Française des Automobilistes Raisonnables viennent de faire bénéficier les acheteurs de voitures d'occasion de leur expérience en la matière. Un centre de contrôle de la voiture d'occasion va s'ouvrir à Vincennes, où sept techniciens de l'automobile examineront toutes les voitures qui leur seront amenées ou signalées, pour vérifier si l'engin a été accidenté, s'il n'a pas roulé plus qu'il n'est indiqué au compteur, s'il est en bon état de fonctionnement. Il n'en coûtera que 3 dollars environ au client.

Mais l'A.F.A.R. a des objectifs plus ambitieux: elle veut éduquer l'automobiliste. Créée il y a deux mois seulement, cette association compte déjà 970 adhérents. Mais une autre de leurs idées inquiète la Prévention routière et

FEUX

la police de la route: celle du fichier des fous au volant.

L'A.F.A.R. veut en effet confier à 78 conducteurs d'élite, répartis dans toute la France, et roulant beaucoup professionnellement, le soin de signaler tous les cas d'imprudence. A la troisième fois qu'un numéro est signalé, il est mis en fiche. Quand une voiture fichée provoquera un accident grave, l'A.F.A.R. se portera partie civile. C'est ce système que la police de la route qualifie de super-police, et par la Prévention Routière d'«inadmissible délation».

Une reine pour Olaf

C'est une charmante idylle qui dure depuis des années, que celle d'Olaf de Norvège, devenu Olaf VI, et de la duchesse Marina de Kent.

Discrètement, la presse anglaise et norvégienne n'en parlaient pas, car la duchesse de Kent disait ne pas vouloir se remarier de crainte de nuire à l'éducation de ses enfants. Mais les Norvégiens et les Anglais avaient un sourire complice lorsque Marina partait à Oslo inaugurer une nouvelle rue portant un nom anglais.

— Si cela continue, disait-on à Oslo, toutes nos rue auront des noms britanniques.

Et les Norvégiens souriaient aussi quand Olaf s'inventait des inaugurations d'associations norvégiennes à Londres. Jamais ils n'auraient cru qu'il y avait tant de Norvégiens en Angleterre.

Mais aujourd'hui les enfants de la duchesse sont grands. On dit qu'Alex-

andra est très amoureuse, et le jeune duc ne commet plus de frasques depuis qu'il est sous les drapeaux. Par contre, les plus jeunes enfants d'Olaf auraient besoin d'une maman. La leur est morte après la guerre d'une douloureuse maladie.

Olaf et Marina se sont connus pendant la guerre, alors que la famille royale de Norvège n'était qu'une famille de souverains en exil. Olaf et sa femme et le couple des Kent étaient inséparables. On sait que l'amitié évolue...

La grève de Kim

C'était un spectacle. Kim Novak, poings aux hanches, toute rouge de colère, apostrophait sur un timbre aigu ses producteurs venus la voir tourner « Entre les morts ».

Cette scène-là n'était pas prévue au scénario. Et Kim décriait la grève, à son usage personnel. Ebahis, les travailleurs du studio regardaient la charmante gréviste encore vêtue du très piquant déshabillé qu'elle portait dans la scène qui venait d'être tournée.

Ce fut une épreuve de force. Kim estimait n'être pas suffisamment payée, ce qui est exact, en regard des autres grandes vedettes de classe internationale. Tout est relatif... Elle se retira dignement chez elle. Pour recevoir immédiatement de sa firme, la Columbia, un avis de mise à pied. La firme a l'habitude : cela lui est arrivé à plus d'une reprise avec celle que Kim a remplacée comme « vedette-maison » : Rita Hayworth.

Kim gagne, par contrat, environ 1,500 dollars par semaine. « Prêtée » par la Columbia à la Paramount, elle exigeait que cette somme fut augmentée, ne doutant pas que la Columbia trouve son profit dans l'affaire.

Finalement, l'épreuve de force n'a duré que vingt-quatre heures. Toujours avec dignité, Kim a fait sa rentrée au studio.

— Il n'aurait pas été juste que la Paramount paie pour le tort que me

fonnier. Il est vrai que le chiffonnier a si bien réussi qu'il est devenu à la fois l'homme le plus riche de Naples et l'une des plus importantes personnalités du parti monarchiste italien. Quant au jeune marié, c'est un beau garçon au type très méridional, et un ingénieur très estimé.

Ah ! ce fut un beau mariage, comme Naples n'osait plus en rêver depuis des siècles : 65 millions de lires distribués aux pauvres par le père de la mariée, vêtu de brocart blanc et coiffé d'un énorme turban de brocart d'or. Aux côtés de la mariée, belle et parée comme une idole, d'un sari de soie rouge, la tenue nationale indienne, on se montrait le prince Amédée de Savoie-Aoste et la princesse Anne de France, mais aussi tous les grands chiffonniers de Naples, sur leur trente-et-un !

A la sortie de l'église (la mariée s'est convertie), des milliers de ballons multicolores portant des vœux de bonheur en italien, en anglais et en indien, tandis que pour un mois les restaurants populaires s'ouvraient gratuitement aux nécessiteux, et qu'à tous les carrefours de la ville se mettaient à couler des fontaines d'Asti Spumante !

Lana Turner ne pense plus à l'amour

En ce temps de procès scandaleux, celle que l'on appela « la scandaleuse de Hollywood », et qui attira plus d'une fois sur elle les foudres des ligues de pudeur, Lana Turner pour la nommer, proclame bien haut que pour elle c'en est fini de l'amour.

Pour l'instant tout au moins.

— Je suis bien trop occupée, dit-elle. J'ai tourné trois films cette année. Cela me suffit. Et j'ai déjà été mariée cinq fois (dont deux fois avec le même homme). Cela aussi suffit.

Il est vrai qu'à 37 ans la belle vedette a encore le temps. Il y a seulement trois mois que son divorce avec le dernier en date des Tarzans d'Hollywood, Lex Barker, était prononcé.

miel » qu'elle prolongea quinze mois, à la fureur de ses producteurs.

Mais la vraie raison du zèle tout neuf de Lana c'est qu'après vingt ans dans le métier elle est devenue son propre producteur. Elle peut bien travailler comme elle ne l'a jamais fait : c'est tout bénéfique.

Lauren Bacall et le double secret de Bogart

Hollywood a trouvé un nouveau sujet à papotages : les bruits de mariage entre Lauren Bacall, la veuve de Humphrey Bogart, et Frank Sinatra.

— En huit mois, elle a déjà oublié son mari !

Erreur, Lauren Bacall a si peu oublié Humphrey Bogart qu'elle s'attache chaque jour davantage à celui qui lui ressemble le plus à Hollywood, et qui fut son meilleur ami.

Frank Sinatra et Humphrey Bogart étaient les deux « durs » de Hollywood. On leur reprochait simultanément et alternativement leurs amitiés parfois compromettantes, leur amour de la bagarre, leurs réparties violentes, leurs aventures orageuses, que Bogart n'avait abandonnées que pour Lauren, et auxquelles Sinatra n'avait pas renoncé pour Ava Gardner.

Pendant sa longue et terrible maladie, Bogart a été constamment veillé par Loren et par Frank Sinatra.

Lorsque Humphrey Bogart s'est senti mourir, il a supplié sa femme de se remarier :

— Ne gâche pas ta vie, mon petit, tu



LAUREN BACALL

revue « Occident ». Son tempérament d'artiste traverse d'un seul jet ses mains imprégnées de peinture ».

Les disciples de Betsy, traitent l'oeuvre de Zippy, maître de Freeport, de « gribouillage avec un pinceau ». Les partisans de Zippy rejettent avec mépris l'oeuvre de Betsy comme de l'« abstrait intestinal ».

Les Anglais sont entrés dans la course : ils viennent de lancer à grand renfort de publicité la première exposition du chimpanzé Congo. Picasso et Buffet peuvent fermer boutique.

Le secret de Sophia

Elles ont apparu sur l'écran de cette semaine. Un bouquet de beautés célèbres accapare en effet l'attention, à des titres bien divers. A tout seigneur tout honneur : Sophia Loren a convolé en justes noces à Mexico, dans le plus grand secret (un secret de Polichinelle) avec le producteur italien Carlo Ponti.

Cela s'est fait plus vite qu'on ne le pensait, mais certaines déclarations faites par Carlo Ponti avaient mis la puce à l'oreille fine des journalistes.

— Sophia et moi sommes persuadés que notre amour vaincra, disait-il, tout en se refusant à préciser s'il allait ou non épouser Sophia.

— J'aime Sophia, avait-il ajouté. Mais c'est difficile, difficile ! Le public oublie que nous avons nos problèmes humains, comme tout le monde, et qui nous causent bien du tourment. Nous



SOPHIA LOREN

SUR L'ACTUALITE



KIM NOVAK



LANA TURNER

cause une autre firme. Mais mes producteurs ne perdent rien pour attendre...

Le mariage de conte de fées

Qui donc a dit que les contes de fées n'existent plus ? Chaque jour nous en apporte de nouveaux : mariages de princes et de mannequins, de stars et de souverains, de ladies et de pêcheurs. Le dernier en date est celui de la princesse indienne et d'un fils du chif-

Or, au regard de la loi californienne, ce jugement ne peut prendre entièrement effet avant neuf mois, c'est-à-dire qu'aucun nouveau mariage ne peut être contracté jusqu'à expiration de ce délai. Lana Turner a donc encore tout le temps nécessaire, d'autant qu'elle est une spécialiste du choix de la dernière minute.

— Je suis devenue plus sérieuse dans mon travail, dit-elle, faisant allusion à telles « vacances pour cause de lune de

as 33 ans.

Et il lui a défendu de pleurer. Elle n'a pas pleuré. Elle n'a pas essayé de jouer la comédie du chagrin parce qu'elle avait vraiment de la peine, et qu'elle est aussi « dure » qu'Humphrey. Pour obéir à Bogey, elle est très vite retournée au cinéma, et à la vie.

Les nouveaux Picassos sont des chimpanzés

Les critiques d'art se déchaînent autour de Betsy et de Zippy, appelés également les « maîtres » de Baltimore et de Freeport, les deux chimpanzés passés artistes peintres. Aucun critique ne songe à nier leur talent et moins encore à crier à l'hérésie. Tout simplement, il y a ceux qui sont pour l'école de Freeport, et ceux qui sont pour l'école de Baltimore.

Car il faut s'incliner devant l'évidence : ces deux singes sont en train de révolutionner les données de l'art abstrait. Les critiques emploient à leur égard les mêmes termes recherchés que lorsqu'ils traitent de Picasso ou de Braque.

« Betsy emploie des peintures traditionnelles, diluées dans l'eau, mais aucun pinceau artificiel ne sert d'intermédiaire entre son subconscient et l'oeuvre d'art, écrit le critique de la

aimerions, Sophia et moi, que l'on ne s'occupe de nous que comme actrice et producteur. Que l'on nous laisse arranger en silence notre vie privée. C'est déjà bien assez difficile comme cela !

On veut bien le croire. Le divorce de Carlo Ponti n'ayant pas été reconnu en Italie, le producteur risque, en rentrant dans son pays, de s'y voir arrêté pour bigamie. On peut penser toutefois que ses avocats sont prêts à parer à toute éventualité.

Ah ! ces gens distraits.

Un vieux forgeron d'origine italienne venait d'apprendre qu'il avait gagné le gros lot de 100 millions de lires du Sweepstake de Merano. Mais le billet ? Où donc était le billet ?

— Je suis allé en vacances au mois d'août, à San Giovanni, mon village natal, dit le vieux travailleur. Après avoir fêté mon retour au pays, il me semble bien avoir acheté un billet de loterie. Je me souviens avoir dit : « Comme ça, je m'en retournerai millionnaire ». Puis j'ai attrapé la grippe et ma mémoire s'est brouillée.

Le télégramme l'informant qu'il était gagnant venait de son frère qui avait noté le numéro du billet acheté par le forgeron.

Plus VITTORIO DE SICA vieillit, plus il séduit

A CINQUANTE-SIX ans, il est l'amoureux numéro 1 du cinéma italien. Il l'était déjà il y a plus de trente ans, lorsqu'il aborda le cinéma. Ses cheveux sont blancs, son charme irrésistible, et son sourire est celui d'un enfant.

La différence est qu'aujourd'hui toutes les femmes vous diront que Vittorio De Sica est très beau, alors qu'en 1930 elles lui trouvaient du charme en dépit de son grand nez. Puis, un jour de cette année-là, elles commencèrent à oublier son nez. Les spectatrices milanaïses, qui en Italie font la pluie et le beau temps, lancèrent du jour au lendemain un jeune chanteur de revue, au charme méridional, un garçon un peu maigre, au sourire éblouissant, au chaud regard mélancolique.

Cette notoriété n'enchantait nullement le jeune De Sica, qui aspirait à la comédie dramatique. Mais que pouvait-il faire d'autre? La petite compagnie théâtrale à laquelle il appartenait n'avait été financièrement renflouée par un grand impresario milanais qu'à la condition de se transformer momentanément en troupe de revue. A cette époque, Vittoria De Sica avait vingt-huit ans, et cela faisait sept ans déjà qu'il luttait pour se faire une place dans le monde théâtral. Il éprouvait une certaine amertume à constater que trois chansons aux paroles bêtises avaient fait davantage pour lui que des années de dur travail.

En quoi rien n'a changé, pour lui. Ce sont toujours des dialogues un peu bêtises qui le font vivre et lui permettent de tourner toutes les quelques années un film selon son cœur, un film gonflé de sa sève de créateur.

Mais en cette même année 1930, un événement important allait sortir De Sica de l'ornière où il menaçait de s'enliser: le premier film parlant italien, «La Chanson de l'Amour». Comme dans tous les pays, le cinéma devait renouveler ses effectifs, et l'on cherchait à travers le monde du spectacle des jeunes à la voix aussi agréable que le physique. Plusieurs metteurs en scène de ses amis parlèrent du jeune De Sica à Stefano Pittaluga, le plus grand et pratiquement le seul producteur de cette époque. Mais Pittaluga ne voulut rien entendre.

— Encore ce De Sica! hurlait-il. Que l'on ne m'en parle plus. Comment voulez-vous qu'il fasse du cinéma avec un nez pareil?

Le nez de Vittorio De Sica n'est certes pas celui de Cyrano, mais pour Pittaluga un acteur de cinéma devrait être doté de la beauté la plus classique. C'est de ce jour que, dans le milieu du cinéma, le nez de De Sica prit une importance démesurée.

Le jeune acteur n'insista pas. Avec la directrice de sa compagnie théâtrale, Giuditta Rissone, devenue sa compagne, il projetait de jouer à nouveau les œuvres des grands auteurs modernes, comme ils l'avaient fait trois ans durant. Le cinéma, comme la revue, lui apparaissait un genre mineur.

Pendant deux ans, les amis de Vittorio De Sica bataillèrent pour lui auprès de Pittaluga. Ils allèrent jusqu'à gonfler de coton les joues de Vittorio, afin de faire paraître son nez moins important. Mais ainsi il ne pouvait plus prononcer un mot... Harecé sans répit, le terrible producteur finit par abandonner un petit rôle de chauffeur de grande maison à l'acteur au grand nez. Dans ce rôle insignifiant, De Sica se montra si drôle, un peu canaille et charmeur comme peuvent l'être les Napolitains, qu'à la première du film Pittaluga répondait à tous ceux qui le questionnaient sur sa «découverte»:

— J'ai toujours dit que ce De Sica avait un bel avenir...

Vittorio De Sica, dit «Le Charme», c'est ce que Naples peut produire de meilleur, la vivacité, la chaleur, le sentiment. Il est né le 7 juillet 1901 à Sora, dans la province du Latium. Sa mère était romaine, son père napolitain et employé de banque. Lui-même a été élevé dans la rue de Naples, si pauvre et si riche de vie, et surtout la plus belle école de théâtre qui soit au monde.

A neuf ans, le petit Vittorio savait qu'il voulait devenir acteur, mais il n'osait en parler à personne. Comment le faire dans une ville où tout le monde nait acteur? En outre, son rêve lui semblait bien difficile à réaliser, du fond de la pauvreté familiale. Une pauvreté si grande qu'en 1911, lors de l'épidémie de choléra, toute la famille mangeait en cachette des figues interdites, faute d'autre chose à se mettre sous la dent...

Le futur grand metteur en scène anassait en lui un immense amour pour les humbles, et ne perdait rien des mille scènes de la vie quotidienne à Naples, tandis que le futur acteur saisissait au vol les attitudes et les inflexions des innombrables personnages pittoresques de son entourage.

Dès qu'il fut en âge de travailler, Vittorio para au plus pressé, c'est-à-dire qu'il prit le premier emploi qui se présentait, celui de garçon de courses, à Rome. Ses soirées, il les passait dans une compagnie catholique de théâtre amateur.

Sagement, il avait décidé de devenir comptable, et de ne monter sur les planches qu'au titre de violon d'Ingres. Le hasard et surtout le besoin d'argent décidèrent finalement de sa vocation. Le hasard, ce fut le service militaire. Il y devint la vedette du groupe théâtral et s'étonna lui-même d'obtenir un tel succès à chaque représentation.

Démobilisé, et muni de son diplôme de comptabilité, il chercha un emploi dans une banque. Les emplois étaient rares dans ces années de l'après-guerre. Comme il errait par les rues de Rome, il rencontra un ami, qui lui demanda ce qu'il faisait.

— Je cherche une place de comptable, dit Vittorio. Et toi?

— Je fais du théâtre. Je joue les «utilités» pour vingt-huit lires par jour dans la compagnie de la Pavlova. Si ça t'intéresse, ils cherchent une autre «utilité» en ce moment.

Sans hésiter, Vittorio emboîta le pas à son ami. Quand il revint le soir chez son père, qui s'était installé à Rome, il était sûr de se faire vertement rabrouer. Mais son père lui dit:

— Je suis très content pour toi, mon garçon. Suis ton destin.

Au début, ce destin n'apporta pas de grands changements à Vittorio. Il eut encore plus faim qu'à la maison. Un soir qu'il jouait un rôle d'ivrogne, on l'applaudit beaucoup, alors qu'il titubait parce qu'il n'avait pas mangé depuis quarante-huit heures.

[Lire la suite page 8]

QUAND elle joue, elle est la désinvolture même. Le port de reine, le regard assuré, la voix accordée comme le violoncelle d'un virtuose, le célèbre rire de gorge, les arabesques des belles mains énergiques. Edwige Feuillère, la «grande dame» du spectacle français, telle qu'on l'imagine et telle qu'elle est dans la profession qu'elle honore.

A la seconde même où le rideau se baisse, où la caméra cesse de tourner, le beau visage se bouleverse, laisse libre champ à l'angoisse:

— Cela a été? J'ai peur de m'être montrée sous un mauvais angle à ma dernière réplique. Non, de grâce, pas de photographie de mon mauvais profil!

Ce n'est pas une obsession récente, la crainte des premières attaques de l'âge. C'est une plaie qui n'a jamais pu cicatriser. Sa classe, inégalée à l'écran et sur la scène française, son charme tel qu'il lui permet, dans «Le

Blé en herbe», de séduire sans le moindre ridicule un garçon de quinze ans, son élégance, sa beauté, tout cela, elle l'a obtenu en le payant de sa substance nerveuse, de sa santé, de son bonheur. Et jamais elle n'a considéré les résultats comme acquis une fois pour toutes. De laide devenue très belle, elle vit dans la terreur de redevenir laide. Et c'est là sans doute que réside le secret de sa magnifique jeunesse.

Il y a peu d'années, pourtant, elle crut bien que son œuvre était détruite. Alors qu'elle s'apprêtait à se rendre au Festival d'Art dramatique d'Edimbourg, il lui fallait entrer en clinique. Cela avait commencé par une verrue au bord de l'oeil gauche, et une conjonctivite persistante; il s'agissait en fait d'un début de kyste à la paupière. Après une première opération, une adhérence se forma, qui paralysa à demi la paupière. Bien entendu, dans les milieux du cinéma, certains parlaient déjà d'infirmité définitive. Une se-

LE SECRET DE LEUR CHARME



La souffrance a gardé sa jeunesse à ANNA MAGNANI

LA sonnerie du téléphone retentit dans le petit matin silencieux. La femme ne dormait pas. Aussitôt, dans son pyjama sans coquetterie, elle se redressa, saisit le récepteur d'une main, fourrageant de l'autre sa chevelure hirsute. En écoutant les paroles lointaines, elle pleurait, elle criait, elle avait un visage de suppliciée. N'y tenant plus, elle interrompit son interlocuteur d'un retentissant:

— Si tu mens, je te tue!

Ce n'était pas Anna Magnani interprétant une âpre scène de jalousie de «La Parole Humaine», de Jean Cocteau. C'était Anna Magnani, dans la vie réelle qu'elle interprète avec autant de fougue que ses rôles de cinéma. C'était Anna Magnani, l'an dernier, apprenant qu'elle venait de recevoir l'«Oscar» de la meilleure interprétation féminine pour son rôle dans «La Rose Tatouée». En vraie Italienne du peuple, superstitieuse et plus prête à

la tragédie qu'au bonheur, elle se refusait à croire la bonne nouvelle, et son visage portait cette expression d'extrême souffrance qui est des joies trop intenses.

Quand elle fut convaincue que son interlocuteur, un journaliste de ses amis, lui disait bien la vérité, elle passa à la diable une robe et une fourrure, et sans prendre le temps de se maquiller et de se coiffer, elle sortit. Marchant vite, au hasard, elle se retrouva dans les foubourgs de Rome, sans avoir réussi à apaiser ses nerfs. A présent que ses traits n'étaient plus bouleversés, ils marquaient son âge. Parce qu'elle est passion, Anna Magnani, contrairement aux autres femmes, est toujours jeune dans la passion. Au repos, elle a toujours dû être marquée, à cause des cernes profonds qui encadrent les yeux noirs dans le visage au teint mat, à cause du nez fort, et de l'expression constamment farouche.

Depuis un quart de siècle, EDWIGE FEUILLERE sculpe sa gloire et sa beauté

conde et pénible intervention était nécessaire. Et Edwige Feuillère, quelques semaines plus tard, entreprenait le tournage du « Blé en herbe » avec une légère marque au bord de l'oeil gauche, pratiquement invisible sous le maquillage, une sensibilité à la lumière des sunlights et une nervosité que sa maîtrise d'elle-même rendait insoupçonnable.

Quelle que soit sa fatigue ou son humeur, Edwige Feuillère a toujours un sourire pour qui l'approche, fût-ce son habilleuse ou un machiniste. Un sourire aimable et parfois un peu dé-

sabusé, qui est un réflexe de défense, un geste de pudeur et un signe de courage. Ces magnifiques yeux bruns sous les sourcils arqués très hauts, et les vagues brèves de la chevelure mordée, ce nez qui n'est pas très fin mais le paraît grâce aux miracles du maquillage, le spirituel modelé des pommettes et la bouche souple, ironique, féminine en diable, qui fait oublier le caractère si volontaire de la mâchoire, tout cela forme le plus séduisant des masques, derrière lequel se cache la plus secrète de nos vedettes.

Son mystère n'a rien de comparable avec celui d'une Greta Garbo. Edwige accorde toutes les interviews qu'on lui demande, pose pour tous les photographes, ne fuit pas le public. Sa sauvagerie est beaucoup plus subtile. Présente à toutes les manifestations officielles, on ne la voit jamais à aucune réception ou cocktail privés. Aucun journal, aucun « commère » ne publie de potins à son sujet. Depuis le début de la guerre, impossible d'accoler un nom à sa vie sentimentale. On ignore ce qu'elle fait de ses loisirs et quels sont ses secrets de beauté. Cette reine de la scène et de l'écran a su protéger sa vie privée mieux que bien des véritables souveraines.

Cette performance même livre la clé de la réussite et de la jeunesse d'Edwige Feuillère. Rien dans sa vie n'est désormais laissé au hasard. Il lui a fallu quinze années d'entraînement implacable pour arriver à cette perfection.

Au départ, il y eut le choc. Jusqu'alors, la petite jeune fille de Dijon croyait à un avenir merveilleux et facile. Brune aux yeux sombres comme son père italien, obstinée comme sa mère alsacienne, elle avait obtenu à grand-peine l'autorisation de se consacrer au théâtre. Ses parents, protestants, finirent par céder quand ils la virent commencer à dépérir. Dès l'accord reçu, Edwige se précipita au conservatoire de Dijon.

D'emblée, on voulut la « classer » dans les emplois de soubrettes. Edwige, qui s'appelait alors Vigette Cunati, était dodue à souhait, avec un nez « en pomme de terre », de grosses joues et de longs cheveux noirs, un sourire naïf, et une pétulance toute latine. Quand elle insista pour jouer aussi des rôles dramatiques, ses professeurs la laissèrent faire, avec indulgence. Le métier se chargerait bien de lui faire reconnaître ses limites...

A la fin de la première année d'études, Vigette cumulait les trois premiers grands prix du Conservatoire : comédie, dans « Le Malade imaginaire » ; tragédie dans « Britannicus » ; opéra-comique, dans « Carmen » (car elle avait voulu aussi entrer dans la classe de chant). Comment ses parents pouvaient-ils s'opposer à la laisser partir tenter sa chance à Paris, au prochain concours du Conservatoire ? Elle partit avec sa petite valise en fiblane, trente-cinq francs dans son sac, bourrée d'illusions et parfaitement sûre d'elle-même. En l'espace d'une seconde, elle allait perdre ses illusions pour toujours, et son assurance pour bien des années.

Elle attendait son tour de paraître devant le jury, quand un concurrent dit en la regardant :

— Dommage qu'elle soit laide.

Jugement-massue aussitôt confirmé par un camarade, qui se voulait indulgent :

— Après tout, Réjane aussi était laide.

Cette seconde sembla à la jeune Dijonnaise comme un cataclysme qui réduisait à néant tout son avenir.

Son tour était venu. Avec l'énergie du désespoir, elle se ressaisit, et crut jouer comme une automate. Ce qui la sauva, ce fut cette mystérieuse anathésie qui retranche les comédiens-nés de tout ce qui n'est pas leur rôle. Et

cette fois encore, elle remporta la première place.

Mais la blessure était faite. La terrible petite phrase n'allait plus cesser de retentir à ses oreilles. La voie était ouverte, toutefois, mais ce n'était que la voie des tout petits rôles. Après avoir fait une apparition très dévêtue dans « Les Aventures du roi Pausole », sous le nom de Cora Lynn, elle fut engagée à la Comédie-Française. Mais son physique et sa contenance encore empruntée lui faisaient confier les emplois les plus épisodiques. Deux ans plus tard, elle quittait sans regret la « Maison » où elle remporterait un jour son plus beau triomphe dans « Partage de Midi ». Le Théâtre-Français lui avait surtout appris ce qu'est la jungle du spectacle. Elle en sortait bien armée pour passer au cinéma.

C'était l'hiver 1933-1934. C'est de ce moment-là seulement, donc de ses débuts cinématographiques, que date sa stupéfiante métamorphose physique. Elle avait déjà commencé à suivre un régime amaigrissant et à pratiquer intensivement la culture physique, pendant les nombreux loisirs forcés que lui laissait son stage à la Comédie-Française. Ces efforts donnaient à présent leurs fruits. Avant ses premiers « tests », elle décolora ses cheveux, réalisant que la teinte brune durcissait son visage, et surtout lui donnait un type assez vulgaire. Les experts maquilleurs des studios parachevèrent le miracle, en lui apprenant enfin à mettre en valeur la spirituelle féminité de son visage.

Edwige Feuillère était née, alors que Pierre Feuillère avait déjà disparu de sa vie. Il y était très peu resté, à peine le temps de lui laisser son nom et un amical souvenir. Quand ils s'étaient connus et trop vite mariés, tous deux étaient élèves au Conservatoire. Quand Edwige commença à remporter des succès qui lui étaient refusés, le jeune homme ne put le supporter. Ils se séparèrent. Ce garçon fin et trop vulnérable devait se suicider au début de la guerre.

Ses premiers succès cinématographiques ne firent pas croire à Edwige que cette fois, « c'était arrivé ». Elle n'en était plus au temps du Conservatoire de Dijon. Année sur année, elle continua à affiner sa silhouette et ses traits, à trouver son propre style d'élégance, à moduler les inflexions de sa voix, jusqu'à ce point d'harmonie proche de la perfection qui l'a fait désigner comme la « grande dame » de la scène et de l'écran français.

Mais tout cela n'eût été sans le talent, et la passion la plus exclusive et la plus désintéressée pour son métier. Non seulement Edwige Feuillère n'a jamais abandonné la scène pour l'écran, mais en 1936 elle prit la décision de ne pas tourner plus d'un film par an. Elle a tenu parole, en dépit des contrats mirifiques qui lui ont été proposés. Pas plus qu'elle ne s'est laissée prendre aux mirages d'Hollywood, qui l'aurait coupée du théâtre, et n'aurait pas su exploiter sa personnalité essentiellement française.

Ces temps derniers, au Théâtre des Nations qui fait se succéder au théâtre Sarah Bernhardt les plus grandes compagnies théâtrales du monde en-

[Lire la suite page 8]

EST INDESTRUCTIBLE

par
Michel
ANDRIEUX



Sans s'en rendre compte, elle se retrouva dans le quartier pauvre où elle avait passé son enfance. Soudain, elle se mit à courir, affolée. Son metteur en scène, Daniel Mann, ne lui avait pas télégraphié, lui ! Après tout, on lui avait peut-être tout de même joué une sinistre farce !

Depuis que les hommes qu'elle a aimés lui ont fait du mal, Anna Magnani ne fait pas confiance à ses amis. Mais chez elle, au dernier étage du palais Altieri, il y avait le câble de Mann, qui reproduisait une déclaration de Tennessee Williams, l'auteur de « La Rose Tatouée » : « Le sens de la vérité, c'est la gloire de Magnani. »

— Par la Madone ! cria la « glorieuse » Magnani. Ils sont tous fous ! Ils veulent faire de moi un monument historique ! enfin... Luca sera content.

Pour la première fois depuis huit jours qu'elle vivait dans l'attente du palmarès de Hollywood, elle s'apaisa, s'adoucit. Son expression se fit presque sereine, comme elle l'est toujours en présence de Luca.

Luca. Le centre et le mobile de son existence, son soutien et sa justification. Des yeux noirs mais infiniment plus doux que les siens, un petit nez et une grande bouche, un visage trop

pâle et trop sensible sous une masse de cheveux bouclés, des gestes gracieux et maladroits : quatorze ans et douze ans d'infirmité. Son fils. Dès son prochain film terminé, elle allait pouvoir prendre de longues vacances avec lui, dans leur belle villa dominant la plage de San Felice Circeo. Grâce à l'« Oscar », et aux engagements qu'il allait lui procurer, Luca pourrait poursuivre les coûteux traitements qui, depuis quelques mois, lui donnaient peu à peu l'usage de ses jambes si maigres qui n'avaient jamais appris à marcher.

La carrière d'Anna Magnani a vraiment commencé il y a douze ans, alors que la poliomyélite venait de clouer son bébé sur un lit d'hôpital.

Lorsque l'enfant était né, elle avait renoncé à devenir une actrice. Son mari, le metteur en scène Giuffredo Alessandrini, ne lui reconnaissait aucun talent. Anna, à cette époque, écoutait encore les amis et les conseils. Elle se résigna. Ces deux êtres entiers et coléreux ne pouvaient s'entendre longtemps. Après quelques mois de mariage, ils se séparèrent.

C'était en pleine guerre, et la jeune femme s'interrogeait avec angoisse sur l'avenir, quand la poliomyélite frappa le petit Luca, âgé de deux ans. Clan-

[Lire la suite page 8]

VITTORIO DE SICA...

Une fois le succès venu avec sa tardive entrée au cinéma, il tourna film sur film, une bonne quarantaine, jusqu'à être complètement écoeuré de ces rôles édulcorés de jeune premier sans envergure.

Même Giuditta Rissone ne parvenait pas à le déridier. Elle le connaissait pourtant mieux que quiconque, à travers ces dix années de travail et d'amour qui devaient se conclure, en 1937, par un mariage. Elle était blonde, séduisante et racée. Cette femme intelligente, d'un caractère égal, était déjà une vedette quand De Sica n'était qu'un débutant. Le plus étrange est que sa première impression, à la vue du jeune homme, n'eut rien de romantique. Elle le trouva dépourvu de charme, un peu ridicule, et surtout privé de jeunesse. A 26 ans, en effet, De Sica était maigre comme un clou, et recherchait les personnages de vieillards, allant jusqu'à inventer des grimaces pour se rendre plus ridé et chenu. Et, une fois le jeu terminé, il conservait la démarche courbée, la voix hésitante, les gestes lents de ses personnages...

C'est précisément ce côté grave qu'il allait libérer dans la mise en scène. Du jour où il a pu réaliser des films d'une humanité poignante, gorgés de poésie et de mélancolie, il a pu se permettre de devenir jeune, d'avoir l'air jeune, d'engraisser, d'avoir le teint plus frais, d'apparaître détendu et souriant. Ce qui ne saurait l'empêcher, comme tous les grands créateurs,

de connaître de terribles moments de dépression. C'est Giuditta Rissone qui, en 1936, traça ce portrait de De Sica dans une interview accordée à une revue :

« Jeunes filles qui êtes amoureuses de De Sica, sachez que celui que vous considérez comme le prince de vos rêves a un mauvais caractère. Il est difficile de trouver dans la vie une créature plus tourmentée, plus inquiète et plus intolérante. Foncièrement bon et généreux, nullement envieux, il passe cependant par des crises de mélancolie et de pessimisme noir. Elles sont funestes pour lui et pour ceux qui l'entourent. Il faut alors se taire, baisser la tête et attendre des jours meilleurs. »

Les débuts de De Sica dans la mise en scène furent aisés. Il s'était fait la main avec une comédie qu'il avait jouée avec succès au théâtre : « Deux douzaines de roses écarlates ». Les producteurs ne commencèrent à le boudier que du jour où il s'attaqua au drame social. Il eut toutes les peines du monde à trouver l'argent pour réaliser « Voleur de bicyclette », perdant près d'une année à frapper vainement à la porte de tous les producteurs d'Europe. Après le succès mondial obtenu par ce film, les offres lui parvinrent de tous côtés. De Sica remercia chacun avec son sourire le plus étincelant... et fonda sa propre maison de production. Une firme qui ne pouvait produire que dans la mesure où l'acteur De Sica finançait De Sica le producteur-réalisateur... Il investit tous ses gains dans ses films, et « Stazione

[Lire la suite en page 30]



ANNA MAGNANI...

destinement, Anna franchit aussitôt la frontière suisse, tenant serré contre elle le petit corps inerte. L'Italie était alors privée de médicaments, de nourriture, de chauffage. A Lausanne, les médecins ne lui laissèrent guère d'espoir. L'enfant ne marcherait plus jamais et, après cet épuisant périple, ce serait déjà un miracle que de le faire vivre. Encore fallait-il pour cela que l'enfant demeure dans la clinique, cela impliquait une fortune en francs suisses.

La mère eut un petit rire bref, désespéré. Puis elle répondit : « C'est entendu. » Elle se savait sans beauté et se croyait dépourvue de talent. Mais elle se savait aussi animée d'une force capable de jeter bas toutes les résistances. Quelques mois plus tard, elle était la seule vedette d'un cinéma sans vedettes : le néo-réalisme italien.

Aujourd'hui, Luca apprend à marcher. Quelques jours après la nouvelle de l'Oscar, sa mère recevait un coup de téléphone lui annonçant la réussite de l'opération effectuée plusieurs semaines auparavant. Le soir même, elle se trouvait à la clinique « Bois de Cerf » de Lausanne. La mère et le fils parlèrent de leur avenir. Pour l'instant, leurs projets sont encore confondus. Luca se sent responsable de la carrière de sa mère, depuis le jour où elle lui a dit :

— Tu sais, Luca, sans toi, je n'aurais jamais fait de cinéma, et aujourd'hui personne ne parlerait de moi. Anna Magnani ne fait rien sans consulter son fils.

Toutes les décisions professionnelles et sentimentales tiennent d'abord compte de l'enfant infirme. Plus que les orageuses passions, c'est Luca qui l'a fait vieillir avant l'heure, et l'a gardée si jeune en même temps, qui lui a donné ses rides et préservé son rire de jeune femme, qui a entretenu sa fraîcheur de sentiments et sa puissance de rage, et lui a ôté le goût de s'occuper d'elle-même. C'est lui encore qui l'a incitée à se rendre à Hollywood, où elle n'aurait jamais songé à jouer.

Il est vrai que l'histoire de « La Rose Tatouée » l'avait séduite, parce qu'elle allait lui faire vivre à l'écran un amour impossible.

— Enfin un film pour moi ! s'était-elle écriée. Je suis faite pour les amours impossibles.

Au physique, Anna Magnani semblait faite, au contraire, pour les amours heureuses, à l'italienne. Cette Romaine du peuple, au corps riche et vigoureux, à l'abondante chevelure, on l'imagine très bien, avec ses yeux de braise, son nez un peu fort et sa bouche charnue, prête à l'éclat de rire comme à l'invective, devant une batterie de casseroles, au milieu d'une marmaille criarde.

Anna Magnani n'a connu, en amour, que l'instabilité des acteurs et des metteurs en scène. Peu de mois après s'être séparée de son mari, quelques semaines à peine après son retour de Suisse où elle avait laissé Luca, seule et désespérée, elle s'exhibait dans une revue à Rome, lasse d'avoir vainement fait antichambre chez tous les producteurs de cinéma. C'était en 1942. Elle rencontra alors un jeune acteur

[Lire la suite en page 30]



EDWIGE FEUILLÈRE...

tier, elle a fait triompher la France aux côtés de la compagnie Jean-Louis Barrault-Madeleine Renaud, dans l'un des plus beaux rôles de sa carrière : celui de la trop belle voyageuse du « Partage de Midi ».

Il y a quelque temps, elle se trouvait en Angleterre. L'austère « Sunday Times », défenseur attitré des gloires britanniques, l'a désignée comme la plus grande actrice du monde, pour son rôle le plus célèbre, dans « La Dame aux Camélias », « Le miracle », lorsque Mme Feuillère joue « La Dame aux Camélias », souligne le critique Harold Hobson, est qu'elle ne se réserve jamais, en apparence, pour les grands moments de la pièce et qu'elle déploie, lorsque ceux-ci arrivent, des forces chaque fois inattendues. J'ai eu l'heureux privilège de pouvoir admirer les meilleures actrices d'Espagne, de Belgique, de Russie, d'Allemagne, de France, d'Angleterre, des Etats-Unis et même de Suisse. Aucune d'elles n'égale Mme Edwige Feuillère. Elle est la plus grande actrice du monde. »

Elle a également interprété à Londres, pour la première fois de sa vie, le rôle des rôles : Phèdre. Les Anglais l'imaginaient mal dans cette incarnation admirable et périlleuse. Ils ignoraient qu'Edwige Feuillère ne s'attaquait jamais qu'à ce qu'elle sait pouvoir accomplir. Lorsqu'elle s'avança sur la scène du Palace Theatre elle expliqua elle-même, d'une voix tremblante d'émotion, qu'à Paris elle n'avait encore jamais eu l'audace de jouer le rôle de Phèdre.

— Mais à Londres, j'ai osé, dit-elle, et j'en suis tellement heureuse !

Et l'on s'aperçut soudain que cette grande vedette que l'on croyait l'assurance même, pouvait être encore rongée de doutes... Le lendemain, les plus grandes critiques évoquaient le souvenir de Rachel et de Sarah Bernhardt. Sa Phèdre ne ressemblait à aucune autre, écrasée par le sens du péché mortel plus que dévorée par la sensualité. On lui a fait le reproche d'être trop intelligente et trop peu passionnée. On l'a comparée à un beau diamant bien taillé, parfait, étincelant et glacé.

Dans toutes ces années passées à travailler, à calculer, à raffiner, à perfectionner, à polir, Edwige Feuillère a conquis tout ce qui lui semblait à jamais refusé, mais elle a perdu le seul véritable attrait de sa jeunesse : la spontanéité, la fougue latine. Ce que le célèbre critique parisien Jean-Jacques Gautier, s'étant rendu tout exprès à Londres, exprime en ces termes : « Qu'il me soit permis de regretter l'absence d'une sorte de haute flamme intime qui est le privilège et la condition du rôle de Phèdre. Il y faut une grandiose démesure, une ardeur passionnelle et viscérale qui doit troubler, et même un peu gêner le spectateur. Ce flux torrentueux et convulsé, cette explosion charnelle, je ne l'ai pas éprouvé, et je ne crois pas que ce genre d'incendie soit dans la nature théâtrale de Mme Edwige Feuillère. »

Sans doute n'est-il pas non plus dans sa nature de femme. Cette grande actrice a toujours pris un

[Lire la suite en page 30]



DYNE MOUSSO n'est pas qu' "à moitié sage"

par ODETTE OLIGNY

Si j'avais à décrire Dyne Mouso, je me rapporterais à un portrait littéraire fait dans « Le Rêve », par Emile Zola. Et vraiment, si quelqu'un adaptait pour la télévision ce livre d'un écrivain qu'on commence seulement, peut-être, à comprendre, je verrais très bien Dyne Mouso dans le rôle d'Angélique, avec son long cou gracile, ses épaules tombantes, ses yeux d'un noir profond qui contraste si joliment avec le roux de sa chevelure coiffée en bouclettes étagées. C'est tout à fait la joliesse, le beauté d'une princesse de légende, telle que l'a vue Zola.

Nos lecteurs le savent d'ailleurs fort bien. Dyne Mouso ne ressemble qu'à Dyne Mouso, et c'est quelque chose, je vous assure, à une époque où chacun cherche à ressembler, de près ou de loin, à quelqu'un.

Vous la connaissez bien... C'est la fille aînée d'Odyle Germain, la mère à qui ses trois filles, toutes différentes, donnent tant de tracas dans la série (qui achève puisqu'elle n'était prévue que pour les quinze semaines de l'été), dans la série, dis-je: « A moitié sages »... Son personnage de jeune fille pauvre qui aurait tant voulu décrocher un millionnaire, alors qu'elle finit tout simplement par écouter son cœur et se marier par amour, laissant de côté l'intérêt. Dyne Mouso m'avoue l'avoir aimé. Ça se voyait. Ça se voit toujours quand un artiste joue un rôle qui lui plaît, quand il a le goût de donner au personnage qu'il incarne le plus possible de vie et de vérité.

Et cela m'a fait plaisir car vraiment, Françoise Loranger avait fait quelque chose d'intéressant, en mettant en présence ces quatre personnages d'un genre tout à fait nouveau.

Et pourtant, dans la vie, Dyne Mouso n'est pas qu' "à moitié sage", tant s'en faut. C'est une jeune femme charmante, équilibrée, extrêmement sensible, avec qui on a plaisir à parler. Elle aime le théâtre, c'est une affaire entendue, mais elle aime aussi la vie de famille, avec son mari, le peintre Jean-Paul Mouso, et sa petite fille Katherine qui, figurez-vous donc, a, elle aussi, déjà connu les feux de la rampe.

Cet été, les personnes qui avaient une voiture et

pouvaient facilement se déplacer n'ont pas manqué d'aller à Ste-Adèle où, au « Chanteclerc », la compagnie formée et dirigée par Paul Hébert donnait « Six personnages en quête d'auteur », de Luigi Pirandello. Ce fut un succès pour tous les interprètes, mais surtout, de l'avis de tous, pour Dyne Mouso, qui y fut éblouissante. Et sa petite Katherine jouait, à ses côtés, le rôle de la fillette... N'est-ce pas charmant et prometteur?

Dyne Mouso (elle tient absolument à écrire ainsi

son nom) a commencé par faire des études d'art dramatique avec Jean Dalmain. Puis elle continua avec Jacques Maclair, venu au Canada pour y présenter du théâtre d'avant-garde. C'est ainsi qu'elle débuta au « Théâtre de Poche » dans « La Leçon », de Yonesco.

Puis, la TV, cette grande dévoreuse de talents et de jolis visages, lui fit un signe amical. Avec Louis-Georges Carrier, elle joua « Passé antérieur », au théâtre d'été.



Beauté, mon beau souci...

TIMIDE ET ROUGISSANTE

Un sang vif, une onde rosée qui court soudain sous la peau, n'ont rien d'innesthétique en soi: les poètes ont chanté la grâce ingénue de la timide et rougissante jeune fille... Pourtant les femmes, non plus que les jeunes filles n'aiment pas rougir à tout propos. Si c'est, en effet, par timidité, par excès de sensibilité émotive, elles voudraient au moins que le trouble de leur équilibre nerveux ne se trahisse pas: et si cette rougeur a d'autres causes elles estiment, à plus juste titre, que ces causes n'ont rien de flatteur.

C'est qu'il faut distinguer entre ce que nous appelons la rougeur "nerveuse" et la rougeur "digestive". Si l'aboutissement physiologique est le même — brusque dilatation des petits vaisseaux sanguins affleurant sous la peau — la cause est bien différente. La rougeur nerveuse est provoquée par l'émotion qui dérègle le fonctionnement des réflexes, gouvernés par le système vago-sympathique: la rougeur digestive est provoquée par la congestion d'un estomac bourré de nourriture mal mâchée, trop abondante, trop riche, et avalée trop vite. Cette seconde forme de rougeur risque de devenir permanente et, les petits vaisseaux sanguins demeurant dilatés, de devenir coupe rose: alors que l'autre ne présente pas de danger, mais elle peut, en multipliant les "complexes" de sa victime, constituer une véritable petite infirmité.

La cure de ce genre de rougeur est, partiellement du moins, psychique. Il faut, comme disent les bonnes gens, "se raisonner" pour la faire disparaître. Un traitement général de l'état du système nerveux par hydrothérapie, sédatifs, exercice au grand air et exercices respiratoires n'est pas à dédaigner. Il agira directement, et indirectement aussi en donnant à la patiente quelque confiance. Mais il faut qu'elle se donne à elle-même de l'assurance, en utilisant au besoin de petites ruses. Doit-elle comparaître devant une personne qui l'intimide? Qu'elle s'astreigne immédiatement auparavant à respirer largement, lentement, trois ou quatre fois. Puis, en présence de cette personne, qu'elle la regarde, bien en face, mais en évitant cependant de rincer son regard au sien. Une jeune femme très émotive et encline à rougir désespérément avait imaginé, pour affronter un chef de service à la physionomie aussi rébarbative que son humeur, de regarder, disait-elle, le papier peint du bureau à travers le visage de cet interlocuteur redouté. Comme une auréole autour de son chef elle voyait d'austères palmettes que cachait

le visage courroucé sur lequel elle posait son regard attentif. "C'est une palmette, rien qu'une palmette, une palmette de plus", se disait-elle. Et par ce procédé qui détournait sa pensée inquiète, elle réussissait à conserver le calme de physionomie, à ne pas rougir trop intensément — si son cœur battait trop fort, du moins cela ne se voyait-il pas.

Bien s'asseoir, si l'on doit être assise: prendre discrètement un point d'appui, angle de table ou dossier de chaise, si l'on doit rester debout, sont autant d'aides. Il faut si peu pour écarter ce qui au fond tient en partie à l'auto-suggestion... On rougit parce que l'on s'est dit que l'on va rougir, parce que l'on craint de rougir. La politique qui consiste à "penser à autre chose" est ici souveraine.

D'autre part, l'entourage d'une femme sujette à des rougeurs nerveuses a un rôle à jouer. Il lui appartient de la traiter comme on recommande de traiter les enfants, les enfants peureux par exemple. Ce n'est pas en lui "faisant honte", en la taquinant, en s'amusant à provoquer chez elle la montée si facile du sang au visage, qu'on l'aidera. Mais au contraire en créant autour d'elle une atmosphère de calme, de détente et de confiance. Et en ne paraissant absolument pas s'apercevoir de son trouble s'il se produit.

Et la femme qui rougit, non parce qu'elle est intimidée, mais parce qu'elle est... à table?

Celle-là se guérira si elle a le courage, d'abord de surveiller son régime, d'en éliminer les aliments lourds: charcuteries et salaisons, fromages très faits, ragoûts, condiments violents, alcool, etc...; de réduire le volume des repas, quitte à en faire un de plus dans la journée, mais que tous soient légers; enfin, et surtout, de manger lentement, posément, calmement, en mastiquant bien, en n'avalant pas d'énormes portions de nourriture qu'il faut arroser d'un grand verre de boisson "pour les faire descendre". Ce tableau de goinfrie vous révolte? Pourtant beaucoup de femmes mangent comme cela, non par fringale, mais par agitation, nervosité, parce qu'elles soutiennent en mangeant une conversation animée, parce qu'elles ont hâte de se mettre à faire autre chose, parce qu'elles sont distraites, quelquefois parce qu'elles s'ennuient.

J. GAUVIN.

Et bien entendu, la radio ne la laissait pas tout à fait indifférente puisqu'elle eut, pendant une saison, « La Belle Etoile », une série dont l'auteur était Jean Sarrazin. Il y avait des sketches drôles, d'autres poétiques, d'autres encore dramatiques, et voilà que commença le théâtre télévisé, ces téléthéâtres qui ont certainement beaucoup fait pour donner à notre peuple le goût de quelque chose d'autre que le gros mélo et du théâtre qui n'a rien demandé à la littérature: « Montserrat », « La Dame de l'Aube », « Plainte contre inconnu », Dyne Mouso y tint le principal rôle féminin, ce qui ne l'empêchait pas, entre temps, de donner à la radio, au Service International, des sketches, des poésies transmises, par les ondes courtes, aux Antilles, à l'Amérique du Sud, voire à la France.

Mais vous pensez bien que le théâtre, pour une jeune artiste, est en vérité l'art suprême.

C'est pourquoi Dyne Mouso fut si heureuse de jouer, aux côtés de Jean Gascon, de Jean-Louis Roux et de tous leurs camarades, dans « La Mouette » qui fut d'ailleurs un succès.

Toronto est la grande rivale, en tout et pour tout, de Montréal. Et elle ne dédaigne pas, lorsqu'elle le juge bon, de venir cueillir des talents dans la métropole. Dyne Mouso est bilingue, c'est entendu, mais elle avoue que les quelques mois qu'elle a passés à Toronto, où elle jouait le rôle principal dans « Three rings for Michelle », furent pour elle une belle et enrichissante expérience.

[Lire la suite en page 31]

L'histoire d'AL CAPONE, le balafre

VIIIe ARTICLE Guzik vient d'être arrêté. C'est le caissier d'Al Capone et son homme de confiance. Le Balafre est atterré. Il se croyait sûr de l'immunité, ayant acheté la police et la justice de Chicago, où son gang, depuis des années, fait la loi. Le F.B.I. lui-même n'a pas osé l'attaquer de front. Guzik est arrêté pour fraude fiscale. Capone sent venir la débâcle.

Mitrailleuses et mortiers en batterie • Les projecteurs balaient la nuit • 1,000 policiers cernent le quartier — AL CAPONE, RENDEZ-VOUS !

par FRANÇOIS BRIGNEAU

"Les gars, c'est fini. Le Syndicat a vécu. Je vais être arrêté d'un moment à l'autre. Vous pouvez reprendre votre liberté. C'est fini". Le 26 juin 1931, le Balafre a réuni ses cent vingt-sept lieutenants et son "brain-trust", au Quatre-Deux, Wabash Avenue. Il y a onze ans, il y débarquait avec un costume d'occasion sur les épaules et vingt-cinq cents en poche. Aujourd'hui, il arrive en Cadillac bleu pâle.

Il est vêtu d'un costume bleu indigo à rayures jaunes — son costume préféré — qui a coûté 400 dollars, et porte un canotier. Très à son aise, il franchit un triple cordon de police qui garde maintenant, jour et nuit, « le château du crime ». C'est l'été. Dans la grande salle, on a fermé les volets de fer et, il y a le bruit soyeux des ventilateurs.

— L'acte d'accusation dressé contre moi comporte 3,680 pages dactylographiées, 1,800 autres vous sont consacrées. On nous reproche d'avoir organisé la contrebande de l'alcool, attaqué des camions à main armée, commis des crimes nombreux et divers, participé à des opérations de racket, fui certains fonctionnaires, résisté à d'autres. Un chapitre important rappelle les meurtres dont on nous croit coupables. Enfin, 200 pages traitant de l'évasion fiscale et de la non-déclaration de revenus.

Capone sourit. Il marque un temps d'arrêt :

— C'est ce dernier chef d'accusation qui me paraît être le plus redoutable.

Assis au premier rang, Tony Accardo, Frank Nocchi et Paul Ricca, les trois maréchaux d'Empire de celui que la presse appelle « le petit caporal de Cicero », écoutent les bras croisés comme des enfants sages. Plus loin se trouvent Jack McGunn, chef des tueurs et Ralph Capone, dit Bouteille.

— Je voudrais vous remercier, dit encore le Balafre de sa voix basse et éraillée. Ce que j'ai fait dans cette ville, je vous le dois. C'est pourquoi, avant de nous séparer, je veux vous montrer mon amitié et ma reconnaissance.

Capone sort de sa poche un étui à lunettes et un échiquier. Il chausse des verres cerclés d'écaïlle blonde car, à trente-deux ans, sa vue a baissé. Puis il commence à appeler ses hommes par ordre alphabétique. A chacun il donne un chèque et une poignée de main. Les poignées de main ont toutes la même intensité. Le montant des chèques varie entre 4,500 et 327,000 dollars.

"N'ayez pas peur ! Je suis à vous..."

Huit jours plus tard, à minuit, Capone rentre chez lui au numéro 7244 Prairie Avenue. La porte blindée claque dans le silence de la nuit d'été. Et aussitôt, furtivement, silencieusement, une petite armée sort de l'ombre où elle se terrait. Dans la journée, en grand secret, six cents détectives appartenant aux services fiscaux et aux G. Men sont arrivés à Washington. Sans un cri, des mitrailleuses sont mises en batterie. Des camions portant des projecteurs mobiles patrouillent les rues. Le central téléphonique du quartier est surveillé. Au petit jour, un renfort de quatre cents policiers, dont certains sont armés de lance-grenades, viennent renforcer le siège. Il y a des guet-

teurs sur le toit et on a isolé les caves du 7244. Enfin, à 7 heures, deux hommes sortent d'une Mercury noire dont la portière est ornée de l'écusson G. Men (Police des G. Men) L'un tient à la main un porte-voix avec mégaphone. Il traverse l'avenue paisible. Et il crie :

— Al Capone ! Rendez-vous, sinon vous êtes un homme mort.

En pyjama bleu ciel, Capone se glisse derrière les rideaux. Il regarde et ce qu'il voit ressemble à un champ de bataille. La mitraille en main, des hommes sont couchés à terre. D'autres sont accroupis derrière des mortiers de tranchée. Des voitures blindées, hérissées de canons de mitrailleuses, bloquent l'avenue. Capone ouvre la fenêtre.

— N'ayez pas peur, crie-t-il. Je suis à vous.

Il s'habille en hâte et descend dans son jardin. Une nuée de détectives fond sur lui. Il est agrippé, serré, maîtrisé. On lui passe les menottes. L'ins-

pecteur principal, Howins lui dit :

— Il ne vous sera fait aucun mal, Capone. Vous avez ma parole.

On le fait monter dans un fourgon au milieu de trente hommes armés. Une cellule l'attend à la prison de Chicago, dont le directeur a été changé la veille. Capone y trouve une assiette de bouillie d'avoine, une gamelle remplie de thé à la saccharine et les premières éditions des journaux du soir, traversés de titres fulgurants : « Arrestation sensationnelle d'Al Capone. La fin du roi de Chicago. Soixante-quatorze de ses collaborateurs sous les verrous. La fortune du Balafre s'élèverait à 40 millions de dollars. Cinq mille contraventions aux lois. Le plus formidable procès de l'histoire ».

« Le Courrier du Soir » consacre à « l'affaire » un éditorial en caractères d'affiche : « La population tout entière de Chicago respire à nouveau et le mot « enfin » s'échappe de toutes les lèvres », écrit le directeur.

— Les flibustiers ! dit Capone.

LE PREVENU A BON MORAL. — Avant de comparaître devant le juge Wilkerson, Al Capone a le sourire. Tout à l'heure il déchantera. (Photo Keystone)



Il froisse le journal et le jette à terre.
— Il n'y a pas deux mois qu'ils me couvraient de fleurs.

Les poings serrés, il s'allonge sur sa couche. A Washington, le président Hoover se fait donner tous les détails de l'opération. Il paraît réjoui ! Pour la première fois depuis le 5 septembre 1929, sur l'étendue des 48 Etats de l'Union, la crise économique a disparu de la première page des journaux.

Un bon dérivatif à la crise

Car nous sommes au mois de juillet 1931 et les Etats-Unis comptent onze millions de chômeurs, c'est-à-dire vingt-trois millions de personnes plongées dans la misère. La crise atteint des proportions terribles. Cela a commencé le 5 septembre 1929, par la chute de quelques valeurs à Wall Street. « Ce n'est rien, disent les techniciens. Frayeur sans raison ». Mais le 24 octobre, c'est la débâcle. La « Steel », la valeur la plus sûre des States dégringole. Elle perd 40 points dans l'après-midi et tombe à 205. Richard Whitney, un des maîtres du marché américain, sacrifie 250,000 dollars pour la maintenir. C'est une goutte d'eau perdue dans le Niagara. La « Steel » s'effondre. Elle est aujourd'hui à 22, c'est la fin du monde. Des gens meurent de faim. Le président Hoover a bien trouvé un moyen d'arrêter la misère.

— Nous allons transformer nos chômeurs en vendeurs de pommes, dit-il. Nous leur vendrons nos belles pommes de Californie, 3 cents pièce. Ils les revendront facilement 5 cents.

Le procédé ne ramène pas la prospérité. Des mendiants chantent au coin des rues :

*Jadis je construisais un chemin de fer
Jadis je construisais. Maintenant,*

*[C'est fini.
Frère, peux-tu me donner dix cents !]*

D'autres tendent la main !

— Lady... Lady... La foi, l'espérance, la charité... Lady.

Mais la Lady passe en disant :

— La Foi, l'Espérance, la Charité ? On ne les trouve plus que dans les dictionnaires !

A propos des dictionnaires, on donne cette définition du mot *Ferme* : « Eten due de terre arable entourée de créanciers de tous côtés et couverte d'hypothèques sur laquelle une famille de sept personnes essaie en vain de subvenir aux besoins d'une voiture d'occasion dont le réservoir d'essence est vide ». Et à propos de fermier, on lit l'annonce suivante dans le journal de Charleston : « Un fermier demande à se vendre lui-même corps et âme pour n'importe quel travail honnête. Qui mettra une enchère ? si basse soit-elle ? » Une immense panique saisit le pays. Des milliers de banques sautent. Affolés, les petits déposants font la queue aux guichets. Rien qu'à Baltimore ils emportent six millions d'or par jour. La situation est tragique. Les paysans se révoltent. Des cortèges d'ouvriers courent les rues. « Tous les maîtres-piliers d'une structure sociale s'écroulent les uns après les autres avec une terrifiante rapidité ».

Et tout cela explique pourquoi le président Hoover regarde avec soulagement Scarface prendre dans l'actualité la place du chômeur. L'affaire est énorme. Il faut la gonfler encore. Il faut que se cristallise sur elle la passion des gens aigris. Il faut un procès gigantesque et qui fera du gangstérisme une des causes des malheurs qui viennent frapper la nation américaine. Ainsi pourra-t-on gagner quelques mois de répit, les mois qui séparent Herbert Hoover des nouvelles élections.

Mais les espoirs de M. Hoover sont vains. Le procès gigantesque, le plus formidable procès de l'Histoire comme disaient les journaux, s'amenuise. Les articles se font moins nombreux, moins virulents. Semaine après semaine, la presse devient muette. Au mois d'août c'est tout juste si l'on sait qu'Al Capone est toujours en prison. Dans sa cellule, le Balafré a retrouvé le sourire. Il vit en robe de chambre, une robe de chambre faite dans une soie somptueuse couleur bleu nuit. Un borsalino sur la tête, il circule dans les couloirs et joue au poker avec les cinq G. men qui le gardent.

— Il leur a déjà pris un an de solde, dit-on.

Près de sa cellule, il s'est fait installer une salle de bains. C'est là qu'il reçoit chaque matin ses avocats. Il leur a donné des instructions et une tactique à suivre. Celle-ci est aussi simple que cynique. Pendant que se déroule l'instruction, les avocats de Capone ont mission de multiplier les contacts privés avec les magistrats enquêteurs et de développer l'argumentation suivante :

« Si vous maintenez vos accusations de meurtres, crimes contre la loi, contrebande d'alcool, racket, etc... M. Capone doit être jugé par le Grand Jury. Celui-ci a acquitté M. Capone, accusé des mêmes faits en 1926, ne l'oubliez pas. En voulant faire asseoir notre client sur la chaise, vous risquez de le faire acquitter. Cette conclusion, à une histoire qui a fait couler tant d'encre, pourrait avoir pour vous de funestes conséquences... »

« Reste la fraude fiscale. Certes, la Cour Fédérale que vous allez former pour juger de ce délit, peut condamner M. Capone à trente ans de prison. La loi l'y autorise, nous ne le contestons pas. Néanmoins, permettez-nous d'attirer votre attention sur la gravité des révélations que M. Capone pourrait se décider à faire s'il avait l'impression d'être pris dans un piège et victime d'une raison d'Etat sacrifiant sa personne à d'autres objectifs. C'est toute la police, toute l'organisation judiciaire, toute la structure politique de notre pays qui se trouveraient menacées dans un moment dont vous nous accorderiez qu'il apparaît des plus mal choisis ».

"Consultez donc mes grands livres !"

Ce petit discours fait son effet. Les tractations commencent, menées par l'intermédiaire de M. Shoemaker, chef de la police secrète. Tous les chefs d'accusation sont abandonnés à l'exception de l'évasion fiscale et la non-communication des revenus. Le verdict sera modéré mais le prisonnier restera silencieux. Et c'est souriant que Capone apparaît le 16 octobre devant la Cour Spéciale que dirige le juge Wilkerson. La salle a été faite : il n'y a que des amis. Le Balafré les salue de la main. Narquois, il écoute la déclaration liminaire de Courtney R. Cooper qui représente Edgar J. Hoover, le chef des G. Men.

— Ce procès doit marquer la fin d'une époque, dit-il. A cause d'Al Capone, force est de reconnaître qu'un poisson crevé ne sent pas plus mauvais que la plupart des polices locales.

— Cessez de ricaner, Capone, tonne le juge Wilkerson. Vos marchandages sont finis. On n'achète pas une cour fédérale.

— Vraiment, Juge, dit Capone. Voulez-vous consulter mes grands livres ?

C'est le seul éclat. Le procès du plus grand criminel des U.S.A. est bâclé. Les jurés — de braves gens de la campagne que l'on amène dans un car spécial — ont surtout retenu que Capone achetait des chemises de 40 dollars



WHISKY POUR CAPONE. — A la prison de Chicago, Al Capone est comme un coq en pâte. Il s'est fait installer une salle de bains, porte une robe de chambre de soie, joue au poker avec ses gardiens. Et il a du whisky à volonté. (Photo Keystone)

chacune par douzaines. Le juge Wilkerson annonce le verdict : 50,000 dollars d'amende. Onze ans de travaux forcés à faire au pénitencier d'Alcatraz.

Il ajoute :

— Avez-vous quelque chose à ajouter ?

Capone se lève. Il est très maître de lui, mais son visage est devenu gris.

— Vous venez de commettre la plus grande erreur judiciaire de votre carrière, dit-il. C'est un coup bas. Mais je l'accepte. J'en ai assez de ma vie passée. Je veux que ce châtiment me serve de leçon. Quand je sortirai de prison, j'espère vivre en paix au sein de ma famille. Car j'aime mon petit garçon par-dessus tout...

Mais déjà on l'entraîne. Alors, par un étrange réflexe, Capone dissimule derrière son chapeau un visage que les photographes ont pu photographier à loisir pendant dix ans.

Le matricule 27,312

Alcatraz est la prison la plus terrible des Etats-Unis. Elle s'élève sur un îlot rocheux situé dans la baie de San Francisco. Quand Don Esteban de Ayala, amiral de Castille, l'aperçut pour la première fois, il était couvert de pélicans, ce qui lui valut son nom (Alcatraz signifie pélican en espagnol).

Entre l'île et la côte, la mer est toujours agitée, traversée par de forts courants et infestée de requins : un endroit idéal pour mettre les mauvais garçons hors la loi. Al Capone y arrive un jour, à cinq heures de l'après-midi. La gare, l'embarcadère, le bateau

sont gardés par des milliers de policiers. Les journalistes ont loué des flottilles que les détectives maintiennent à distance.

Les poignets enchaînés, Capone marche sans regarder personne. Depuis sa condamnation, il garde le silence. A la prison d'Atlanta où il attendait son transfert, un pasteur est venu le visiter. Mais comme il lui parlait de la conscience, le Balafré l'a coupé.

— La conscience, c'est ce qui coûte le moins cher au monde.

La semaine prochaine :

Cent Cadillac voilées de crêpe...

Pour faire les quelques centaines de pieds qui séparent le débarcadère du porche d'entrée, il lui faut monter dans une voiture. Il en sort sous les canons des mitrailleuses.

— Par ici, Al. M. Johnstone, le directeur, vous attend.

Devant une grande bannière étoilée, le directeur est debout. Par la baie, on voit la rade, le ciel bleu, la mer où le vent dresse des crêtes d'écume.

— Alfonse Capone, je voudrais que vous soyez bien pénétré de la gravité de cette minute : vous entrez à Alcatraz. Ici, n'espérez nul régime spécial, nulle attention particulière. Il est de mon devoir de vous faire payer la dette que vous devez à la société. Soyez persuadé que je n'y failirai pas. A partir d'aujourd'hui, Al Capone a cessé d'exister. Je ne connais plus que le matricule 27,312.

• A Francfort, un automobiliste ivre au volant a été condamné à 2 mois de prison avec sursis. Mais, pendant 3 ans, s'il veut pénétrer dans un débit de boisson, il devra être accompagné de sa femme ou de l'un de ses grands enfants, et pendant 6 mois, il ne pourra conduire sa voiture qu'en ayant l'un des siens à côté de lui...

• Dans les rues d'Erlangen, en Allemagne, une scène de ménage nocturne peu banale vient de se dérouler. Après une sortie en ville, une querelle éclata entre Monsieur et Madame, celle-ci se trouvant au volant de la voiture familiale. Excédé par les reproches de l'épouse, l'époux saisit un panier rempli d'œufs placé à côté de lui et le retourna sur la tête de la conductrice. Deux policiers stoppèrent la voiture qui décrivait des zig-zags. Ils éclatèrent de rire, mirent le véhicule en sécurité, renoncèrent à dresser contravention et renvoyèrent le couple à pied chez lui... à 9 milles de là...

• D'après une communication du Ministère du Travail de Tokyo, la ménagère nippone consacre, en moyenne, 10 heures et 16 minutes de sa journée aux travaux du ménage; 3½ heures pour préparer les repas, 2 heures à la couture et au tricot, 1 heure aux achats, 1 heure au nettoyage, 1 heure à la lessive, 1 heure et 30 au soin et à la surveillance des enfants, 1 heure 56 minutes au repos et aux... bavardages, 1 heure 23 minutes aux repas, 1 heure 10 minutes à s'habiller et à la toilette du visage et du corps, 1 heure 08 minutes aux distractions et à l'instruction et 34 minutes en petits travaux occasionnels. Il restera exactement 7 heures et 33 minutes « administratives » pour le sommeil...

• Pinocchio, le légendaire petit bonhomme taillé dans le bois, né du cerveau du conteur italien Carlo Lorenzini, vient d'être statufié à Collodi près de Pescia, Italie, en présence du Président Gronchi lui-même. La petite statue de Pinocchio est surmontée d'un bus-

• Chez les marchands d'appareils de reproduction sonore de Hambourg, vient d'apparaître une nouveauté qui connaît le succès: l'enregistreur de messages d'amour. Les amoureux séparés sont invités à y enregistrer, dans ces cabines discrètement isolées, les phrases que leur inspire leur amour. Puis, contre paiement de quelques sous, ils reçoivent le disque placé dans un solide emballage. Ce message pourra ensuite être « mis à la poste » comme une lettre.

• Dans un magasin de Munster, en Westphalie, les nerfs de la première vendeuse furent mis à rude épreuve; une « cliente » très élégante se fit présenter, puis essaya tout le stock des nouveaux modèles, exactement 264 chapeaux, après quoi elle s'en alla sans rien acheter. Le directeur, qui avait eu la prudence de demander son adresse « pour la prévenir de l'arrivée des tout derniers modèles », l'a citée en justice et lui demande des dommages-intérêts...

• Sait-on que la Duchesse de Windsor et le Duc ont décidé la création, dans un faubourg populaire de Paris, d'une clinique pour le traitement de la poliomyélite et des autres formes de la paralysie...?

• A la récente Foire de Paris, un appareil électronique enregistrait et transcrivait les réactions des visiteuses en arrêt devant divers appareils ménagers exposés: pour les cafetières, fers à repasser et grille-pain, réactions à peu près nulles, mais accélération du pouls et forts battements de cœur devant les machines à laver et les réfrigérateurs...

• Le Dr. David Copson a annoncé devant un congrès d'experts en alimentation, à Pittsburgh, que « bientôt des dispositifs de radar maintiendront les aliments à l'état de fraîcheur, quelle que soit la température régnant dans les habitations, et qu'ils rendront les frigidaires inutiles ».

• Les 1,001 Contes d'Hollywood...: une agence de mariages américaine promet à ses clients amoureux d'une étoile de cinéma: « Si vous aimez une vedette de cinéma, nous arrangerons votre mariage avec son sosie ».

Autour du monde...

• Les savants de la base atomique britannique de Harwell ont soumis du lait frais aux radiations atomiques. Ils ont constaté que ce lait reste frais pendant 10 jours et que son goût n'est pas altéré. Les experts du contrôle laitier affirment que dans 5 ans, peut-être 3, les ménagères anglaises recevront leur lait une seule fois par semaine au lieu de 6 fois, puisqu'il sera toujours frais. Ceci réjouirait les laiteries qui sont, depuis plusieurs années, au désespoir de trouver des porteurs de lait.



"Charmants Garçons". C'est ainsi qu'on verra Zizi Jeanmaire dans le film qui porte ce titre, tourné actuellement aux Studios de Billancourt, Paris, sous la direction d'Henri Decoin.

• Barbara Hutton, l'héritière milliardaire américaine (magasins Woolworth etc.) mariée 5 fois, n'a qu'un enfant, son fils Lance Reventlow, dont le père fut son second époux. Il y a peu de temps, il reçut de sa maman, le jour de ses 21 ans, la coquette somme de 25 millions de dollars. Le beau Lance n'a qu'une passion: conduire des voitures de course...

• Les grands couturiers de Londres imitent ceux de Paris: ils ont décidé de se défendre contre le pillage de leurs collections et l'imitation, notamment, des modèles de Paris qu'ils sont chargés de distribuer en Grande-Bretagne. Plusieurs grandes maisons de Londres ont décidé de déposer un exemplaire de tous leurs modèles au bureau des brevets et elles chargeront de nombreux surveillants d'examiner la production des magasins de détail dans tout le pays. Les moindres imitations donneront lieu à autant de procès.

te féminin, celui de la « fée aux cheveux bleus » et d'un « oiseau fantastique », deux autres personnages du conte de fée. La jeune fille qui inspira l'auteur pour la « fée aux cheveux bleus » était présente à l'inauguration. Il s'agit de la Signora Giovanna Ragioneri. Elle vient d'avoir 90 ans. Les fonds pour l'érection du monument à Pinocchio ont été fournis par les enfants de toutes les régions de l'Italie.

• Plus de 3,000 couples se sont mariés l'an dernier à Pompéi, la petite ville sise à proximité des ruines de la fameuse cité romaine. C'est que Pompéi est l'un des grands pèlerinages mariaux de l'Italie et beaucoup de fiancés veulent être unis devant la statue miraculeuse elle-même.

• Une fabrique américaine de confection pour dames vend ses robes avec 5 ou 6 tubes de couleur pour permettre aux « élégantes » de modifier à souhait les tons de la robe. La cliente reçoit également un produit (chimique) spécial pour le lavage au cours duquel les couleurs disparaissent. La matière employée est, cela va sans dire, une nouvelle variante des nylon.

• Une dame de Philadelphie, Catherine Chadin, a été expulsée de son appartement parce qu'elle y entretenait 75 chats. Elle fit alors appel à la Société protectrice des Animaux qui... supprima 53 des chats, — les plus malades... Et Mrs. Chadin de réclamer 3,000,000 de dollars de dommages-intérêts. Ingratitude envers la Société qui avait, pendant de longues années, dépensé 1,000 dollars par an pour fournir du lait gratuit aux nombreux chats de la dame.

• Le Roi Pierre de Yougoslavie, âgé maintenant de 34 ans, s'est vu offrir le poste de chef de la publicité de l'Hôtel Manhattan à New-York. L'emploi lui a été offert à la suite d'une déclaration de l'ex-roi à un journaliste: « Je suis sans patrie, apatride et ruiné, mais assez jeune pour me construire par mon travail un nouvel avenir, à moi et à ma famille ».

• Qui porte les pantalons?... Les psychologues français sont unanimes à déconseiller aux femmes mariées d'essayer de « porter les pantalons » en famille, car toute diminution autoritaire de... l'autorité du mari finit toujours mal. Mais de là à se demander si la femme française aime à porter — réellement — des pantalons longs, il n'y avait qu'un pas. 100,000 Françaises ont répondu à cette question; il en résulte que 90% des femmes bretonnes sont contre les pantalons longs, 80% des Normandes, 64% des Françaises du Midi et 60% des provinces centrales. A Paris, où les couturiers sont sans tendresse pour les porteuses de pantalons d'homme, ces derniers ont cependant trouvé 56% de partisans. Pour toute la France, le pantalon long pour dames a cependant été rejeté à une majorité de 69%.

...en vingt minutes

• Mis en vente dans les villes américaines: un nouvel appareil — électrique et automatique — avec lequel les femmes peuvent produire des fossettes artificielles sur leurs joues, j'allais écrire sur leurs joufflues. Mais attention aux vraies rides prématurées qui en résulteront...

• Baignez-vous dès maintenant, vous payerez plus tard. 45,000 piscines privées seront construites, cette année, dans les jardins privés américains... entièrement à crédit. Prix d'une piscine, construite à crédit, sans acompte: 3,000 dollars, — mais il y aura des traites mensuelles de 82 dollars pendant 3 ans à payer... Mais un grand nombre de chefs de famille versent tout de même un acompte de 500 dollars.

• Le chiffre « 4711 » vous est peut-être connu. Il est la marque de fabrique d'une eau de toilette célèbre et très parfumée, fabriquée en Allemagne, surtout dans la région de Cologne... Eh bien, un vidangeur de fosses d'aisance de Seigen, du nom de Koelsch, se vit octroyer par l'administration des téléphones le numéro 471, et il s'empressa de placer ces deux mots « KOELSCH 4711 » sur les flancs de ses camions. En dialecte rhénan, ces deux mots indiquent l'une des eaux de Cologne les plus célèbres... Et l'une des parfumeries de Cologne intenta un procès au vidangeur. Mais celui-ci s'est vu confirmer le droit d'indiquer, sur ses camions-citernes, son « vrai nom et son vrai numéro de téléphone »...

• A l'Exposition agricole qu'elle visita à Norwich, la reine Elisabeth s'est vu offrir un panier de 6 livres de magnifiques cerises du Kent; elle le remit à un officier d'ordonnance en lui disant: « Ne les mangez pas, je les mangerai moi-même, cette fois-ci; c'est que, lors de sa dernière visite à cette exposition de Norwich, il y a deux ans, le panier de cerises disparut et la reine ne le revit pas... Et elle s'est rappelé l'incident.

• Mme Béatrice Weinberger, dont le fils, âgé de 33 jours, avait été ravi et tué en juillet 1956, à Westbury (U.S.A.), sera mère pour la deuxième fois ce mois-ci; le meurtrier du petit Peter sera électrocuté le 19 août prochain.



SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT-POIRIER

TELEVISION — RADIO — THEATRE

Petites nouvelles et commentaires

• **"A la Romance"**... Lors de la distribution des trophées Frigon 56-57, les juges avaient, paraît-il, fortement hésité entre deux émissions de variété : « Music-Hall » et « A la Romance ». Si on se rappelle la tenue générale de la première, la seconde aurait davantage mérité le prix. Cette année, « Music-Hall » fait bonne figure et sa réalisation ne laisse rien à désirer. Mais là n'est point le sujet principal de cette chronique ; établir une comparaison entre ces deux programmes serait injuste pour l'un comme pour l'autre.

Nous aimons tous Lucile Dumont. Je ne lui connais point d'ennemis sur le plan professionnel et encore moins sur le plan personnel. Sa carrière s'échelonne sur une série de succès qui l'ont menée vers une popularité méritée. Depuis l'avènement de la télévision, elle a perfectionné son art, surtout au point de vue plastique. Ses gestes sont sobres, toujours justes et son jeu d'expression traduit des sentiments éprouvés avec force. Elle reste empreinte de cette dignité que l'on retrouve presque exclusivement chez une Estelle Caron. Le choix de ses chansons est en général très heureux en ce sens qu'elles lui conviennent parfaitement.

Cependant, un point important reste à préciser. Malgré tout le talent de son animatrice, « A la Romance » manquerait d'intérêt si ses invités et surtout sa réalisation ne sortaient de l'ordinaire. Demander Jean Gascon et Germaine Giroux, voilà une preuve d'originalité ! Personne avant Lisette Leroyer n'y avait songé. Aussi, la surprise fut-elle agréable. Mentionnons également la diversité des présentations. Le dialogue échangé entre madame Germaine Giroux et l'annonceur François Bertrand quoique sentant un peu le par-cœur, mettait dans la demi-heure une note de franc sourire.

Lisette Leroyer a du mérite. Parmi les femmes-réalisatrices, elle est de beaucoup la meilleure. Son jeu de caméras est coulant, précis, sans tâtonnement. Ses enchaînements sont souples et toute l'émission reflète le bon goût.

Admirablement située dans l'horaire régulier, elle apporte quelques moments de fraîcheur après une rude partie de hockey. Pour les femmes clouées à la maison par le fanatisme justifié de leur mari, « A la Romance » est synonyme de grande détente...

• **"La Comédie Canadienne"**. — Si l'on s'est donné la peine de lire les articles parus dans les journaux au sujet de la « Comédie Canadienne », il n'est pas difficile de comprendre pourquoi l'ouverture de cette salle a été remise au mois de février prochain. En caractères gras, le journal des « Vedettes » déclarait : « Le Théâtre de Gélinas sera l'un des plus modernes du monde ».

Il comportera évidemment un plateau conventionnel pouvant être transformé en scène ouverte comme celle de Stratford. Deux pistes latérales terminées en escalier aboutiront directement à un proscénium profond de douze pieds et large de quarante. Du sous-sol, un escalier et une trappe donneront accès au centre du plateau. Le système d'éclairage sera perfectionné à un point tel que les directeurs de troupe pourront lui donner toute son importance. Il peut souvent, ne l'oublions pas, remplacer avantageusement les décors et créer l'atmosphère voulue. Si vraiment tous ces projets sont réalisés à la lettre, le public montréalais est prêt à attendre encore un an...

• **"Au Théâtre-Club"**... Monique Lepage a fait l'acquisition d'un Théâtre de Poche, rue St-Denis, où elle se lancera dans le théâtre d'avant-garde. Située au-dessus du photographe Larose, la salle pourra recevoir un peu plus de cent cinquante personnes. A part un groupe d'initiés, je vois difficilement quel public s'inscrira à ce genre de spectacles. Nous lui souhaitons quand même la meilleure chance du monde.

• **Les grands projets du "Rideau Vert"**. — Comme le dragon légendaire, dès qu'on lui coupe une tête il lui en repousse une autre, ainsi le « Rideau Vert », à peine remis des blessures d'Anastasia et de Dona Rosita, annonce d'audacieuses entreprises. Ce seront, pour l'année qui vient, deux colosses : « La Reine Morte » d'Henri de Montherlant et, (qui l'aurait cru) « Lorenzaccio » d'Alfred de Musset. Dans les milieux artistiques, les paris vont bon train à savoir lesquels parmi nos interprètes auront l'honneur de jouer de pareils rôles.



DOMINIQUE MICHEL (photo Jac-Guy)

Pour ce qui est de « La Reine Morte », une distribution idéale réunirait dans les principaux personnages : François Rozet, Janine Sutto et la directrice elle-même, Yvette Brind'Amour.

L'aventure de « Lorenzaccio » laisse plus perplexe. On sait que cette fresque historique à très grand déploiement ressuscite la Florence du XVI^e siècle, avec tout son faste, son luxe, ses orgies et ses couleurs flamboyantes. Jusqu'ici, seuls, « La Comédie Française » et « Le Théâtre National Populaire » avaient osé risquer le combat.

Une tradition périmée voulait que depuis Sarah Bernhardt, créatrice du rôle, « Lorenzaccio » fût donné en travesti. Gérard Philippe l'a rompue et l'on sait avec quelle maîtrise il a su rendre son authenticité et du même coup sa vérité à ce prince falot.

J'ignore les visées du « Rideau Vert ». Chose certaine, Yvette Brind'Amour est trop intelligente et trop lucide pour reprendre cette vieille coutume, d'ailleurs inacceptable à nos conceptions modernes. Mais qui de notre colonie saurait assumer semblable responsabilité ? Nous nous prenons à penser que le regrettable Jean Saint-Denis eût été le candidat rêvé. A part lui, nous ne voyons pas très bien qui, sauf Robert Gadouas, se rapprocherait du maladif « Lorenzo de Medici ». A nos lecteurs, s'ils le désirent, de soumettre des idées.

• **Georges Carrère**... plus européen que jamais avec sa barbe hirsute et son pantalon de velours côtelé, (acquisition parisienne), promène sa jeunesse et sa vitalité dans tous les couloirs de Radio-Canada. C'est que, voyez-vous, la saison bat son plein et il ne saurait être question pour lui de rater la moindre chance. On sait déjà qu'il a été retenu pour le rôle de Valentin de « Il ne faut Jurer de Rien » et que

« Le Cap » a réclaté ses services pour les mois à venir. D'où l'explication de ce nouveau duvet. Quant au « Capitaine Le Marquand » le port de la barbe lui sevrera à ravir. Nous ne comprenons pas très bien ce qu'un collier ajoutera aux deux héros romantiques. Il est vrai que deux arguments valent mieux qu'un.

• **Made in France**. — Monsieur Nicolas de Koudriavtzev, l'infatigable chasseur de vedettes, ramène de France pour 1958 une pléiade d'étoiles. Georges Guétary, grand favori du public, serait à Montréal le 17 novembre prochain pour des engagements à la télévision et une tournée des grandes villes de la Province. A surveiller, mesdames, votre idole.

Un boum sensationnel serait la venue du couple Olivier-Leigh, comédiens de réputation internationale. Il semble bien que le « Titus Andronicus » de Shakespeare, grand triomphateur du dernier Festival de Paris, prendrait l'affiche dans la Métropole.

• **Vive la Reine**. — La visite royale à Ottawa a donné lieu, à la radio aussi bien qu'à la télévision, à une série de reportages historiques touchant les différentes manifestations auxquelles nos monarques ont dû se prêter. L'équipe des reporters recrutés parmi les plus compétents que nous ayons au pays, a su se tirer avec honneur d'une tâche bien ingrate. Quoi de plus monotone, en effet, que ces sempiternelles descriptions de défilés, de parades et d'insignes d'apparat. Nos correspondants, par un souci de dignité et de respect aux institutions sacro-saintes de la monarchie anglaise, n'ont pas osé se permettre cette pointe d'humour ou tout au moins cette bonne humeur populacière qui aurait tempéré l'austérité du protocole établi. Je me rappelle certaine re-transmission de la Radio Française à l'occasion d'une semblable visite. Le correspondant, tout en respectant la marche rigoureuse du programme, pimentait sa narration de petites réflexions personnelles, de petites observations amusantes qui sauvaient de la fadeur un exposé trop strict. Et puis, est-ce qu'une voix féminine commentant les modes et les décorations n'aurait pas été de bonne venue en semblable occasion. A un certain moment, j'ai cru entendre la voix d'Andréanne Lafond... Oh ! dix secondes au plus... Pourquoi n'est-elle pas revenue sur les ondes ?

• **La Pension Velder**... Un excellent départ pour la Pension Velder de Robert Choquette. Un travail soigné et intelligent qui honore l'auteur, le réalisateur, les comédiens et toute l'équipe technique.

Cependant, serait-ce abusif de prétendre que si la Pension a pu reprendre vie, c'est grâce, pour une bonne part, à l'irremplaçable Lucie de Vienne Blanc ? Il n'est plus question ici d'interprétation, mais bien d'identification. Madame Blanc est madame Velder. D'ailleurs, ceux qui ont connu l'authentique dame belge qui inspira monsieur Choquette, affirment que la ressemblance physique est hallucinante.

Je m'avance encore plus : je ne donne pas six mois à madame Blanc pour devenir aussi légendaire que madame Alarie dans le rôle de Maman Plouffe. Sans préjudice évidemment ni à l'une ni à l'autre puisqu'elles se meuvent dans des sphères tellement différentes.

• **Dans "Opération-Mystère"**. — Edgar Fruitier dont le rire homérique passera à l'histoire, interprète dans « Opération Mystère », le rôle d'un savant... ricaner. Chaque semaine, les grandes vagues de ce rire machiavélique rappellent aux enfants terrorisés qu'il vaut mieux ne pas se commettre avec des « méchants » de la trempe de Papyrus Macafoulos. Car c'est le nom de ce surprenant inventeur. Inutile de préciser qu'avec une pareille dénomination, l'individu est inquiétant et forme avec son compère Marthon la paire la plus redoutable qu'il soit donné de voir sur nos écrans.

...En vous quittant, je vous rappelle « La Magicienne en Pantoufles » et « L'Oeil du Peuple ».



Quel rêve pénible !

■ Mon Dieu ! que nous avons eu du plaisir à lire les intéressants articles de notre estimé et pétillant confrère Jerry « Yankees » Trudel, à la suite des récentes séries mondiales qui lui ont coûté les yeux de la tête. Par quelles transes il dut passer ! Heureusement, au lieu de remâcher remords et regrets, il est, de nouveau, gai, joyeux, jovial, sautillant et, particulièrement, plus prudent.

Deux jours après la partie finale, nous le vîmes, en rêve, faire brusquement irruption dans la salle de rédaction de l'inséparable ami Jacques « Hannover » Beauchamp, d'un commerce des plus agréables. Tout essouffé, il se jeta dans les bras du sémi-chroniqueur sportif de « Montréal-Matin », s'écria d'une voix de Stentor :

« Jacques, des centaines de gens me poursuivent, le feu aux yeux, cache-moi vite dans un tiroir, un placard quelconque, sous ton clavographe, n'importe où. On ne me laisse aucun quartier. Je n'en peux plus à éviter la meute forcenée.

« Suis-je à peine descendu dans la rue que le trop vieux gérant des Yankees, Casey Stengel, guêtré, et chapeauté à la Milwaukee, de clair et de champion, l'œil vitreux et la boutonnière fleurie, m'accoste et tient mordicus à verser dans mes goussets la somme de \$3,000. C'est incroyable !

« J'ai à peine évincé le vieux Casey qu'un autre crabe plus jeune, de couleur noirâtre, Hank Aaron, accompagné d'un autre athlète aussi chanceux, Ed Matthews, entrent dans mon sillage, me glissent dans le tuyau de l'oreille,

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Hank dans la trompe d'Eustache de gauche, Eddie dans celle de droite, et ce d'une voix pleine de passion contenue : « Comment as-tu aimé les balles tombantes de Lew Burdette, le jeune ? »

« De retour au foyer, en prenant une douche, un quidam surgit de derrière ma serviette de bain, murmure trois fois Burdette. Tiens, la nuit, si je me lève pour... enfin, je le dis... pour faire pipi... eh bien ! j'ai à peine ouvert la porte que se montre le nez le populaire Emile Genest et, d'un accent chaleureusement éloquent, me lance une courbe à la face, cette balle n'ayant aucune goutte de sueur sur la partie supérieure, me propose la vie dorée et... Lew Burdette.

Les sons stridents de notre réveil-matin vinrent mettre un terme à notre cauchemar pénible. Dommage, n'est-ce pas ? Alors, nous aurions, peut-être, vu l'excellent commentateur sportif du poste radiophonique, Yvon Blais, devenu subitement philosophe. Près du divan où Jerry sentait le besoin de s'étendre un brin — étant plus fatigué que Casey, vers la fin de la septième joute — il lui aurait fait de mirifiques propositions, comme celle-ci, par exemple : à l'avenir, on saura que rien ne résiste à la volonté forte et continue des joueurs de Lou Perini, qui devra déboursier près de \$100,000 de plus, en augmentations de salaires. Rien ne résiste, ni la nature, ni les hommes, ni la fatalité, ni le complexe de supériorité des Yankees. Si tu le veux bien, Jerry, nous, les gros perdants, nous nous garderons bien de ne plus minimiser une pléiade de Braves..., avant les joutes classiques, vues ou entendues par plus de 200,000,000 de personnes de notre boule ronde ! Est-ce marché conclu ?

Il paraît que les Russes se préparent à lancer, dans le ciel, un nouveau satellite artificiel, dans lequel ils placeront un dépisteur habile à pincer les

signaux du gérant Fred Haney, du Milwaukee, et grassement payé par les propres millionnaires des Yankees de New-York. Ce prénommé relayera, alors, par tuyaux spéciaux, aux joueurs new-yorkais tous les gestes ou gesticulations des instructeurs des Braves, piétinant l'herbe du premier ou du troisième sac. Tiens ! Voici un bon moyen, pour les perdants de 1957, de recouvrer les nombreux écus envolés dans la stratosphère ! Toutefois, attention aux frictions qui pourraient se produire à une si haute atmosphère, aux couches fortement oxygénées !

Choses et autres

■ Les joueurs du Canadien ne pourront pas passer les Fêtes de Noël et du Jour de l'An dans leurs familles. A Noël, ils disputeront la palme à Toronto, au Jour de l'An, à Boston. Les petits enfants de nos joueurs favoris sont prêts à fumer les ongles de l'aimable Harry Simmons, secrétaire de la Ligue Internationale, qui agence les calendriers des joutes de la N. H. L., de la Ligue Internationale et des deux ligues majeures du baseball. Une tâche plus ardue qu'on ne le pense, à prime abord !

■ Vous croyiez, n'est-ce pas, que seuls les athlètes du sexe fort étaient capables d'attirer des foules nombreuses, un peu partout dans le monde ! Vous n'y êtes pas, cette fois ! Près de 71,500 spectateurs ont assisté à une joute de hockey sur gazon, pour le championnat du monde, au stade Wembley, de Londres, tandis que notre gracieuse reine nous rendait visite. L'équipe anglaise, blouses blanches au vent, a vaincu les Eve belges au pointage de 3 à 1, sous les yeux d'une assistance qui rapporta la jolie somme de \$39,000 environ. Dépenses déduites, comprenant la location du terrain, les frais de déplace-

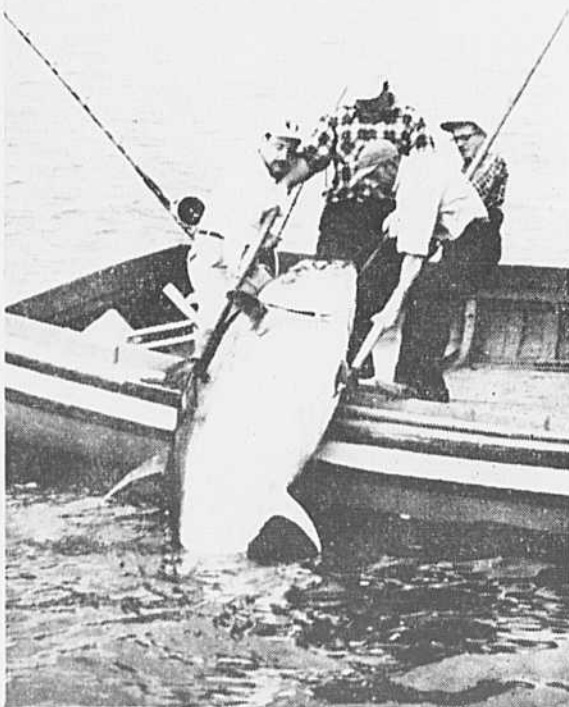
ment et le manque à gagner, les mogols de l'amateurisme marron (ces profiteurs ont la vie dure, dans la fièvre Albion) ont vu leurs goussets se gonfler de \$25,000, les prix d'entrée n'étant que de 35 à 50 sous de notre monnaie.

Où vont ces profits, levés à des joutes d'amateurs ? Dans les poches des gens qui prônent, à grands cris, les sports amateurs, en Europe, où les promoteurs ne veulent pas tuer la poule aux oeufs d'or, et pour cause...

C'est le même refrain, en Russie, à l'exception près. En U.R.S.S., les profits nets des événements sportifs sont versés dans les coffres de l'Etat, qui les utilise à bon escient, à l'amélioration de la race, de la médecine et des sports, paraît-il.

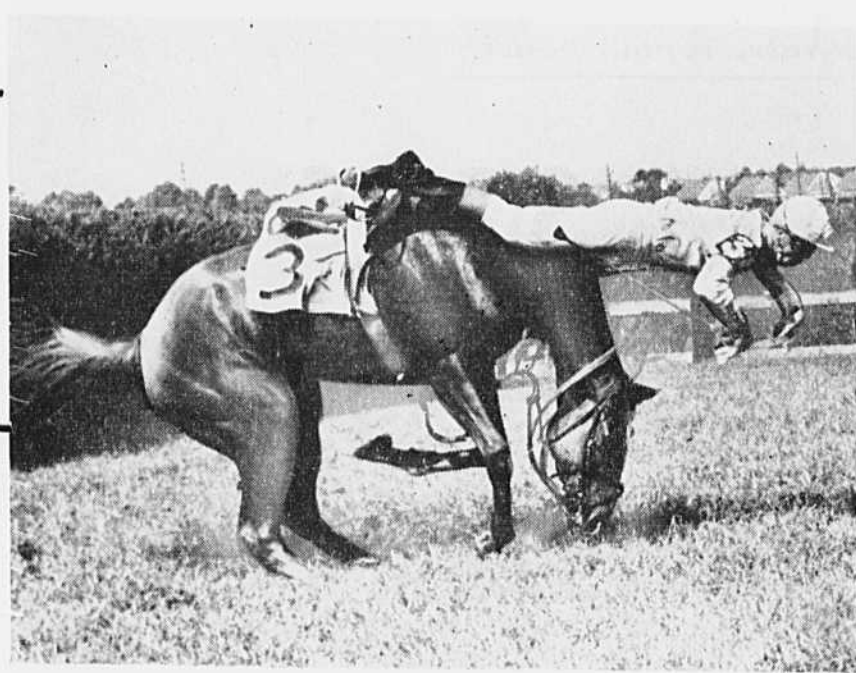
■ Mickey Mantle, champ centre des Yankees de New-York, passe le temps de la saison morte à administrer son motel, situé près de son domicile... L'ancien champion mondial des boxeurs poids lourds, Jack Dempsey, est l'athlète qui gagna le plus fort montant d'argent dans les arènes de boxe et de lutte, à la radio et à la télévision, soit plus de \$10,500,000... Le fameux lanceur gaucher Robert Moses « Lefty » Grove, des Athletics de Philadelphie et des Red Sox de Boston, de 1934 à 1941, retira au bâton sur trois prises 349 frappeurs en une saison et Bob Feller, du Cleveland, un de moins, d'après certains statisticiens... L'instructeur des Alouettes, Doug « Pea Head » Walker, est maintenant convaincu d'une chose, entre autres : si, le 30 novembre, à Toronto, les Alouettes veulent enlever la Coupe Grey aux Eskimos d'Edmonton, il leur faudra plus d'habileté dans les jeux au sol, sans toutefois négliger les jeux aériens plus spectaculaires. Walker fait pratiquer ses joueurs en conséquence, sans le clamer à tous les vents... Une autre question qui nous intéresse au suprême

La vertu est-elle toujours récompensée ? En tout cas, elle l'est dans le baseball majeur. Le jeune lanceur droitier du White Sox de Chicago, Bob Keegan, recevra une augmentation de salaire de \$5,000, pour la saison 1958. Il a de quoi jubiler. Au cours de la saison dernière, Bob réussit à gagner une joute, sans point ni coup sûr, contre les Sénateurs de Washington. Ce fut la première joute du genre, accomplie par un lanceur du Chicago, depuis 1937.



Un peu, beaucoup, passionnément ! Un tas de gens vont au moindre effort, vers la paresse musculaire. Il n'en est pas ainsi des pêcheurs de thons, à Wedgeport, Nouvelle-Ecosse. Ces sportifs ne manquent pas de volonté, ne craignent pas de dépenser quelque énergie pour décrocher la timbale à leur sport favori. On voit JUAN DE DIOS DE LA TORRE, à gauche, de Guadajara, Mexique, chef de l'équipe mexicaine, prêtant main forte à ses camarades pour sortir de l'eau leur capture, en l'occurrence un thon de 655 livres. Ces pêcheurs ont bataillé ferme, pendant 1 heure 45 minutes, dans le but de prendre la première position à la récente épreuve internationale de 1957, pour la prise du plus gros thon. Le jour de notre mise en page, nous ignorâmes quelle fut l'équipe victorieuse. Les Américains ne restent pas à l'arrière-plan, dans ce domaine.





Même les jockeys savent parfois bien tomber de leur monture, tels les plongeurs et certains pachydermes de la lutte libre. Le jockey John Knowles a chuté de cette manière, sans subir de blessure grave, à la piste de courses de Belmont Park, New-Jersey. Va sans dire : le coursier AVON, le favori de cette épreuve, ne rapporta qu'un tas de crevasses aux parieurs, ayant misé de multiples plaques sur ses chances.

degré, c'est celle du manque de vastes terrains de jeux dans nos écoles, dans la majorité de nos collèges. Nous ne voyons comment on pourrait développer de bons jeunes joueurs de football (même chanson pour le baseball), s'ils n'ont pas d'espaces suffisamment grands pour mettre en pratique les fines tactiques de ce sport d'équipe très violent. La plupart des cours de nos écoles sont un brin seulement plus grandes que vos paletots.

Réponses à MM. L. Jasmin, C. Du-clos, J.-L. Favreau, A. Pelchat, R. Langlois, V. Casavant, Montréal.

1—Non, messieurs, ce ne sont pas les membres de la Commission Athlétique qui avaient demandé la remise du procès intenté contre eux, il y a quelques mois, par le boxeur Marcel Lachapelle.

Vous vous rappelez, sans doute, que ce pugiliste montréalais, aujourd'hui garçon de table d'un club de nuit (métier moins dangereux que la boxe), trois ou quatre mois après avoir été victime d'une mise hors de combat technique, à Québec, rencontrait Dave Mitchell, le 2 octobre 1950, à Montréal. A la dixième ronde, ayant l'avantage sur son rival, Lachapelle tomba soudainement au parquet, sans recevoir un coup de poing (Ce ne fut, certes pas, la beauté de son adversaire qui l'éblouit à ce point!). Les médecins de la Commission, ayant jugé que Lachapelle avait failli mourir, ce soir-là, si l'un des disciples d'Hippocrate ne lui eût administré une injection de coramine, lui ont refusé un permis de combattre dans l'arène. De son côté, Lachapelle se prétend en bon état physique. Il se dit assuré que les tribunaux lui accorderont le droit de livrer bataille sur nos ronds. A ce sujet, nous croyons que le savant juge Ferland, de la Cour Supérieure, donnera raison aux médecins de notre Commission Athlétique, ne tenant aucunement à la mort prématurée de nos pugilistes.

2—Voici notre pronostic : Canadien, Boston, Détroit, Chicago, Rangers et Toronto.

3—Le 11 novembre 1918, le jour de l'Armistice, le club Lachine, champion d'une ligue semi-professionnelle, blanchit, au pointage de 3 à 0, une équipe d'étoiles dont nous faisons partie. Aucune joute de certaine valeur ne fut disputée à une date plus avancée. C'est, du moins, notre opinion.

■ Les quotidiens de différentes villes américaines nous apprennent, de temps à autre (moins souvent au Canada, faute de combats), qu'au cours d'un match de boxe, un des combattants fut tué d'un coup de poing au cœur. On ajoute que le match s'étant déroulé régulièrement, son adversaire ne fut pas inquiété... Tel ou tel quotidien rapporte que les médecins font l'impossible pour sauver les yeux de tels ou tels boxeurs. Quant au danger de la folie chez certains boxeurs, les docteurs ne peuvent pas empêcher un grand nombre d'anciens pugilistes de marcher sur les talons pour le reste de leurs jours... Evidemment, on peut arguer que tout métier a ses risques, que doivent connaître ceux qui l'embrassent. Chacun devrait savoir que ces risques sont infiniment plus grands quand on fait profession de recevoir des coups de poing que lorsqu'on choisit une occupation plus calme de promoteur ou d'agent de publicité, dont le devoir est de mousser le combat, quelques semaines avant l'événement important.

Un trop grand nombre de jeunes espoirs de la boxe ne sont pas aussi renseignés qu'ils devraient l'être, de toute nécessité. Savent-ils que deux des suites les plus fréquentes des combats auxquels ils se préparent, en dehors de cas de mort, sont la cécité ou les troubles mentaux ? S'ils le savaient, peut-être hésiteraient-ils à se lancer dans une carrière comme celle-là, malgré l'appât des bourses... Ce ne peut être impunément, en effet, que les boxeurs encaissent des heurts de cette violence dans les régions du cœur, de l'estomac ou de la tête. De savants médecins déclarent qu'ils ont, maintes fois, chez les boxeurs, enregistré des troubles psychiques se rapprochant de la démence. L'examen neurologique montre très fréquemment des troubles de la coordination et des désordres de la parole... La boxe, commercialisée comme elle l'est, n'a rien de beau et fait partie de ces jeux sanglants qui, à notre avis de retardataire, sans doute, ont une influence des plus fâcheuses sur un trop grand nombre de spectateurs fanatiques. Il suffit, d'ailleurs, de les voir et de les entendre, au cours des combats, pour être fixé sur ce point particulier, dont l'importance est beaucoup plus grande qu'on est porté à le croire, à prime abord... Concluons que nos gouvernants devraient faire subir

(Lire la suite page 31)

La Norme d'Excellence sur Cinq Continents

Longines

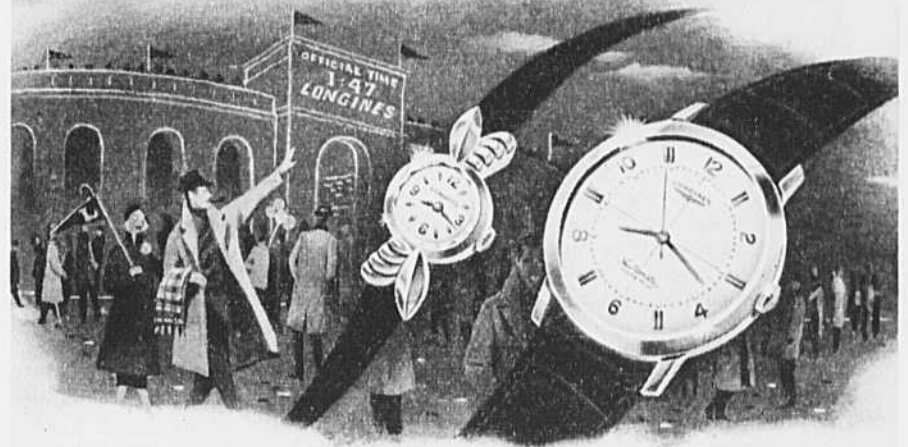
LA MONTRE LA Plus Honorée AU MONDE

Des Grands Prix des Foires Internationales
28 Médailles d'Or

LES PLUS HAUTES MENTIONS D'EXACTITUDE
DÉCERNÉES PAR LES OBSERVATOIRES NATIONAUX

LE CHRONOMÈTRE ATTITRÉ DES COMPÉTITIONS
SPORTIVES DANS LE MONDE ENTIER

LA MONTRE DE PREMIER CHOIX DES SERVICES
AÉRIENS ET DES ÉQUIPES D'EXPLORATION



Longines est le nom à retenir

On ne juge pas de la valeur d'un livre par la couverture, ni de celle d'une montre par le boîtier. Si vous voulez posséder ou faire cadeau de la meilleure montre sur le marché, Longines est le nom à retenir. C'est ce dont témoignent les innombrables prix remportés par Longines dans des concours où figuraient les meilleures montres du monde. C'est également l'avis de ceux qui exigent le plus d'une montre: chronomètres, hommes de science, aviateurs.

Plus vous attachez d'importance au temps, plus profond sera votre contentement de posséder une montre Longines. Assurément, pour la montre la meilleure qui soit, Longines est le nom à retenir. Et parmi les centaines de modèles Longines, il y en a un qui sied à votre personnalité et s'adapte à n'importe quel usage — à compter de \$85.00. Votre bijoutier Longines-Wittnauer se fera un honneur de vous servir.

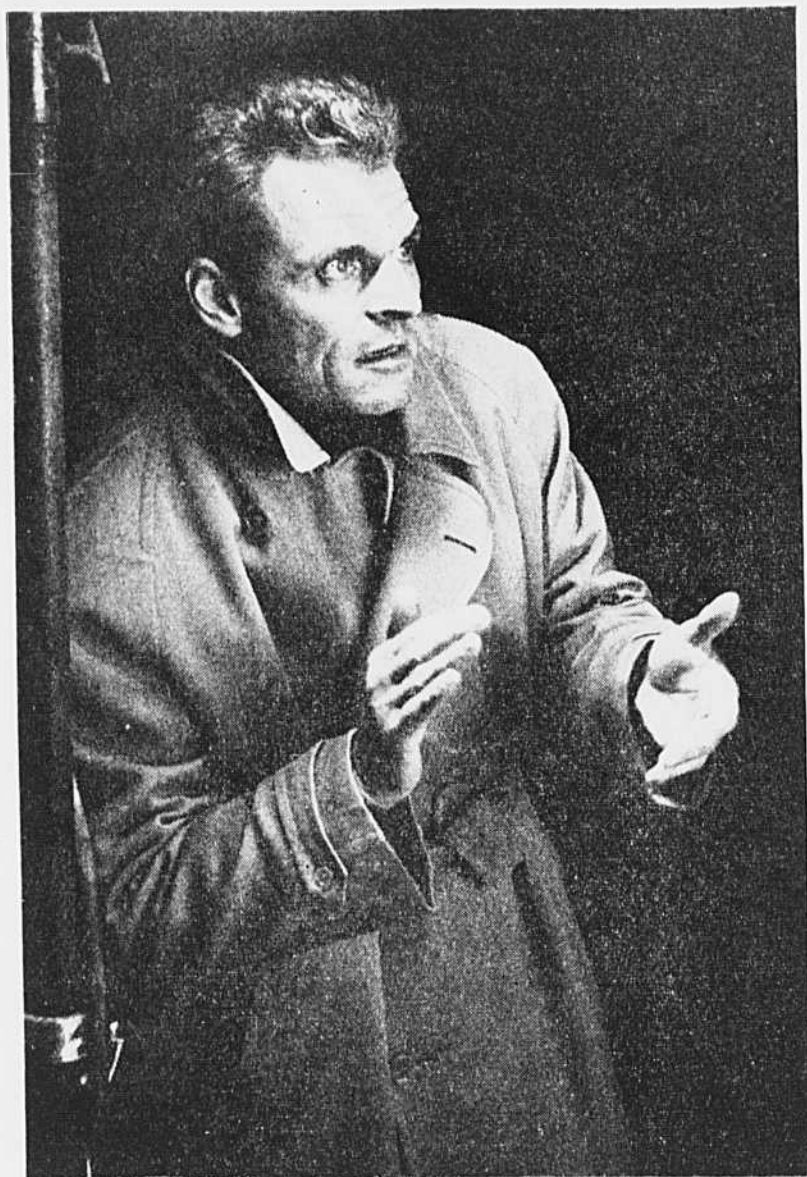
L'inscription "Longines" sur le cadran est un gage de qualité. À gauche: la Longines Fashion "A", petite de taille mais d'une grande précision, boîtier or 14K, \$165; à droite: la Longines Wellington automatique tout-éprouvé — entièrement à l'abri de tous les accidents habituels, boîtier or 14K, \$235.

Longines-Wittnauer Company of Canada
FABRICANTS DE MONTRES DE HAUTE QUALITÉ DEPUIS 1866

Notre roman policier

SOUS LE MASQUE D'ISIS

par Max - André Dazergues



Si le téléphone n'avait pas sonné avec une telle insistance, peut-être les chosses eussent-elles tourné tout autrement, ce qui eût arrangé tout le monde; peut-être n'y eut-il jamais eu de mystère de Belgravia Square.

Mais le téléphone sonnait, sonnait, et l'on n'entendait que lui, dans le matin triste !...

Une pluie fine, tenace, tombait sur Londres, noyant les contours de ce riche quartier du West End où de nombreux hôtels particuliers s'alignaient, du côté de Belgravia Square. Le jour avait mis longtemps à se lever, mais, à présent, c'était le début de la matinée, et la vie reprenait.

Le petit hôtel de sir Conrad Hadison n'avait qu'un étage et un rez-de-chaussée. Un maigre jardin l'entourait, clos d'une grille facile à escalader. C'est pour cela même, certainement, que toutes les portes étaient soigneusement verrouillées, cadenassées, les fenêtres munies de volets de fer et de fermetures de sûreté, en un mot la maison barricadée comme une forteresse, sir Conrad ayant ses raisons pour agir ainsi.

On le savait, dans le quartier. On en avait d'abord souri, mais, maintenant, l'on n'y prêtait plus garde.

Le jardin était mitoyen avec celui d'une autre habitation, qui abritait une vieille dame respectable, très gentry : Mrs Stiefeld. Si dépit de cette proximité, Mrs Stiefeld n'entretenait avec sir Conrad Hadison que des rapports de voisinage espacés, car sir Conrad, assez original, ne fréquentait personne, menant une existence de misanthrope et seulement préoccupé de ses chères collections.

Sir Conrad Hadison était en effet ce qu'il est convenu d'appeler un égyptologue distingué. Ce petit vieillard chétif, de mince corpulence, aux che-

veux d'un blanc neigeux, aux yeux bleus couleur de ciel, allant, compulsant, était un collectionneur enragé, ce que lui permettait sa fortune et, en même temps, la vie modeste qu'il menait, à part ses fantaisies coûteuses et ses nouvelles acquisitions.

Il habitait le West End depuis vingt-cinq ans, et ses voisins semblaient l'avoir toujours connu. Ils le rencontraient d'ailleurs rarement car il sortait peu, ne se répandait pas. On avait depuis longtemps oublié qu'il était veuf. Le seul lien de sir Conrad avec le monde extérieur était personnifié par son valet de chambre, James Parking, son unique domestique promu à toutes les besognes, y compris la cuisine.

Donc, ce matin-là, avec obstination, le téléphone sonnait chez sir Conrad. Malgré tous les volets fermés, les portes closes, on l'entendait assez. Et c'était même curieux de remarquer, en passant, que jamais peut-être la maison n'avait été aussi soigneusement, étroitement bouclée.

Burkes, le jardinier de Mrs Stiefeld, fut le premier à le remarquer, levant le nez, tendant l'oreille. Il le dit à Mabel, la femme de chambre, qui évidemment, par la suite, le signala à sa maîtresse.

Et pourquoi sir Conrad laissait-il ainsi sonner son téléphone sans répondre ?...

— James n'est donc pas encore rentré ? demanda Mabel, blonde et rose.

— Non, il doit revenir aujourd'hui, lui répondit Burkes, qui était presque un ami du domestique de sir Conrad.

James Parking s'était en effet absenté quarante-huit heures pour se rendre à Leicester, afin d'y régler une petite affaire de famille. Son maître se trouvait donc seul chez lui depuis ce temps-là.

Le téléphone sonnait toujours, et deux personnes l'entendirent : l'hono-

rable Stencer Pawley et Ted Brownie, son chauffeur, proches voisins, comme Mrs Stiefeld, de sir Conrad. Ils sortaient l'auto. L'honorable Stencer Pawley était sollicitor et courait Londres tout le jour.

— Entendez-moi cela, Ted !... dit-il. Le vieux fou n'est pas réveillé, il faut croire !...

— Il aurait le sommeil dur, Monsieur.

— Son valet de chambre ne pourrait-il pas répondre, au moins ? Quelle maison mal tenue !...

Le moteur bourdonnait. L'honorable Stencer Pawley haussa les épaules et s'installa à côté de son chauffeur.

— Sir Conrad doit être en extase devant sa momie !... plaisanta celui-ci.

— Il en est bien capable, ma foi !... Ne me parlez plus de cette momie, Ted !... Elle m'a suffisamment dérangé hier dans mon travail : ce camion qui grondait, ces exclamations, la voix aiguë de sir Conrad et toutes ses recommandations !... Enfin, à chacun ses manies !... Filons, Ted, ne perdons plus de temps !...

Le chauffeur débraya et la voiture partit.

Le téléphone de sir Conrad se tut. Il reprit dix minutes plus tard, avec la même insistance.

— Mais que fait donc sir Conrad ? s'étonna Mrs. Stiefeld, qui avait entrouvert une fenêtre. Il est près de dix heures... On ne dort pas si tard !...

— Sir Conrad veille beaucoup, le soir, observa Mabel.

— En effet : cette nuit même, que je ne dormais pas, hélas !... j'ai remarqué, chez lui, de la lumière fort tard, jusqu'à plus de deux heures du matin...

La jolie femme de chambre eut un rire frétilant :

— Il devait admirer sa momie !...

— Quelle affreuse chose !... A-t-on idée d'avoir ainsi un mort chez soi !... Car c'est un mort, en vérité !...

— Sir Conrad s'intéresse à tout ce qui touche à l'ancienne Egypte. C'est sa marotte, madame...

— En tout cas, il a le sommeil dur, ce matin !...

Laissant là sa maîtresse, qui refermait sa fenêtre devant la pluie envahissante, Mabel rejoignit Burkes à l'office.

— Et ce téléphone sonne toujours !... soupira-t-elle. C'est insupportable ! C'est curieux, cela me fait un peu l'effet d'un chien enfermé qui hurlerait à la mort...

— Vous avez de drôles de comparaisons !... fit Burkes. Vous êtes trop nerveuse, trop influençable Mabel !...

Il ajouta :

— En tout cas, il faut croire que la personne qui appelle ainsi sir Conrad a de graves choses à lui dire pour le faire d'une façon aussi insistante.

Mais le jardinier achevait ces mots quand le téléphone s'arrêta. On ne l'entendit plus, et l'on devait ne plus l'entendre. Mabel soupira de nouveau, mais, cette fois, avec soulagement :

— C'est fini !...

Le doux silence feutré par la pluie retomba sur les paisibles habitations du West End. Le ciel de Londres restait sévère et triste. Mais une tiédeur confortable, une atmosphère de bon aloi régnaient dans les maisons riches ou les appartements somptueux avoisinant Hyde Park ou Belgravia Square. Et dans l'hôtel déserté de sir Conrad Hadison, aux moindres issues hermétiquement closes, le même silence, la même tiédeur subsistaient.

Il était onze heures environ quand un taxi s'arrêta devant la grille.

L'homme qui en descendit avec une précipitation affairée et sonna fougueusement faisait très businessman avec sa serviette de cuir, ses vêtements d'une sobre élégance, de coupe sévère. Il était petit, replet, bedonnant, mais l'air renfrogné et le regard fuyant derrière ses grosses lunettes.

Le jardinier Burkes, qui peut-être guettait machinalement le retour ne son ami Parking, l'aperçut le premier. Il n'avait jamais vu cet homme et ne le connaissait pas.

— Tiens !... remarqua-t-il. Une visite pour sir Conrad...

— Qui ça ?... s'enquit curieusement Mabel.

Tous deux pointèrent le nez, la curiosité n'étant pas leur plus léger défaut. Sir Conrad ne recevait presque jamais personne, et cette visite le étonnait. Ce qui les surprenait aussi était le comportement de l'inconnu, qui paraissait manifester une grande impatience et une vive déconvenue de ne trouver personne. Il continuait de sonner avec autant d'insistance que, précédemment, le fameux téléphone.

Burkes sortit dans le jardin d'un air négligent, puis dans la rue. Il n'avait rien de mieux à faire et il ne lui déplaisait pas d'aller fumer une cigarette du côté de la maison de sir Conrad. La pluie douce le vaporisait.

[Lire la suite page 18]

Nouvelles **OBLIGATIONS** **D'ÉPARGNE** **DU CANADA**

12e émission

MEILLEURES QUE JAMAIS*

Les nouvelles Obligations d'Épargne du Canada vous aideront à bâtir votre avenir ou à réaliser certains projets que vous caressez depuis longtemps : une croisière, l'achat d'une maison, d'une voiture, etc. Achetez les vôtres immédiatement et mettez-les de côté, elles rapportent un intérêt sans précédent.

Vous pourrez, au besoin, les encaisser facilement et rapidement à leur prix d'achat plus les intérêts courus.

Achetez aujourd'hui même vos Obligations d'Épargne du Canada. Vous pouvez les obtenir de votre banque, d'une société de fiducie, d'un courtier de placement ou de votre employeur par le mode d'épargne sur le salaire.



ces obligations préparent votre avenir

***Intérêt: Premiers 2 ans 3¹/₄%, les 11 années suivantes 4³/₄%**

Coupures de \$50, \$100, \$500, \$1000, \$5000 (ou en coupures entièrement nominatives de \$500, \$1000 et \$5000)

Limite d'achat: \$10,000 de cette émission par personne.

SOUS LE MASQUE D'ISIS

[Suite de la page 16]

Il se trouva sur le trottoir. De guerre lasse, l'inconnu se préparait à remonter dans son taxi. Pourtant, il ne s'y résignait pas encore, continuant de se dandiner devant la grille et de contempler le jardin mouillé, vide, avec une sorte de colère.

Il se tourna vers Burkes, qu'il supposait peut-être appartenir à la maison, et maugréa :

— Il n'y a donc personne ici ?

— Je l'ignore, Monsieur, répondit poliment le jardinier. Je serais surpris cependant que sir Hadison soit sorti ce matin. Son valet de chambre est absent.

— Depuis quand ? Pour longtemps ?...

— Je ne sais trop, Monsieur. C'est-à-dire...

Le petit homme exprima brutalement les raisons de sa déconvenue :

— C'est étonnant, et cela ne se fait pas, dans les affaires !... Manque de courtoisie !... J'avais rendez-vous ce matin à neuf heures avec sir Hadison, chez lui. Ayant, au dernier moment, été retardé, j'ai bien su, moi, lui téléphoner pour m'excuser, etc...

— Ah !... fit Burkes. C'est donc vous qui avez téléphoné tout à l'heure ! Plusieurs fois ?...

— Certainement, plusieurs fois. Mais nul ne m'a répondu. J'ai pensé à un dérangement sur la ligne et me suis arrangé pour venir quand même, maintenant.

— Je suis navré, Monsieur, approuva Burkes avec politesse.

L'inconnu parut prendre son parti de la chose, tirant un bristol de sa poche :

— Puisqu'il en est ainsi, vous serez bien aimable de remettre ma carte à sir Hadison, dès son retour. Qu'il me convoque par téléphone pour une autre fois... Good bye !...

— Comptez sur moi, Monsieur.

Le taxi démarra, ramenant le visiteur déconfit, et Burkes retourna chez Mrs. Stiefeld. Son premier soin fut de communiquer la carte de visite à Mabel d'abord, puis à sa maîtresse. Il y avait lu :

Jérôme K. Burnett
« Wakefield Company »

London.

— Il n'avait pas l'air commode, ce petit homme, et gesticulait drôlement remarquait Mabel.

— C'est qu'il était furieux d'être venu pour rien jusqu'ici, disait Burkes.

Mrs. Stiefeld avait conclu avec logique :

— La Wakefield est une importante compagnie d'assurances, bien connue. Et j'ai l'impression que sir Conrad doit payer des primes élevées pour toutes ses collections...

— Bah !... l'agent d'assurances reviendra assez !... dit Burkes.

Puis l'on ne parla plus de tout cela, jusqu'à midi et même après.

* * *

Il était exactement quatorze heures trente lorsqu'un nouveau taxi s'arrêta devant l'hôtel bien clos de sir Hadison. L'homme qui en descendit était grand, maigre, anguleux, plutôt élégant, les tempes grisonnantes. Il tenait une valise à la main.

— Tiens !... s'écria Mabel toujours à l'affût. Voilà James qui rentre !...

Mrs. Stiefeld se reposait dans sa chambre. Burkes s'élança au-dehors.

— Hello, Parking !...

Les deux hommes échangèrent un bref shakehand, et Parking commença :

— Yes, j'ai fait bon voyage. Mes affaires achèvent de se régler. Leicester est une ville assez plaisante, mais...

Le jardinier dut l'interrompre :

— Sir Conrad s'est-il absenté également ?... Je dois te dire...

— Pas que je sache !... dit Parking. Sir Conrad, qui sort rarement, n'aurait pas choisi pour le faire le temps de mon absence, laissant les collections seules, et ma foi...

— Je dois te dire, Parking... continua Burkes.

Il lui rapporta les coups de téléphone inutiles, la visite de l'honorable Jérôme K. Burnett, ses pensées et celles de Mabel :

— Cela a fini par nous inquiéter un peu... Il y a eu de la lumière très tard... Tout est fermé, mais...

L'hôtel de sir Conrad Hadison était aussi hermétiquement clos qu'un gigantesque coffre-fort. Il n'y avait pas une fissure, pas un moyen détourné pour y pénétrer, sauf, évidemment, d'en posséder les clefs. James Parking avait toujours les siennes. Elles ne tremblaient pas dans sa main lorsqu'il les introduisit dans une première serrure, en murmurant :

— Sir Conrad doit lire ou travailler. A peine aura-t-il mangé !... Il ne se sera pas donné le mal d'ouvrir le moindre volet... Je le connais !... Merci, Burkes !... A tout à l'heure...

Une serrure claqua, puis une autre. La porte du perron s'ouvrit sur un trou d'ombre, par lequel Parking s'engouffra. Le jardinier Burkes s'éloigna à petits pas, rêveur... Mabel le regardait venir, son museau rose derrière la vitre.

Mais il n'avait pas encore atteint la maison de Mrs. Stiefeld qu'un grand cri le fit sursauter, se retourner :

— Burkes !...

C'était Parking, les traits décomposés, gesticulant sur le seuil qu'il venait de franchir à l'instant. Il butait contre sa valise renversée et pouvait à peine parler. Le jardinier le rejoignit en quelques enjambées...

— Burkes !... haleta Parking. C'est affreux, épouvantable !... Mon pauvre

maître, mon...

— Quoi ? Que dis-tu ?

— Sir Conrad est mort !... Regarde !...

Burkes s'approcha, tremblant. Parking avait allumé l'électricité. Il vit Conrad Hadison qui gisait, en robe de chambre, au pied d'un petit escalier intérieur, sur les dalles, comme un paquet. Son visage était vert. Mais il avait du sang sur une joue et, aussi, un petit trou à la tempe droite, sanglant, presque noir...

— Sir Conrad est mort, c'est bien vrai !...

D'un commun accord les deux hommes, Parking et Burkes, se précipitèrent sur le téléphone.

II

LA MORT tragique, inexplicable, de sir Conrad Hadison allait défrayer longtemps la chronique du West End. Elle s'entourait, en effet, d'impossibilités flagrantes.

L'enquête en fut confiée à l'inspecteur Clarence Morister, de Scotland Yard. Un homme flegmatique, laconique, réfléchi, glacial, qui observait, enregistrant tout, travaillait avec méthode et ne prononçait pas vingt paroles dans une heure, sauf s'il forçait quelqu'un, jusqu'au bout, dans un interrogatoire.

Il n'était pas quatre heures, cette même après-midi de la découverte du corps de sir Conrad, que l'inspecteur Morister était déjà dans le bain. Quelques autres personnages officiels l'accompagnaient, qui devaient d'ailleurs se retirer bientôt, mais il s'inquiétait peu de ce qu'ils pouvaient dire ou penser.

Il en avait à James Parking, d'abord :

— Vous arrivait-il souvent de vous absenter ainsi, de laisser votre maître seul ?...

— Moi ?... Ah ! non, justement !... Et c'est affreux de penser que pour une fois, juste pendant ce temps... C'est la deuxième fois que je me rendais à Leicester, pour y rencontrer mes cousins et régler un petit héritage de mon oncle Bradford... Oh ! vous pouvez vérifier !...

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	5	2	6	4	3	7	5	2	6	4	3	8	2	6	4
U	O	V	G	P	N	C	N	O	R	R	R	G	U	O	O
7	5	3	6	2	8	4	3	6	5	2	7	4	3	2	6
O	V	E	S	S	R	J	G	D	O	N	M	E	I	A	E
7	2	6	5	3	4	8	2	6	5	3	4	2	6	7	3
P	V	B	U	M	T	O	E	O	S	E	E	Z	U	T	V
7	5	3	6	2	8	4	3	6	2	7	4	3	5	2	7
E	E	O	R	Q	S	X	U	S	U	S	T	S	S	U	A
7	2	8	6	3	4	7	2	5	6	3	7	2	5	4	8
A	N	A	E	A	R	C	E	T	E	I	Q	P	I	A	C
4	7	3	6	2	8	4	3	5	6	2	7	4	3	5	7
V	U	D	N	A	H	A	E	M	V	R	I	G	R	E	T
4	3	2	7	4	6	3	7	2	8	4	3	7	2	6	8
A	A	O	T	N	U	I	E	L	A	T	T	R	E	E	T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentant votre horoscope.

Droits réservés, 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Morister leva une épaule. Il savait d'avance que semblable vérification, à laquelle évidemment il se livrerait, serait inutile, du moins dans un sens d'accusation que rien ne justifiait. Il n'avait pas de raisons de soupçonner Parking de quoi que ce fût, d'autant que le chagrin du valet de chambre était sincère et vrai, cela se voyait ! Il ne jouait pas la comédie.

— Sir Conrad n'avait pas vu d'inconvénients à votre absence, je suppose ?

— Aucun. Au contraire, monsieur l'inspecteur !... Mon pauvre maître était très bon, très compréhensif...

— Et, si bon et si compréhensif qu'il fût, il ne vous avait pas... poussé, pour ainsi dire, à vous absenter ces jours-là ?

— Non. J'étais convoqué. Je devais respecter une date imposée par le notaire. Je comprends ce que vous voulez dire, monsieur, et c'est terrible, ma foi !...

— Qu'est-ce que je veux dire, mon ami ?

— Que mon maître aurait voulu m'éloigner pour être seul et recevoir une visite qu'il eût voulu me laisser ignorer ? Eh bien !... je suis sûr que non, car il ne recevait jamais personne et n'avait pas de secret pour moi.

Le policier prit une cigarette, les yeux au plafond. Il n'avait encore visité que succinctement l'hôtel du mort, mais avait vérifié une chose, guidé, secondé par le valet de chambre : c'est que toutes les issues, le moindre soupirail, étaient closes, verrouillées de l'intérieur, absolument. Sir Conrad avait donc trouvé la mort en vase clos, exactement comme une bête quelconque enfermée dans une boîte.

Ce qui avait fait, immédiatement, conclure au suicide.

Indubitables, les conclusions du médecin de la police étaient les suivantes :

— La mort se situe entre deux heures et cinq heures du matin. Elle a été foudroyante, produite par une balle, une seule — tirée dans la tempe droite presque à bout portant. Sir Conrad n'a pas souffert. Il s'est écroulé dans le vestibule du rez-de-chaussée, au pied de l'escalier conduisant aux chambres. Il s'est suicidé.

Pour Clarence Morister, le mot, professionnellement, accrochait. Il n'aimait pas les conclusions faciles. Néanmoins, selon la logique même, il était obligé d'en arriver à celle-ci, car il n'y en avait pas d'autre possible : tout l'indiquait, le prouvait presque.

En effet, l'arme mortelle avait été retrouvée, près de l'escalier de bois ciré, à quelques pas du cadavre. C'était un revolver ordinaire, de petit calibre, d'un modèle moderne à peu près silencieux, ce qui expliquait que nul, au-dehors, n'avait pu percevoir l'écho de la détonation. Au surplus, les murs de l'hôtel de sir Conrad étaient épais, et, la nuit, les voisins immédiats, aussi bien Mrs. Stiefeld que Mabel et son jardinier, et Etanzer Pawley et son chauffeur Ted Brownie, dormaient du sommeil du juste. En ce qui concerne Mrs. Stiefeld, il est vrai qu'elle avait des insomnies. L'inspecteur Clarence reviendrait sur ce point.

Pour l'instant, il en était donc à la conclusion absolue du suicide, qu'il était ainsi :

— Le revolver est celui de sir Conrad. Personne ne l'a dérobé, ni caché. Il ne porte aucune autre empreinte digitale que, précisément, celles de sir Conrad lui-même. Une seule balle a été tirée, justement dans la tempe droite, position familière, normale, en pareil cas. Sir Conrad, en s'abattant, a lâché son arme, qui a roulé dans un coin, à quelques mètres. Il était absolument seul chez lui, ceci est démontré. Tout était fermé, presque tout l'est encore, et l'on a tout fouillé. Personne n'a pu sortir de cette

maison que vous seul, Parking, avez ouverte.

Ce à quoi le valet de chambre répliquait, avec véhémence :

— Non, non, mille fois non !... Je connaissais bien sir Conrad, qui s'intéressait à beaucoup de choses et aimait sa vie solitaire. Il n'était pas neurasthénique et n'avait jamais manifesté la plus légère allusion au suicide. Je suis sûr qu'il a été assassiné !...

— Mais comment ? Puisque c'est matériellement impossible, démontré ?

— Ce n'est pas à moi de le prouver, monsieur l'inspecteur.

Troublé, Clarence Morister se taisait. Les choses en étaient là.

Un crépuscule lugubre s'abattait sur Londres. Il ne pleuvait plus, mais bruina. Une sorte de ténèbres bleutées planaient dans le West End, noyant les contours des massifs de Belgravia Square...

James Parking était un homme intelligent. Il avait le droit de parler en ces termes :

— Vous invoquez la logique, monsieur l'inspecteur. Si mon malheureux maître avait décidé de mettre fin à ces jours, il n'aurait pas choisi, pour le faire, le vestibule du rez-de-chaussée. Il se serait tué à sa table de travail, ou dans sa chambre. Et croyez-vous qu'il ne m'aurait pas laissé un mot d'adieu ?...

— Ce n'est pas édifiant. Sir Conrad a pu prendre brusquement sa fatale décision.

— Admettons !... Mais il était en robe de chambre...

— Tenue d'intérieur...

— Par-dessus son pyjama, tenue de nuit !...

Morister jeta au valet de chambre un regard aigu. Il rendait grâce, à part soi, à ses qualités détectives. Sans doute avait-il déjà noté tout cela, mais il ne lui déplaisait pas de l'entendre souligner.

— Nous avons trouvé tout à l'heure le lit de mon maître défait, repartit Parking. Il était donc couché... et il s'est relevé.

— Ou bien il allait seulement se coucher, il s'apprêtait à le faire...

— Si vous voulez !... Pourquoi est-il descendu ?...

Le policier et le domestique, dont l'entretien avait lieu dans le cabinet de travail du défunt, sursautèrent. On avait l'impression d'entendre craquer les marches de l'escalier, comme sous les pas d'un fantôme. Les personnages officiels se retiraient, ainsi que le médecin. Ils avaient tous le mot de « suicide » sur les lèvres, avec un ton d'évidence. Ils s'arrêtèrent pour saluer l'inspecteur Morister, avec qui ils échangèrent quelques mots. Puis ils partirent...

James Parking en ressentit une sorte de soulagement. Il n'était pas mécontent de se retrouver seul avec l'inspecteur, et s'obstinait à vouloir faire triompher sa théorie :

— Mon pauvre maître a été assassiné...

— Mais comment ? Par qui ? Puisque l'assassin n'a pas pu s'en aller !... Sauf par une cheminée, peut-être ?

— Non, non, les gaines sont étroites... Ce serait du roman, monsieur l'inspecteur...

— Et quelle explication, alors, trouvez-vous, Parking ?

— Pas la moindre, en effet. Mais je ne puis admettre que mon maître se soit suicidé !... J'admets déjà difficilement qu'il soit mort !...

— Pourtant !...

La dépouille mortelle de sir Conrad ne gisait plus sur les dalles du rez-de-chaussée. Elle avait été remontée dans sa chambre, en attendant que la suite de l'enquête fasse prendre peut-être une autre décision. Parking se proposait de la veiller cette nuit...

Clarence Morister reprit :

— Et quel serait le mobile du crime, selon vous ?

— Je ne me l'explique pas plus que le reste, monsieur. Mon maître ne fréquentait personne et n'avait pas d'ennemis. Toute sa famille consiste en quelques cousins éloignés, dans le Devonshire, qu'il va bien falloir prévenir.

— Il n'encourait donc aucune vengeance. Alors ? Le vol ? Mais... Evidemment, le vol, avec toutes ces précieuses collections qu'il avait rassemblées...

— Vous savez bien que non, monsieur l'inspecteur, puisque nous avons déjà jeté un regard d'ensemble sur les collections, et que nous avons retrouvé tout en ordre, impeccablement. Les collections, je les connais, vous pensez !... C'est moi qui m'en occupais, car Sir Conrad avait une totale confiance en moi. Sans doute devons-nous vérifier avec les catalogues, mais je puis, moi, vous assurer, à première vue, que rien n'a disparu.

— Meurtre sans mobile, alors !...

— Mais meurtre, je le sens, j'en suis sûr, dit Parking avec force.

L'inspecteur Morister réfléchissait avec intensité, paupières clignées. Il dit, en pesant ses paroles, lentement :

— Un seul fait pourrait prévaloir en faveur de votre thèse, Parking, et je m'étonne même que vous n'y ayez pas pensé.

— Lequel ?

— L'électricité.

— Quoi ?...

— L'électricité, la lumière.

— Je ne comprends pas très bien, monsieur.

Le policier écrasa sa cigarette dans le cendrier de cuivre...

— Quand vous êtes rentré de Leicester, que vous seul avez ouvert cette maison si bien fermée, ne m'avez-vous pas dit vous être trouvé en pleine obscurité ?

— En effet, monsieur, c'est moi qui ai fait de la lumière, et, aussitôt, j'ai aperçu le corps de mon pauvre maître...

— ...qui gisait dans la nuit. Et qui, par conséquent, se serait suicidé dans la nuit. Ceci est bien étrange...

— Je n'y avais pas pensé, c'est vrai, monsieur l'inspecteur. Mais il y a plus !...

— Je vous écoute, monsieur.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il n'y avait pas de lumière non plus dans aucune des pièces de la maison, même pas dans la chambre à coucher de sir Conrad ?

— C'est exact.

— Tout se serait donc passé en pleines ténèbres, ce qui rend, si l'on peut dire, plus encore le problème insoluble. Comment expliquer que même un crime se soit ainsi déroulé dans la nuit totale ?...

Un long silence suivit ces paroles. Puis James Parking dit en hochant gravement la tête :

— Vous voyez bien, monsieur l'inspecteur : la mort de sir Conrad est extraordinaire !... Je...

Il fut interrompu, brusquement, par un bruit strident, inattendu : la sonnerie du téléphone.

— Ah ?... fit-il.

Il décrocha l'appareil.

— Allo ?... Mr. Burnett ?... Oui, on m'a bien dit... Non, c'est James qui est à l'appareil... Pardon ?... Je suis désolé, monsieur... Sir Conrad est... non, pas absent, oui, un peu fatigué, c'est cela, il repose... Vous retéléphonerez demain ? En effet, oui, merci... Excusez-nous, mister Burnett !...

Sa voix s'était étranglée, en parlant au téléphone, et le mensonge qu'il avait jugé bon de faire pour éviter une explication pénible lui piquait les yeux. Il se tourna vers le policier impassible :

Le Secret réside dans le Mélange

... un secret qui donne au "Black & White"

son caractère, son velouté et sa saveur

incomparables. Vous obtiendrez le meilleur

Scotch en demandant du "Black & White".

d'Ecosse...

de la
première
à la
dernière
goutte



'BLACK & WHITE'

SCOTCH WHISKY

BUCHANAN'S

Fournisseurs Brevetés
de Sa Majesté la Reine



Distillateurs de Scotch Whisky
James Buchanan & Co. Ltd.

Distillation, Mélange et Embouteillage faits en Ecosse

En bouteilles de différentes grosseurs

— C'est l'agent d'assurances... Je vous ai raconté... Comme il se demandait pourquoi son rendez-vous avait été manqué, j'ai cru bon de...

— Vous avez bien fait, Parking !...

Le domestique froissait entre ses doigts le bristol qu'il avait déjà montré à son interlocuteur.

— Donnez-moi donc cette carte, Parking, please... Il est probable que j'aurai l'occasion de rencontrer ce Mr. Burnett... En somme, de quoi s'agit-il ?

— Mon maître avait pris rendez-vous avec lui, comme d'habitude... C'est Mr. Burnett, agent de la Wakefield Co., qui a toujours fait les assurances de ses collections... Aujourd'hui, il venait pour la momie... Je sais que sir Conrad l'avait convoqué...

— Quelle momie ?

— Le sarcophage que nous avons entrevu tout à l'heure, dans le petit cabinet, et qui n'est pas encore installé en bonne place. Je n'ai pas eu l'occasion de vous en parler, et, d'ailleurs, ça n'a pas d'importance, hélas !... Mon pauvre maître qui se réjouissait tant de cette récente acquisition !... Une véritable occasion, me racontait-il... Dieu ne lui a pas permis de profiter de ce plaisir...

— Plaisir spécial !... Il ne me viendrait pas à l'idée d'acheter une momie...

— Ce n'est pas la même chose, monsieur. Sir Conrad était un passionné de l'antiquité égyptienne. Il s'agit là d'une authentique momie de la XIXe dynastie...

— Vous êtes très ferré sur la question, Parking...

— C'est naturel, monsieur. Mon maître me tenait au courant de toutes ses recherches et de ses découvertes... Il s'agit donc là, paraît-il, d'une certaine Princesse Alkosis, qui vivait sous...

James Parking parla un moment sur ce thème, qui, à la longue, lui était devenu familier. Il le faisait avec une certaine émotion, tant cela lui rappelait son maître infortuné, le récréait !...

L'inspecteur Clarence l'écoutait d'un air distrait, finissant par dire, poliment :

— Elle vous plaît aussi, cette Princesse Alkosis ?...

— Ma foi, monsieur, pour vous dire la vérité, je ne l'ai pas encore vue, et, désormais, quel intérêt pourrais-je y prendre ?... On l'a apportée en mon absence. Je savais que sir Conrad l'avait achetée il y a une dizaine de jours. Il m'en avait parlé et montré les parchemins d'origine...

— Allons toujours la voir, quoique ce ne soit pas le moment d'entreprendre la révision des collections. Et puis, on ne vole pas une momie comme une statuette ou des monnaies, n'est-ce pas ? A ce propos, Parking, je compte sur vous, dès demain, pour m'établir un inventaire des collections de sir Conrad.

— C'est entendu, monsieur.

Traversant le vestibule, les deux hommes avaient quitté la pièce où flottaient encore, semblait-il, les échos de l'appel téléphonique de l'honorable Jérôme K. Burnett. Et, plus qu'à la dépouille embaumée de la Princesse Alkosis, c'était à l'agent de la Wakefield Company que pensait le policier. Il demanda :

— Mr. Burnett devait donc assurer cette momie comme le reste ?

— Oui, et comme les deux autres momies que mon maître possédait déjà. Sir Conrad était très prudent en matière d'assurances...

— Ce qui fait que si, par hasard, un vol a été commis, la Wakefield payera ?

— Certainement. C'est une Compagnie très sérieuse. Mais voici le cabinet, monsieur...

Parking venait de pousser une porte et de faire de la lumière. Une simple ampoule au plafond éclairait faiblement

ce cabinet, sorte de débarras, où voisinaient en désordre maints objets hétéroclites. Sur le sol, horizontalement, tel un cercueil, apparut le sarcophage.

— C'est ici, expliquait Parking, que mon maître entreposait les pièces en instance de classement, celles de ses récentes acquisitions qu'il n'avait pas encore étudiées, telle que cette momie à laquelle il eût donné une place d'honneur, car il s'enthousiasmait vite...

Clarence Morister contemplait rêveusement le sarcophage. Il entendait Parking murmurer :

— Eh bien !... voyez-vous, monsieur, c'est bien de la XIXe dynastie qu'il s'agit, car c'est là que naquit l'usage d'enfermer la momie dans un cartonnage peint en épousant la forme, de la fin de la XIXe, puisque ce cercueil est double, emboîté dans un emballage rectangulaire, le sarcophage...

— Mes compliments, Parking !... Quelle érudition !...

— J'ai l'habitude, monsieur.

James Parking se penchait sur le sarcophage décoré, dont il souleva le couvercle. Il découvrit ainsi le premier cartonnage, orné de peintures rituelles, puis le linceul où était dessiné une grande figure d'Osiris, l'Etre Bon. La forme du corps apparut ensuite, confuse, emmaillottée étroitement par le linceul. Clarence Morister sourit :

— Elle n'était pas grande, votre Princesse... comment l'appellez-vous ?

— La Princesse Alkosis. En effet, elle semble avoir été de petite taille, mais les momies se recroquevillent souvent, vous savez, monsieur. Témoin celle-ci...

— Peut-on savoir si elle était jolie, cette Princesse Alkosis ?

— Comment le saurions-nous, monsieur ? Elle porte étroitement plaquée sur le visage le masque d'or d'Isis, vous voyez. On distingue un coin de peau très brune, marron, presque noire, et, bien entendu, le sacrilège de démaillotter une momie ne se commet pas. On a peine à croire que ce fut là un corps humain, n'est-ce pas ?

Morister approuva silencieusement. La question, au fond, ne l'intéressait guère. Le mort du XXe siècle — sir Conrad — l'occupait bien plus que la morte oubliée de la XXe dynastie !...

James Parking soupira tristement :

— Et voilà !... Mon maître n'aura pas eu la joie d'étudier les parchemins de la Princesse Alkosis, ni d'installer sa momie verticalement, comme debout, dans sa grande salle d'exposition.

— Où sont ces parchemins ?

— Sir Conrad les avait enfermés dans son bureau. Nous devons les trouver.

Abandonnant à son éternel repos la momie de la Princesse Alkosis, l'inspecteur Clarence et le valet de chambre retournèrent dans le cabinet de travail de feu sir Conrad Hadison. James Parking retrouva sans peine les parchemins d'origine de la momie, grimoire plus que jauni, s'effritant comme de la paille, auquel l'inspecteur ne pouvait comprendre grand-chose. Il se contenta de relever, sur un papier épinglé, une adresse et un nom :

— « Professeur Bénarès... Théâtre de la Magie... Boulevard des Capucines, Paris... » Qu'est-ce là ?

— Sans nul doute le nom du vendeur de la momie, monsieur. Je reconnais l'écriture de mon maître, qui tenait ses affaires en ordre... Je savais,

en effet, qu'il avait acheté ce sarcophage à Paris, il me l'avait dit...

— Mais puisqu'il ne voyageait pas, ne sortait guère ?

— Il ne s'est pas rendu en France, c'est vrai. Mais il aura rencontré son vendeur à Londres. On ne trouve pas tous les jours d'acquéreur payant comptant, comme sir Conrad, un tel objet de collection, monsieur, et ceci vaut bien le voyage...

— Bon !... Gardez ça !... conclut le policier, repoussant les papiers inutiles.

Parking offrit :

— Il est bientôt neuf heures, monsieur. Puis-je me permettre de vous préparer une collation ?

— Je vous remercie, Parking, mais je préfère aller manger dehors. J'ai besoin de prendre l'air, voyez-vous !... Et vous, qu'allez-vous faire ?...

Le valet de chambre eut un grand sourire triste :

— Je veillerai mon maître cette nuit, monsieur.

— Vous êtes un brave garçon, Parking !... Bonsoir...

Clarence sortit dans la nuit froide.

III

C'ÉTAIT vraiment quelque chose de lugubre, de lamentable que cette veillée funèbre si subite, imprévue, qui plongeait James Parking dans un bain de silence et de tristesse. Il était déjà rentré fort las de Leicester, et voici qu'il était condamné à une nuit blanche, qui déjà lui pesait. Mais Parking était un homme énergique, qui aimait son maître : il tiendrait le coup jusqu'au bout.

Il l'avait déjà tenu, d'ailleurs, pour faire la toilette funèbre de sir Conrad, après le départ de l'inspecteur Morister. Toutefois, pour l'aider, il était allé chercher Burkes, son copain, le jardinier de Mrs. Stiefeld. La blonde Mabel les avait quelque peu retardés, dans l'excès de son émotion et de ses bavardages, sans compter les commentaires de Mrs. Stiefeld, auxquels ils ne s'étaient guère arrêtés, mais qui répétait avec obstination :

— La lumière s'est éteinte, puis de nouveau éclairée, puis encore éteinte. Je l'ai vu ; je ne dors pas... Je me demande quelle comédie pouvait jouer sir Conrad bouclé dans sa maison !...

Si bien que James Parking et Burkes n'étaient revenus qu'un quart d'heure après au chevet du mort. Il pouvait être alors dix heures du soir, et une pluie plus tenace s'était mise à tomber. Les rues étaient désertes et tout semblait sinistre.

Les deux hommes avaient donc habillé sir Conrad, dont la dépouille reposait dans une pièce du rez-de-chaussée. Ils l'avaient veillé un moment ensemble, puis étaient allés manger un morceau et vider une bouteille à la cuisine. A onze heures un quart, Burkes était parti.

Resté seul avec le mort, Parking brassait de sombres pensées. Il se posait aussi la question de ce qu'il allait devenir dans l'avenir, perdant ainsi une place qu'il ne retrouverait pas. Puis, il pensait à l'inventaire des collections, qu'il devrait réaliser dès le lendemain. Comment cela finirait-il ?...

De minuit à trois heures, Parking résista sans peine au sommeil. Il avait bu du thé très fort, et cela le maintenait. Après, il ressentit la fatigue, mais luttait contre elle avec énergie. Il prêtait l'oreille aux moindres échos de la maison silencieuse, mais ceux-ci étaient insignifiants, de vagues craquements de meubles. C'était tout de même une atmosphère pénible, qu'il lui tardait de voir cesser.

Plus que jamais, il avait, dès son retour avec Burkes, verrouillé avec soin toutes les issues, et il se sentait

Votre Bonne Etoile

par WERNER HIRSIG

LA SEMAINE DU 4 AU 10 NOVEMBRE 1957

LES CHANCES QU'ELLE VOUS RÉSERVE :

Cette semaine va, pour la plupart d'entre vous se terminer mieux qu'elle n'aura commencé et vous pourrez choisir les 8 et 9 novembre pour fixer aussi bien des entretiens amicaux que des rendez-vous d'affaires. Mais c'est principalement dans la vie intime, sentimentale et dans les amitiés, dans le foyer aussi que ces journées vous réserveront des joies et des petites surprises agréables. Aplanissement de conflits, reconciliations possibles, atténuation de soucis relativement à la santé ou aux projets de membres de l'entourage et de la parenté.

LES DATES QUE VOUS CHOISIREZ :

- | | |
|--|----------------|
| a) pour vos affaires professionnelles et d'intérêts, vos entretiens d'affaires, vos appointments. | 4 après-midi |
| 8 tout le jour | 6 matin |
| 9 matin | 7 tout le jour |
| b) pour vos problèmes affectifs, intimes, vos divertissements, vos rencontres amicales. | 4 tout le jour |
| 6 tout le jour | 7 tout le jour |
| 8 soir | |
| 10 tout le jour | |
| c) vos écrits, votre correspondance d'affaires, vos déplacements, vos gains. Vos dépenses et vos achats importants. Vos transactions commerciales. | 4 après-midi |
| 5 matin | 7 tout le jour |
| 8 tout le jour | |
| 9 tout le jour | |
| d) vos affaires familiales, immobilières et foncières. | 7 tout le jour |
| 4 tout le jour | |
| 8 tout le jour | |
| 9 tout le jour | |

AUTOMOBILISTES : Jusqu'au 7, les risques accidentels risquent de connaître à nouveau un bien décevant record : redoublez de prudence surtout si votre anniversaire tombe cette semaine, si vous êtes né entre le 4 et le 10 février, le 3 et le 12 mai, et entre le 4 et le 10 août. C'est surtout tout le réseau électrique, les phares et la direction, les servo-commandes qui devront faire l'objet d'une surveillance attentive.

LES PRECAUTIONS QUE VOUS DEVREZ PRENDRE POUR VOTRE SANTÉ :

Les localisations les plus délicates cette semaine sont le cœur, les reins, les nerfs, l'état général, le bas-ventre. Plus encore que d'habitude, évitez les grandes fatigues et le froid.

LA BOURSE CETTE SEMAINE :

Extrêmement instable, avec une tenue très lourde des industrielles, compagnies électriques, automobiles. Meilleure tenue : cuivre, sous-marin, compagnies maritimes, assurances.

enfermé avec le mort dans la maison comme dans un immense cercueil commun!... Ce n'était pas le moment de risquer un cambriolage des collections, juste avant l'inventaire!... Parking estimait qu'il veillait sur un dépôt sacré.

Pas une minute, il ne faiblissait, ne s'endormait. Mais c'est avec soulagement qu'il vit pointer le jour, une aube blafarde qui n'arrivait pas à se préciser. La pluie avait cessé, mais tout était humide, suintant, détrempé. Le ciel de Londres était lourd comme une chape de plomb.

Alors, James Parking estima qu'il avait fait son devoir et se fit un café bouillant, car il avait froid. Mais il résolut de ne pas se reposer et de tirer simplement un trait sur cette nuit blanche involontaire. Il ferma doucement la porte de la pièce où sir Conrad dormait de son dernier sommeil, et décida de vaguer à ses occupations domestiques habituelles. Mais il le faisait sans intérêt et errait dans la maison, désespéré.

Et, à neuf heures, il vit un taxi s'arrêter dans la rue, et reconnut l'inspecteur Morister qui en descendait. Cela le remit dans la réalité, lui faisant mieux sentir l'emprise de la police.

Pourtant, ce n'était pas lui que l'inspecteur revenait voir, et il en fut presque déçu. Clarence Morister se rendait chez les voisins du mort. Il surprit au passage, sur le départ, l'honorable Stencher Pawlee et son chauffeur, dont la déposition de pure forme n'avait rien à lui apprendre. Tous deux n'avaient rien vu, ni entendu, ni rien remarqué d'anormal, et l'unique doléance du sollicitor était le dérangement dans le recueillement nécessaire à son travail que lui avait procuré le transport et le déchargement de la nouvelle acquisition de sir Conrad, la momie de la Princesse Alkosis.

Ces hommes étaient bruyants, le moteur du camion faisait un tapage d'enfer!... A faire s'envoler tous les oiseaux de Belgravia Square!... Le West End est un quartier plus paisible à l'accoutumée!...

Le policier se rendit ensuite chez Mrs. Stiefeld, où il faillit être éconduit, d'ailleurs gentiment, par la jolie Mabel :

— Mrs. Stiefeld ne reçoit pas le matin : elle dort.

— Elle dort jusqu'à midi ?

— Souvent, Mrs. Stiefeld souffre d'insomnie et se repose quand elle le peut...

— Veuillez néanmoins lui passer ma carte... Scotland Yard, miss!...

Il faut croire que Mrs. Stiefeld s'intéressait à la mort tragique de son voisin, ou qu'elle avait moins sommeil que d'autres matins, car elle reçut Clarence Morister au bout d'une demi-heure d'antichambre :

— Je m'excuse de ce négligé, inspecteur...

C'était un négligé peu séduisant chez une personne de son âge, mais l'inspecteur Clarence n'avait pas l'esprit porté à la pin-up. Il s'installa confortablement dans un fauteuil pour revenir sur cette question d'éclairage, qu'il ne jugeait pas négligeable...

Mrs. Stiefeld exposa en substance :

— Je dors fort mal les nuits. Je n'ai pas l'habitude d'épier ce qui se passe dans le voisinage, mais, de ce fait, il m'arrive de m'approcher parfois de la fenêtre, par désœuvrement. Un volet battait... Bref, je puis vous assurer que toute lumière s'est éteinte, chez sir Conrad, vers deux heures du matin. Elle s'est rallumée plus tard, et la chose m'a surprise à un tel point que j'ai regardé l'heure : il était exactement trois heures vingt minutes. Puis, un quart d'heure plus tard environ, l'électricité s'est éteinte de nouveau, pour ne plus se rallumer. Je n'ai entendu aucun bruit suspect, un coup de revolver moins que n'importe quoi. Il est

vrai que m'en empêchaient la distance et les murs. C'est tout, monsieur l'inspecteur.

Clarence Morister s'estima satisfait de cette déposition, qui lui permettait d'aboutir à de relatives conclusions. Il prit définitivement congé de Mrs. Stiefeld pour aborder un autre point de son enquête.

Cette fois, il se rendit à la maison mortuaire, et James Parking fut heureux de le recevoir.

— J'ai fait l'inventaire des collections, monsieur l'inspecteur.

— Et alors ?

— Il ne manque absolument rien, pas le plus petit objet, pas une pièce même des collections de monnaies. Les catalogues en font foi, s'il vous plaît de vérifier les vitrines.

— Inutile. Je me fie à vous pour cela, Parking.

— Votre confiance m'honore, monsieur l'inspecteur. Voici des statuettes diverses d'Osiris, d'Isis, de Set, etc...

— Oui, oui, d'accord. En conclusion, le vol n'est donc pas le mobile du crime...

— En effet.

— ... si crime il y eut!...

— Je le crois toujours, monsieur l'inspecteur.

— Vous êtes étonnant Parking!... L'impossibilité de la chose a été démontrée... De plus, hormis les monnaies, on n'emporte pas des statues ou des momies comme un vulgaire vase!... A propos... justement cette momie, la dernière, la nouvelle acquisition de sir Conrad?...

— La momie de la Princesse Alkosis, oui, monsieur...

— Elle a provoqué un certain remue-ménage dans le quartier, lors de sa livraison...

— Les gens sont si curieux, monsieur!...

— Et peut-être cause-t-elle déjà du souci à l'honorable Jérôme K. Burnett...

— L'assureur de la Wakefield? Je ne vous suis pas très bien, monsieur.

— C'est une idée qui m'est venue, mais laissons cela... En attendant, ne pourrais-je revoir cette momie de plus près?...

— Certainly, monsieur l'inspecteur!...

Les deux hommes se rendirent de nouveau dans le petit cabinet où la dépouille mortelle de la Princesse Alkosis, de la XIXe dynastie, attendait paisiblement une phase nouvelle de son errante destinée. Rien n'y était changé.

— Comme je vous l'ai dit, monsieur l'inspecteur, c'est la période égyptienne historique du double sarcophage. La momie emmaillottée est, de plus, couverte dans un linceul. Voyez...

Le valet de chambre écarta le linceul, qui présentait de nombreuses déchirures. La forme recroquevillée d'un corps humain apparut, tout enveloppée de bandelettes serrées.

— Elle était de petite taille, fit Clarence. C'était une petite femme...

La nuance d'accent de plaisanterie sonnait faux. Les deux hommes ne pouvaient s'empêcher de penser qu'il s'agissait d'une morte, et qu'il y avait aussi un mort dans une autre pièce de la maison, un mort du XXe siècle!... Quelle corrélation établir entre ces deux décès que séparaient une si longue file d'années? Solidement fixé, le masque d'or d'Isis ne pouvait se soulever, et Clarence Morister arrêta le bras de James Parking, qui voulait le tenter :

— Non, n'arrachez rien, n'abîmez rien, c'est inutile.

Un sentiment bizarre l'envahissait, presque de la répulsion. Il n'avait jamais vu de momies ailleurs que dans les musées, rarement au reste, et c'était la première fois qu'il se trouvait de si près en contact avec l'une d'elles. Au surplus, il n'eût pas consenti

ce serait une économie

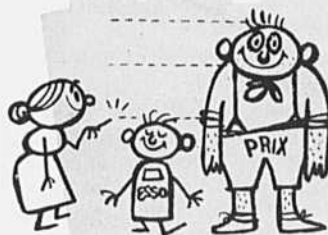


Si on pouvait élever les enfants à la gazoline, le père de famille aurait moins de soucis pour boucler son budget!

Cette réflexion humoristique est inspirée par une constatation tout à fait sérieuse : tout ce qu'il faut pour élever une famille coûte aujourd'hui beaucoup plus cher. La gazoline que consomme votre automobile coûte aussi plus qu'autrefois...



... mais les statistiques gouvernementales révèlent que si, depuis 1939, le coût de la vie a monté de plus de 120%, les prix de gros de la gazoline n'ont augmenté que de 40% — soit trois fois moins.



Encore faut-il ajouter que les gazolines ordinaires d'aujourd'hui sont bien supérieures aux gazolines de qualité extra qui se vendaient il y a seulement dix ans.



IMPERIAL OIL LIMITED

Esso

à ce que Parking tentât de dérouler les bandelettes, craignant de voir le corps s'effriter. Il fit la grimace.

— Refermez cela, dit-il. La momie en soi n'a pas d'importance. Je préfère les vivants, et je vais de ce pas rendre visite à Mr. Burnett!... J'ai ma petite idée là-dessus...

— La Wakefield Company est une affaire très sérieuse, dit simplement Parking sur un ton léger de reproche, tout en refermant le sarcophage...

L'inspecteur Morister ne répondit pas, et, deux minutes après, il prit congé du valet du mort. Il avait congédié son taxi en arrivant, sachant que ses visites allaient se prolonger, et s'éloigna à pas lents dans la brume, où Parking resta longtemps à regarder s'estomper sa silhouette.

Et, chez Mrs. Stiefeld, on voyait aussi des visages plaqués derrière les vitres embuées : celui de Mrs. Stiefeld elle-même, qui ressemblait à une vieille chouette ; la figure attentive et grave de Burkes, et le minois charmant, mais sans sourire, de la blonde Mabel.

Clarence Morister restait seul dans le brouillard de Londres. Il avait relevé le col de son pardessus, et le pli barrant son front se concentrait uniquement sur une chose qu'il avait toujours affectionné et pratiquée : la logique.

IV

L'HONORABLE J. K. BURNETT, quoiqu'il fut un sollicitor éprouvé, se montrait rarement aimable. Il était sec, cassant, et toujours pressé. Il reçut avec une certaine hauteur l'inspecteur Clarence Morister, dont la qualité ne parut guère l'émouvoir, et mit fin en ces termes à une conversation sans grand intérêt :

— Je n'ai rien à ajouter, inspecteur. Il est exact que j'avais rendez-vous avec sir Hadison, chez lui, pour assurer cette momie, sa récente acquisition, comme j'ai assuré toutes ses collections, et il est exact que je lui ai téléphoné ce matin-là, plusieurs fois. J'ignorais évidemment quel sort tragique il avait subi. Et après ?... Que puis-je à cela ?...

Clarence marmotta, peut-être avec intention, une phrase stupide :

— La Wakefield payera...

— Comment, la Wakefield payera ?... sursauta Jérôme K. Burnett. La Wakefield a toujours payé, vous savez, inspecteur, quand il y a eu lieu !... Mais, cette fois, elle n'a rien à payer, puisque rien n'a été volé et que, même non assurée, la momie est toujours là !...

L'inspecteur Morister ferma les yeux, presque béat. Cette dernière phrase s'inscrivait dans son esprit : La momie est toujours là... ». C'était l'évidence même, donc, que la Wakefield Company n'ait à verser aucune indemnité, et il le reconnut en se levant :

— Vous avez raison, mister Burnett. Je m'excuse de vous avoir dérangé.

— A votre service, inspecteur !... Mais notez bien une chose, qui prime tout : c'est que la Wakefield est la Compagnie d'assurances la plus sérieuse, la plus inattaquable du Royaume-Uni.

— Je n'en doute plus !...

— En auriez-vous douté, par hasard ?

Le policier se défendit avec véhémence de pareille supposition, peu désireux d'entamer une nouvelle dissertation :

— Non, non, du tout, mister Burnett !... Good bye, et merci !...

Il s'en alla, plongé dans des réflexions teintées d'amertume. A part lui, il devait bien reconnaître qu'il en avait, un temps, douté, précisément, de

la Wakefield Company, et qu'il avait nettement pensé à la possibilité d'une escroquerie à l'assurance. Mais puisque la momie de la Princesse Alkosis n'était pas encore assurée !... C'était un cercle vicieux.

Un cercle est fait pour se boucler. Il fallait fermer celui-ci, et l'inspecteur Clarence avait déjà pris, selon sa méthode coutumière, ses dispositions à ce sujet. Tous ses interrogatoires étaient terminés. Il se rendit donc à Scotland Yard, où il espérait que l'attendaient des renseignements circonstanciés, qu'il avait fait demander :

— Bonjour, Stones ! dit-il. Vous avez du nouveau ?

— Encore assez, Clarence... Heureux de vous dire que vous n'aurez pas à traverser le Détroit...

— Auriez-vous l'intention de vous rendre en France vous-même, Stones ? Je préfère mener cette enquête jusqu'au bout...

— Ni vous, ni moi n'irons à Paris cette semaine, je pense... Asseyez-vous !

Stones, son collègue, souriait, en manipulant une fiche de renseignements récentes. Il avait un visage rougeaud et des yeux d'un bleu très clair, un cou de taureau et des yeux de poupée. Il prit la parole avec précision :

— Voilà !... Il s'agissait, dit-il, de retrouver la trace d'un certain Professeur Bénarès, le vendeur de cette momie à sir Conrad Hadison, d'après les indications mêmes qui vous furent fournies par Parking, le domestique du mort. « Professeur Bénarès... Théâtre de la Magie... Boulevard des Capucines, Paris. » Scotland Yard s'est donc mis en rapport avec les services français de la Police Judiciaire et de la Sûreté Générale. J'ai reçu il y a deux heures les renseignements voulus, et j'ai déjà fait le nécessaire. Nous n'aurons pas à nous rendre à Paris, car le Professeur Bénarès est encore à Londres, actuellement, où il s'était rendu pour rencontrer sir Conrad et lui vendre la momie. J'ai l'adresse de son hôtel, et, d'une façon générale, de bons renseignements sur lui.

Clarence Morister jeta un regard distrait sur le papier que lui tendait Stones, et dit :

— Well !... J'irai le voir. Qui est ce Professeur Bénarès ?

— Un artiste de théâtre d'origine française, dont le nom véritable est Jen-Luc Servier. Il fait un numéro d'illusion, de prestidigitation et d'hypnotisme avec une jeune partenaire,

nommée Georgette Anglois, qui est aussi son amie, et dont le nom de guerre est miss Lola. Mes renseignements s'arrêtent là, et le reste vous appartient, Clarence...

— Je vous remercie, Stones. Je vais m'en occuper...

L'inspecteur Morister quitta Scotland Yard et se rendit incontinent à l'adresse que lui avait fournie son confrère. C'était celle d'un modeste boarding-house, dans la banlieue ouest de Londres, dont la tenancière le reçut avec affabilité, et même obséquiosité quand elle connut sa qualité.

— Monsieur Servier ? dit-elle. Il est ici, en effet. Il occupe deux chambres au second, 14 et 16. Vous n'aurez qu'à frapper, c'est l'escalier du fond... Je m'excuse de ne pas vous accompagner, monsieur l'inspecteur, mais je suis seule en ce moment et obligée de rester là à cause du téléphone...

— Je n'ai nul besoin d'être accompagné, dit Clarence.

Il monta et frappa.

Une petite femme exquise vint lui ouvrir, dont tout le visage gracieux riait, les yeux, les lèvres, les fossettes de ses joues. C'était une délicieuse apparition, contrastant avec le brouillard de la City et l'hôtel lugubre de sir Conrad. Cette personne n'avait certainement pas dépassé vingt-cinq ans. Elle était blonde, joyeuse, ébouriffée, petite de taille et semillante comme une poupée.

Clarence Morister se nomma, en évoquant sir Conrad Hadison.

— Entrez, entrez, monsieur l'inspecteur, fit la jeune femme avec empressement. Vous parlez d'une histoire, hein ? Si c'est possible, sainte Vierge !... Oui, bien sûr, nous avons lu les journaux... Ce pauvre monsieur, qui était si content d'acquiescer sa momie !... Jean va venir tout de suite, je vais l'appeler... Ah !... là, là, comme on est peu de chose sur cette terre, pas vrai, m'sieur ?...

Cet étourdissant verbiage transporta sur-le-champ l'inspecteur Clarence au-delà du Détroit. Il se retrouvait en plein Paris, dans Panam, plutôt, selon la légende des lectures et des guides, car la jolie partenaire du Professeur Bénarès était affligée d'un accent faubourien qu'elle n'aurait pu nier. Au reste, elle se montrait naturelle, vive, pétulante, primesautière, et c'était presque réconfortant en pensant à la triste mine de James Parking !...

— Vous êtes très aimable, miss...

— Je reviens tout de suite !...

Elle ne le fit pas attendre et reparut deux minutes après, suivie du Professeur Bénarès en personne, qui, à la ville, dépouillé des vêtements d'apparat nécessaires à son numéro, n'avait rien d'extraordinaire. C'était un homme d'une trentaine d'années, grand et mince, élégant, glabre, tout à fait l'air d'un acteur. Il s'exprimait avec aisance et politesse et n'avait rien d'antipathique...

La conversation s'engagea sur un ton d'aimable courtoisie, sans prendre les apparences d'un interrogatoire.

Jean-Luc Servier développa en substance :

— C'est la lecture des journaux et la radio qui nous ont appris la mort tragique de sir Conrad Hadison. Je connaissais peu, personnellement, celui-ci, ne l'ayant vu que deux fois, il y a six mois, à Londres, alors que j'étais en représentations à la Magic Gallery. Mais je le savais un collectionneur avisé, et j'avais fait sa connaissance quand il vint me féliciter pour mon numéro, car il s'intéressait aussi beaucoup à l'illusionnisme. J'avais gardé son adresse, et j'ai pensé à lui, le mois dernier, à Paris, lorsque cette remarquable momie m'a été présentée par un collectionneur français, désireux de s'en défaire. J'ai donc écrit à sir Conrad, qui m'a prié de me rendre à Londres, son état de santé actuel lui interdisant d'aller en France, et c'est ainsi que je lui ai vendu cette momie, qui lui a été livrée, comme convenu, à son domicile, dans les conditions prévues. J'ajoute qu'il m'a réglé correctement, par un chèque, et j'ai été consterné d'apprendre sa fin douloureuse.

Tout en écoutant, Clarence faisait du regard le tour de la pièce, où s'accumulaient des valises. Il demanda :

— Vous êtes sur le point de repartir bientôt ?

— Oui, dès demain, monsieur l'inspecteur. Nous jouons vendredi, à Paris.

— Mademoiselle est votre partenaire ?

— Oui, monsieur. Nous ne nous quittons pas, et notre numéro est commun.

Les trois personnages échangèrent encore plusieurs phrases, dont aucune ne pouvait apporter de précision sur la mort de sir Conrad. Puis, l'inspecteur Clarence s'en alla, aussi discret qu'il était venu...

Quand il fut dehors, Georgette Anglois s'exclama :

— Tout ça nous casse les pieds, pas vrai, mon trésor ?

— Oui, approuva l'autre. Heureusement que nous n'avons plus qu'une nuit à passer dans ce sacré Londres !...

— Finish, yes, darling !... s'écria comiquement, avec son inaltérable accent de Belleville, la mignonne miss Lola. C'est du peu pour la momie, maintenant !...

Jean-Luc sortit en l'embrassant, répétant, l'oeil vague :

— Du peu pour la momie...

L'expression argotique ne choqua pas dans la bouche de Georgette, ni dans la sienne. Tous deux formaient un couple amusant, superficiel peut-être... Quel contraste, encore, avec sir Conrad Hadison, l'austère égyptologue, dont la momie de la Princesse Alkosis, de la XIXe dynastie, avait causé la mort tragique !...

V

LA MOMIE n'était pas assurée... Et la momie est toujours là... » « La momie n'a pas bougé. La momie est encore là !... »

Ces mots harcelaient l'esprit de l'inspecteur Clarence, battaient contre ses tempes comme les vagues battent une falaise.



(Guy Laflamme)

Jamais il n'avait été si calme, si pondéré, méthodique, logicien. Il avançait à pas comptés, mais précis, point par point. Il y avaient des écueils, des obstacles, et surtout — surtout! des anomalies. Des choses qui ne « cadraient » pas. On devinait, on sentait, on percevait le mot de l'énigme; mais il fallait l'expliquer. Rien ne devait rester dans l'ombre.

— « La momie est encore là... »

— Mes respects, monsieur l'inspecteur, dit James Parking.

Clarence Morister était revenu à l'hôtel du mort, de qui les obsèques devaient avoir lieu le lendemain. Il appréciait Parking, mais nourrissait toujours une arrière-pensée, comme il en avait eu une concernant Jérôme K. Burnett et la Wakefield Company. Pourtant, il avait renoncé à cette idée d'une escroquerie à l'assurance possible.

— Bonjour, Parking!... La momie est toujours là?

Et, cette fois, c'était au valet de chambre qu'il posait la question, directement. Surpris, James répondit:

— Bien sûr, monsieur.

— Je voudrais la revoir...

— Venez, monsieur.

Ils se retrouvèrent en présence, dans une pénombre douce, de la dépouille de la Princesse Alkosis. Parking commença de soulever les sarcophages qui s'emboîtaient.

— Je voudrais la défaire, Parking.

— Comment, monsieur? Mais...

— Vous m'avez bien entendu.

James Parking hésita avant de s'exécuter. Il fallut que le policier prit l'initiative de l'opération sacrilège, déchirant le linceul à l'image d'Osiris. Tout en faisant cela, il marmottait:

— Avec vos histoires de linceul, de cartonnages, de doubles sarcophages!... Gentil, la XIXe dynastie, même la XXe!... Ne préférez-vous pas, Parking, le seul système des bandelettes?...

— Cela dépendait des époques, monsieur.

— *By Jove!*... s'écria soudain Clarence. J'aurais dû m'en douter plus tôt!

La momie — si l'on peut dire — de la Princesse Alkosis venait de lui apparaître nettement, très nettement, c'est-à-dire sous la forme d'un amalgame de vieux journaux et de serpillons qui pouvaient, dans l'enveloppement du linceul authentique, donner l'apparence d'un corps humain.

James Parking releva la tête, fort pâle:

— C'est incroyable!... dit-il. Mais, c'est un vol!...

— Même pas, Parking, mon garçon. Pas un vrai vol!... J'ai mon idée...

— Monsieur l'inspecteur, je ne comprends pas comment...

— Ne vous inquiétez nullement, Parking. Je vous expliquerai tout cela bientôt. En attendant, rangez-moi ça. A tout à l'heure, à ce soir... Je reviendrai, Parking.

L'inspecteur ne revint pas. Parking l'attendit longtemps en vain, sombre. Mais il téléphona, et la sonnerie fit sursauter le valet de chambre:

— Allô, Parking? dit la voix de Clarence, brève. Voulez-vous venir jusqu'à Scotland Yard, immédiatement?

— Oui, monsieur l'inspecteur, répondit James Parking, sans hésiter.

Il fut reçu par Clarence Morister et l'inspecteur Stones, qui conféraient dans une petite bureau. Tous deux l'accueillirent avec affabilité. Ce fut Clarence qui déclara:

— Mon bon Parking, je sais combien vous aimiez votre défunt maître. Il est donc juste que vous appreniez, maintenant, la vérité sur sa mort. Nous-mêmes ne la connaissons et n'en avons

confirmation que depuis une heure à peine. Vous avez toujours maintenu, dès le début, votre impression que sir Conrad avait été assassiné. C'est à peu près cela. Toutefois...

James Parking écoutait avec attention. Les deux policiers étaient graves.

— Mon bon Parking, reprit l'inspecteur Morister, apprenez que le nommé Jean-Luc Servier, alias Professeur Banarès, et sa partenaire Georgette Anglois, alias Miss Lola, ont été arrêtés tout à l'heure et sont passés aux aveux. Contrairement à ce que j'ai pu supposer, il ne s'agissait pas d'une escroquerie à l'assurance, mais d'une autre genre d'opération, très habile. Voici comment les choses se sont passées, telles que nous avons pu les reconstituer...

Stones fumait en silence. Clarence poursuivait:

— Sir Conrad Hadison avait réellement acheté à Servier, qui n'a pas menti sur la façon dont ils entrèrent en relations, une authentique momie de la XIXe dynastie, car sir Conrad n'était pas homme à ignorer ce qu'il acquerrait. Mais, au moment de la livraison, Georgette Anglois, qui est de petite taille et d'ailleurs ravissante, et habituée à des substitutions similaires, avait pris la place de la momie. Le but des deux aigrefins était uniquement, et je crois en leurs aveux, de dévaliser les précieuses collections de sir Hadison.

— Les choses ont tourné différemment, dit Stones. Dans la nuit, après que sir Conrad se fut couché, ayant veillé tard, il entendit du bruit. Il prit son revolver, descendit, alluma l'électricité et se trouva face à face avec Georgette Anglois, curieuse souris d'hôtel particulier!... Menacée, elle tenta de le désarmer, lui prenant le bras et le redressant. Le coup partit. Ainsi l'infortuné sir Conrad fut-il atteint malencontreusement d'une balle à la tempe droite qu'il avait tiré lui-même et qui le tua sur le coup, faisant croire à son suicide. Affolée, Georgette perdit la tête. Elle voulut s'enfuir, mais tout était verrouillé, et elle n'avait aucune clef. Elle était prise comme une souris dans un piège, c'est le cas de le dire...

Parking approuvait de la tête triste-ment. L'inspecteur Morister continua:

— Alors, Georgette éteignit la lumière. Mais, lorsque vous revîntes, Parking, le lendemain, pour ne pas être surprise, elle reprit sa place dans le sarcophage. A quel moment s'enfuit-elle, le coup du vol manqué? Tout simplement lorsque vous vous absentâtes quelques minutes, pas longtemps, pour vous rendre chez Mrs. Stiefeld, votre voisine, retrouver votre ami le jardinier Burkes. En résumé, c'est un fâcheux concours de circonstances qui a permis que votre malheureux maître trouva ainsi la mort dans sa maison bien close.

— C'est terrible!... dit Parking. Pauvre sir Conrad!...

Un long silence succéda à cette conversation. Il n'y avait plus de mystère de Belgravia Square. Clarence Morister triomphait avec modestie. Il dit encore, en souriant:

— Nos oiseaux s'en tireront assez bien, même avec la justice anglaise. Tentative de vol non exécutée. Et la petite va plaider la légitime défense... Stones ricana:

— Elle se réjouissait, tout à l'heure, de quitter demain l'Angleterre, son rôle de réincarnation de la Princesse Alkosis terminé!... Comment disait-elle donc, dans son jargon de gamine de Paris?... Ah! oui: « C'est du peu pour la momie!... »

MAX-ANDRÉ DAZERGUES.

Si vous aimez les vins et
le brandy de grande classe

recherchez la marque

EMU

LE PORTO DORÉ EMU 999

Un grand vin de dessert où s'allient les meilleurs cépages et qui a remporté 4 médailles d'or internationales.

LE BRANDY EMU

Un brandy de grande classe, au bouquet subtil, qui enchante le palais des plus fins connaisseurs.

LE SHERRY EMU

Un sherry demi-sec, bien équilibré, artistement dosé et vieilli en fût. Plus « chic » qu'un cocktail.

GRATIS! Une superbe brochure sur les vins australiens EMU... un guide précieux pour vos réceptions. Demandez-la en écrivant à Emu Canada Ltd., Dép. L.S., 1126 ouest, rue Sherbrooke, Montréal, P.Q.



Marque déposée

**Vous vous sentirez MIEUX!
VOUS PARAITREZ MIEUX!**

Toutes les femmes doivent être
en santé, belles et vigoureuses.

**Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant
ainsi à vous sentir MIEUX et
à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS: Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE:

Les jours de bureau sont:

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

CI-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

Notre roman feuilleton

COEURS NOIRS

par Frédéric Valade

No 6

«Eh! bien, M. d'Urgon habite avenue Marceau. Rien de surprenant à ce que M. Antonin Joubard se promène dans les environs.

— En effet!

— C'est un drôle de garçon. Très au courant des affaires. Mais je ne l'aimais pas beaucoup. Il ne m'a jamais rien fait, pourtant!

— On a des idées...

— C'est ça.

— Dans tous les cas, la place doit être bonne, car il était mis comme un prince...

— Hum! Une place de secrétaire, ça ne donne pas énormément. M. Joubard aurait pu gagner davantage chez nous. Mais il y a une régularité du travail... Et c'est un garçon qui n'aime pas ça... J'étais même surpris de voir le patron le garder... Mais il aura probablement découvert la poule aux oeufs d'or, car je l'ai aperçu, il y a trois semaines, à la porte de Véron, avec une jolie petite femme...

— Il va bien, le gaillard!

— Pour moi, il se sera réconcilié avec son oncle de Passy.

— Son oncle? Quel oncle?

— Parbleu! Antoine Bodart.

— Antoine Bodart? Antoine Bodart? Vous ne voulez pas parler de l'ancien fabricant de conserves?

— Pardon! C'est bien le même!

— Diable! C'est un millionnaire, cet homme-là!

— Et Antonin comptait sur une part de son héritage, mais il y a eu de la brouille entre eux...

— Ils se sont raccommodés?

— Probable!

Michel Robichon, jugeant le renseignement précieux, acheva rapidement de déjeuner, serra la main du vieux Victor, paya, sortit, appela un fiacre et se fit conduire à Passy.

Pour une fois, le hasard le servit bien.

Il connaissait M. Antoine Bodart, ayant eu l'occasion de l'approcher quelques mois auparavant, à propos d'un vol important dont l'ancien négociant avait été victime.

Michel avait eu la chance de découvrir le voleur et de l'arrêter à la gare du Nord, à l'instant où il prenait le train pour Bruxelles, portant sur lui toute la somme dérobée à M. Bodart.

Ce dernier avait voulu donner une forte gratification à Michel Robichon.

Or, le frère de Jeanne-Marie, cédant à un sentiment bizarre, s'était refusé d'accepter le cadeau de l'ancien fabricant de conserves.

— Non, merci! avait-il dit. Je n'ai pas eu assez de mal, dans cette affaire-là. Ça n'en vaut vraiment pas la peine, monsieur Bodart.

— Eh bien, répondit l'autre, nous aurons au moins le plaisir de vider ensemble une bouteille de vieux vin.

Le procédé avait charmé Michel, à qui M. Bodart fit promettre en outre, que si jamais il pouvait lui être utile,

son premier acte serait de venir frapper à sa porte.

— Comme cela se trouve! se disait Michel, tout en roulant vers Passy. Il est vrai qu'il s'agit de son neveu, et que ça va peut-être le gêner.

Il se trompait grandement.

Aux premiers mots qu'il prononça, M. Bodart l'interrompit en s'écriant:

— Mon neveu!... Vous venez me parler de mon neveu Antonin Joubard!... Ah! le joli drôle! Le vil coquin!... Est-ce qu'il est en prison?

— Non! non! s'empressa de répondre Michel, un peu interloqué.

— Eh! bien, ça m'étonne!... Mais ça finira par lui arriver!... Mon cher Robichon, je ne sais pas et je ne veux pas savoir pourquoi vous venez me parler de se sacrifiant. C'est un paresseux, un fainéant, un joueur, et qui plus est, un faussaire!... Il a fait le désespoir de sa pauvre mère, demeurée veuve avec lui, et qui est morte de chagrin en apprenant son abominable conduite... Je l'avais pris avec moi... Je voulais l'intéresser dans mes affaires, et il aurait pu me succéder, c'est un garçon adroit, qui sait se débrouiller... Mais il a en lui tous les vices... Il pillait ma caisse.

— Que me dites-vous là?

— La vérité!... Et comme il n'y trouvait pas, grâce à ma surveillance l'argent nécessaire à ses folies, il a signé un jour des fausses traites de mon nom. Je n'avais qu'un mot à dire pour l'envoyer au bagne... J'ai préféré me taire, payer et le chasser.

— Par exemple! Je n'en reviens pas! Et comment a-t-il pu, dans ces conditions, entrer dans l'étude d'un des hommes les plus honorables et les plus estimés de Paris?

— Cela je me le suis demandé comme vous pendant longtemps. Mais j'ai appris, par hasard, qu'il était parvenu à se faire recommander par un riche client du notaire.

— Le comte de La Tremblade?

— Non! Ce n'est pas ce nom-là.

— Le baron d'Urgon?

— Précisément. Et je me suis étonné de cette extraordinaire protection.

— Qui s'est poursuivie jusqu'à présent... Votre neveu a quitté l'étude, pour devenir secrétaire du baron d'Urgon.

— Ah! je comprends l'objet de votre visite! s'écria M. Bodart. Le scélérat aura volé son protecteur... Ah! le misérable!

— Non! non!... ce n'est pas cela!... La vérité, c'est qu'il cherche à obtenir un poste dans lequel on a besoin d'un homme sûr. On m'a chargé de recueillir des renseignements...

— Au moins vous ne raconterez pas ce que je viens de vous dire!...

— Soyez tranquille, je ferais un rapport défavorable, mais je passerai sous silence ce que vous m'avez confié... Merci, cependant! Vous venez de rendre grand service à de braves gens.

— J'en suis bien heureux. A mon avis quand on connaît un coquin, il faut toujours le démasquer.

Michel se retira enchanté.

A sa soeur, il exposa ce qu'il venait d'apprendre, et tous deux estimèrent

que rien n'était plus important et n'établissait mieux une complicité quelconque entre Louis d'Urgon et l'ancien clerc Antonin Joubard, individu capable des pires méfaits.

Le baron l'avait placé chez le notaire de son beau-père pour y voler, au besoin, le testament de ce dernier.

Ce vol avait-il eu lieu?

On pouvait le supposer, puisque M. d'Urgon, au lendemain du drame, s'était empressé de prendre auprès de lui M. Joubard.

Là se bornait peut-être la culpabilité de celui-ci.

Instrument du baron à Paris et, probablement, à sa discrétion, pour un motif secret, M. Antonin Joubard avait-il une part de responsabilité dans ce qui s'était passé en Anjou?

Il était difficile de le savoir.

Et ceci encore était un nouveau problème qui venait s'imposer à la sagacité de Michel.

Pour le moment, il avait acquis la certitude de l'indignité de M. Antonin Joubard; il connaissait l'étrange protection que lui accordait Louis d'Urgon, et il était au courant des rapports suspects du secrétaire avec les gens de la bande qui tenait ses assises, dans le faubourg du Temple, au restaurant du «Rat qu'a la Colique».

C'était beaucoup.

Le soir, Thomas Mastoc apparut à son tour.

Le gros homme était radieux.

— Tu as découvert quelque chose! s'écria Michel en l'apercevant.

— Rien du tout!

— Rien du tout! C'est surprenant! Tu as pourtant l'air joliment content.

— Je le suis aussi, il y a de quoi!

Et Thomas Mastoc, ne prononçant les mots qu'avec une sage lenteur, afin de produire tout son effet, s'exprima ainsi:

— Il m'est arrivé une histoire extraordinaire. Je me suis trouvé un cousin parmi les domestiques de M. de La Tremblade et de M. d'Urgon. Ce cousin part demain en congé et c'est moi qui vais le remplacer.

Michel resta suffoqué.

— J'ai faim, poursuivit Thomas. Mettons-nous à table. Je vais vous raconter ça!

XIV — La joie de Paul Lamarque

REPORTONS-NOUS à deux jours en arrière, au lendemain de la soirée extraordinairement féconde en incidents où nous avons suivi le docteur Paul Lamarque, tantôt dans l'arrière-boutique du «Rat qu'a la Colique», tantôt à la suite de Buscaille, dit Tape-Dur, dans la chambre de la malheureuse Jaunasse, ou bien encore au Chariot-Comique, endroit charmant où nous eûmes le plaisir de faire la connaissance du joyeux poète lugubre Jehan-le-Hibou et de sa sémillante amie, Mlle Fanny Desmer, nièce de l'excellent Thomas Mastoc.

Le docteur s'étant endormi en pensant à Geneviève de La Tremblade.

Ce fut en songeant à elle qu'il ouvrit les yeux.

Il était à peine cinq heures du matin quand il se leva, selon son habitude, pour se mettre au travail.

Paul Lamarque était un laborieux, qui ne perdait aucun instant de sa vie.

En homme pratique, il tirait un excellent parti de ses heures.

Il avait ce principe qu'après une longue journée d'occupations diverses, la besogne faite le soir, à la suite du dernier repas, ne peut s'accomplir qu'au prix d'une extrême fatigue, et que, ayant cet inconvénient d'être inférieure par elle-même, elle offrait encore ce désavantage d'affaiblir le jeu de nos facultés intellectuelles.

En conséquence, pendant l'été, Paul Lamarque était à sa table dès la pointe du jour.

L'hiver, longtemps avant les premières clartés de l'aube, il allumait la bonne vieille lampe, compagne de ses méditations.

C'est à ce moment qu'il préparait ses mémoires scientifiques, car, une fois le courrier dépouillé, il fallait commencer les visites, revenir pour les consultations, et s'absenter encore jusqu'au dîner.

Le docteur s'estimait heureux lorsqu'il ne devait pas, par surcroît, passer une partie de la nuit au chevet d'un malade.

Même dans ce cas, il ne manquait pas à sa tâche matinale.

Il en fut ainsi ce jour-là.

Nous ne dirons pas qu'en travaillant, en consignait de minutieuses observations sur un nouveau traitement de la tuberculose imaginé par lui, il ne se laissait pas distraire un peu par le souvenir de Geneviève...

Mais ceux-là seuls qui n'ont pas été amoureux lui en feront un reproche.

A huit heures la servante lui apporta son courrier, qui, par hasard, se trouvait peu volumineux.

Deux ou trois lettres, quelques journaux, des circulaires...

Paul Lamarque ouvrit les lettres.

Deux étaient de clients lui demandant de passer chez eux dans la journée.

En examinant l'enveloppe de la troisième, il lui sembla que la haute écriture aristocratique de l'adresse ne lui était pas inconnue.

Il fit sauter le cachet et courut à la signature.

— Par exemple! s'écria-t-il. Voilà qui est extraordinaire!

Et il répéta, regardant de nouveau la signature:

— Extraordinaire!

L'amoureux de Geneviève de La Tremblade ne manquait pas de sang-froid.

Nous en avons eu la preuve, lors de l'étonnante et périlleuse aventure dont il avait été le héros dans le redoutable repaire de malfaiteurs du faubourg du Temple.

De même son esprit grave et réfléchi de savant le mettait à l'abri des surprises et des étonnements vulgaires.

Il fallait donc que la lettre qu'il venait d'ouvrir fût réellement bien extraordinaire, ainsi qu'il le disait, pour provoquer chez lui la vive émotion à l'explosion de laquelle nous venons d'assister.

Et, en effet, le mot dont il s'était servi était justifié.

Pour nous en convaincre, il nous suffira de lire la missive en question par-dessus son épaule.

Elle était ainsi conçue :

« Mon cher ami,

« Je suis certain qu'en recevant cette lettre tu ne manqueras pas de pousser une exclamation de stupeur.

« Tu devais me croire mort, et sans doute beaucoup d'autres avaient à mon sujet la même pensée que toi.

« Dans un vieux mélodrame, auquel nous primes un grand plaisir, dans notre jeunesse, le héros, que l'on croyait trépassé, apparaissait soudain et s'écriait aux applaudissements de toute la salle :

« Qui donc a dit que les morts ne sortent pas du tombeau ? »

« La frénésie que déchainait ce prétendu revenant, bien que considérable, était injustifiée. Le premier tort de ce gaillard était, en effet, de n'être pas plus mort que je ne le suis moi-même.

« J'ai sur lui cet avantage de ne pas prononcer en reparaisant des paroles aussi profondément ridicules. Je n'ai pas commis l'impardonnable folie de succomber, et ma seule faute aurait été de laisser mes amis sans nouvelles de moi, si je n'avais pas eu pour me taire une raison inouïe, invraisemblable, que je te ferai connaître dans quelques jours.

« Après une absence de près de deux années, je reviens m'installer à Paris, où ma première visite sera pour toi. Je n'ai pas voulu tomber rue Saint-Lazare comme un aérolith, parce que je devais mieux que cela à notre ancienne et solide amitié.

« Te voici prévenu.

« Tu recevras donc très prochainement un homme qui viendra voir en toi l'ami et le savant.

A l'ami, jusqu'à nouvel ordre, il demande le secret le plus absolu.

« Il soumettra au savant un cas étrange, peut-être sans remède, mais auquel il lui demandera de consacrer tout ce qu'il peut posséder de connaissances, car s'il parvenait à vaincre le mal qu'il aura à examiner, il ferait, j'en suis sûr, le bonheur de deux créatures humaines.

« Ma lettre t'étonnera.

« Ce que tu verras, ce que tu connaîtras, te surprendra davantage encore.

« Ton ami,

« JUSTE KERWEN ».

Nous n'avons pas besoin de dire que si la vue de cette signature avait causé un extrême étonnement à notre ami Lamarque, cet étonnement fut singulièrement augmenté par la lecture de cette étrange missive.

Quelle coïncidence bizarre !

Au moment où sans pouvoir le joindre, il recherchait François l'Etrange, voici que ce dernier lui annonçait sa prochaine visite.

Mais il lui demandait le secret...

Si bien que, malgré son vif désir d'être agréable au brave gentilhomme campagnard, oncle de Juste, le docteur ne pouvait lui donner aucun renseignement sur ce dernier.

Pourtant, il se dit que peut-être le poète vagabond l'autoriserait-il à informer son oncle de son retour à Paris.

En conséquence, il écrivit un mot à M. de Lorémont l'informant de l'inutilité de ses démarches, mais ajoutant qu'il se proposait de les reprendre avant peu.

Il signalait, quand un bruit de voix se fit entendre dans la pièce voisine. Quelqu'un voulait entrer, tandis que la bonne défendait vigoureusement la porte du cabinet de travail.

Paul Lamarque crut reconnaître la voix de celui à qui il écrivait. N'en doutant plus à la suite d'un mot prononcé un peu plus haut, il alla ouvrir et, en effet, se trouva en face de M. de Lorémont.

— Mon cher ami, dit ce dernier, vous m'excuserez de venir vous déranger à

une heure si matinale, mais c'est plus fort que moi ! Cette affaire me tracasse énormément et je voudrais la terminer au plus vite. Dans quelques jours je serai beaucoup moins libre, car j'ai trouvé cette nuit en rentrant au Grand Hôtel, un mot de mon fils, le substitut. Il m'écrit d'Angers qu'il sera ici prochainement, qu'il espère m'y retrouver et que nous pourrions passer une semaine ensemble. J'aime beaucoup Juste ; c'est un excellent garçon, que je voudrais voir marié, mais vous comprendrez que toutes mes préférences sont pour mon fils. Aussi, quand ce dernier viendra, je serai heureux de ne plus avoir à m'occuper de l'affaire que vous savez.

— Je le comprends, répondit Lamarque.

— Donc, pensant que vous aviez peut-être vu Juste dans la soirée d'hier, je n'ai pas voulu attendre votre lettre et j'ai préféré venir vous voir, afin de gagner du temps.

— Vous avez bien fait.

— Alors, vous m'excusez ?

— Sans doute !

— Quelles nouvelles ?

— Aucune.

— Ah ! ah ! vous n'avez pas pu rencontrer mon neveu ?

— Non.

— Vous serez peut-être plus heureux ce soir ou demain.

— Non, mon cher monsieur de Lorémont. Je ne serais pas plus heureux si je recommençais mes recherches, immédiatement. J'ai appris que Juste était en voyage, mais on n'a pas pu me dire où il se trouvait actuellement. Tout ce que je puis vous déclarer d'une façon certaine, c'est qu'il reviendra prochainement et qu'on m'avertira de son retour. Je me ferai alors un plaisir de vous prévenir.

Très décontenancé, le gentilhomme campagnard se bornait à répéter :

— Diable ! diable !

Après avoir répété ce mot une vingtaine de fois, il fit contre mauvaise fortune bon cœur, remercia le médecin de la peine qu'il s'était donnée ; le pria de ne pas manquer de le prévenir dès le retour de Juste et prit congé.

Paul Lamarque, après avoir relu la lettre de Juste de Kerwen, dont le caractère mystérieux piquait vivement sa curiosité, s'aperçut qu'il était temps de partir pour se rendre auprès de ses malades.

Toutefois, avant de s'éloigner, il alla selon sa coutume embrasser sa mère.

Il causa un instant avec la vieille dame, qui lui dit, avec un sourire malicieux :

— Nous allons, sans doute, aller prendre des nouvelles de l'intéressante jeune fille qui s'est emparée de notre cœur ?

Paul Lamarque rougit un peu.

— Mais, oui ! ma mère, et qui sait si de cette visite je ne reviendrai pas profondément heureux.

— Ah ! mon cher enfant ! s'écria Mme Lamarque ; je le souhaite du meilleur de mon cœur. Je te sais incapable de mal placer ton amour, et, parce que tu l'as choisie, j'adore déjà cette enfant.

Notre ami Lamarque était un homme trop consciencieux, trop respectueux de ses devoirs pour sacrifier ces derniers à ses préoccupations personnelles. Aussi, se garda-t-il de négliger ses malades ou de les examiner légèrement. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il n'abrégea pas ses visites. Peut-être fut-il moins longtemps dans chaque maison, peut-être ses conseils furent-ils plus brefs, plus concis, mais ce fut seulement lorsque la liste de ses courses fut complètement épuisée, qu'il donna ordre à son cocher de le conduire avenue Marceau.

On l'introduisit immédiatement auprès de Geneviève, qu'il trouva cau-

Les histoires d'Ovila Légaré



Une bonne récolte

Il y avait apparence de pluie ce matin-là, et Isidore prit sa petite clochette et se prépara à aller chercher des parapluies pour les réparer à domicile. Après avoir ramassé celui d'un client, il prit le tramway pour aller un peu plus loin, faire sa tournée. Malheureusement, à côté de lui, sur la même banquette, un individu, qui se rendait à son travail, avait aussi apporté son parapluie... et, comme Isidore descendait avant ce monsieur-là, par déformation professionnelle, il prit le parapluie de son voisin, et se disposa à partir avec. Mais l'autre mit vivement la main dessus ; et notre réparateur de parapluie, reconnaissant son erreur, le remit tout de suite à son propriétaire en se confondant en excuses. Mais l'autre ne comprenant pas la situation, l'avait regardé partir avec un oeil mauvais.

Vers 5 heures, notre Isidore avait fait une journée fructueuse : Pensez donc ! il apportait plus de 20 parapluies à réparer à la maison ! Il reprit le tramway pour retourner, et quelle ne fut pas sa surprise de voir le même individu dont il avait failli prendre le parapluie. Une seule place restait dans le véhicule : c'était à côté de cet homme-là. Il regarda Isidore, puis le nombre imposant de parapluies qu'il tenait sous son bras, et lui dit, ironiquement : « Vous avez fait une bonne récolte, à ce petit jeu-là ! »

Sentiment filial

Après une avant-midi de travail ardu, le père Brisebois du rang No 5 se préparait à manger la bonne soupe aux pois fumante que sa femme venait de placer devant lui, lorsqu'on frappa à la porte. « Entrez ! » crie le vieux canayen. La porte s'ouvre pour livrer passage à un grand jeune homme d'une vingtaine d'années, qui roule sa casquette dans ses mains. « Excusez de vous déranger, monsieur, mais je m'en allais mener un voyage de bois de corde à la montée Quenouille, puis... tout d'un coup, j'ai versé dans le fossé. Vous pourriez pas venir m'aider à le ramasser ? » Le tout fut dit avec une grande timidité. Le père Brisebois regarde le gars comme il faut, puis il dit : « T'es pas un petit Damien du rang six, toi ? » — « Justement, monsieur... vous pourriez pas venir m'aider ? » Le bonhomme regarde sa bonne soupe chaude... et finit par dire : « Il y a pas tant de presse que ça, mon jeune... Où c'est que t'as versé de même ? » — « En passant devant chez Pit Ménard. » — « Ouais, il y a des ventres de boeuf, là... Assis-toi une minute, mon jeune. » — « Ah non, poupa sera pas content... » — « Venez manger une bonne assiettée de soupe aux pois avec mon vieux, »

dit la mère Brisebois, « il ira vous aider après. » — « Non, merci, poupa sera pas content ! » — « Avance donc ! ça se refuse pas une bonne assiettée de soupe... approche ! » insiste le vieux. Le jeune homme insiste un moment, puis s'approche de la table en murmurant : « Poupa sera pas content certain ! » Puis il mange sa soupe avec beaucoup d'appétit. « Tiens, t'es aussi ben de prendre un bon morceau de lard par là-dessus, mon gars... gêne-toi pas... on va prendre des forces, puis on ira relever ton voyage après... envoie ! mange ! » — « Poupa sera pas content ! » Mais il se laisse servir un morceau de lard, et le dévore à belles dents... Encore un peu de patates, mon ami ? » Et madame Brisebois lui donne une grosse patate dans son assiette... « Poupa sera pas content certain, répète tout le temps le gars. A la fin : « Mais pourquoi c'est que ton père sera pas content, le jeune ? » demanda le vieil habitant. — « Ben, c'est parce qu'il est sous le voyage de bois ! »

Nuit de noces

Ti-Jos est venu à bout de se marier. Il part faire son voyage de nocces à Montréal, et le soir venu, il monte à sa chambre avec son épouse rougissante. Un balcon donnait sur la chambre. Mon Ti-Jos s'y engage, et la jeune se dit : « Il est discret, mon Jos. Il sort sur le balcon pour me donner une chance de me déshabiller. » Elle se déshabille, fait sa toilette pour la nuit, et se couche, attendant la venue de son bien-aimé. Une heure se passe et Ti-Jos est toujours sur le balcon. N'y tenant plus, la jeune femme se lève et va lui demander ce qu'il fait là. « Couche-toi toute seule », répond Jos, « Ma mère m'a dit que la première nuit de noce était la plus belle nuit de ma vie ; je veux pas en manquer une minute ! »

Chasse à l'ours

Gratien Gélinas, notre Ti-Coq national, racontait qu'il avait découvert une très bonne manière de chasser l'ours dans nos bois. Il s'agit d'une chasse de tout repos, sans fusil, car l'ours se tue lui-même.

Voici la recette. D'abord, les ingrédients : un baril de farine, un miroir et un bloc de glace ; c'est tout. On place le tout en travers d'une piste d'ours. La bête, venant à passer, voit le baril de farine, s'y plonge la tête et prend le miroir pour se regarder. En se voyant la tête toute blanche, il se prend pour un ours polaire, alors il va s'asseoir sur le bloc de glace et il attrape une pneumonie... et meurt. C'est pas plus difficile que ça.

sant avec la comtesse de La Tremblade. Il lui sembla que l'accueil de cette dernière était particulièrement aimable.

Il mit la chose au compte de la courtoisie mondaine, à laquelle venait se joindre sans doute un peu de reconnaissance, mais on peut juger de sa surprise, de l'immense joie qu'il éprouva lorsqu'au moment où il allait se retirer, et tandis que Geneviève laissait apercevoir sur sa physionomie les traces d'une pure et douce émotion, Mme de La Tremblade lui dit :

— Mon cher docteur, vous avez pu déjà vous rendre compte, aussi souvent que nous nous sommes rencontrés avant les circonstances actuelles, que j'avais pour vous, que nous avions pour vous, Geneviève et moi, une très réelle, très profonde sympathie.

Le docteur s'inclina, confus, un peu pâle, se demandant ce que signifiait ce début.

La comtesse continua :

— Je suis heureuse de pouvoir vous prouver aujourd'hui que cette sympathie n'est point de celles qui se manifestent seulement par des mots. Nous avons éprouvé de grands malheurs, nous avons été les témoins et aussi les victimes d'une épouvantable tragédie, et pendant bien des années le souvenir de ces jours de deuil pèsera cruellement sur notre maison. Vous connaissez ce drame. Il est inutile de vous en rappeler les détails.

Nous pleurons un mari, nous pleurons le meilleur des pères, et nous gémissons en songeant au mystère qui entoure la disparition de notre chère Yvonne.

Quand de telles afflictions se sont réunies sur les mêmes têtes, il serait insensé, il serait coupable de repousser le bonheur qui s'offre, la joie que l'on peut encore goûter. Pour ceux qui restent, la vie peut encore avoir d'heureux jours. Qui donc pourrait commettre la faute de repousser cette possibilité de bonheur pour des raisons de vanité, de sot orgueil, de mesquins préjugés.

Paul Lamarque commençait à comprendre.

L'émotion le faisait trembler.

Il croyait rêver.

Mais le clair regard et le doux sourire de Geneviève lui disaient qu'il n'était pas le jouet d'un songe.

La comtesse, lui prenant amicalement les mains, acheva ainsi :

— Geneviève m'a tout dit. Elle est fière d'avoir été choisie par vous, et je suis heureuse de vous la donner, puisque le sort a voulu qu'elle fût ma fille. Et la comtesse joignit les mains des deux jeunes gens.

Quelques instants s'écoulèrent, pendant lesquels Mme de La Tremblade, oubliant jusqu'au baron d'Urgon, éprouva, en regardant Geneviève et Paul Lamarque, le premier sentiment de paix qu'elle eût connu depuis la mort tragique de son mari.

— Permettez-moi, madame, dit le docteur d'aller porter cette grande nouvelle à ma mère à laquelle vous me permettrez de présenter bientôt Mlle Geneviève.

— Nous irons lui faire visite toutes les deux, répondit la comtesse, dès que j'aurai informé M. d'Urgon de mes intentions, et lorsque vous l'aurez vu vous-même.

Je vous préviendrai par un mot du jour et de l'heure où il vous recevra. Nous n'avons aucun obstacle à craindre de son côté, mais nous ne pouvons oublier qu'il est le tuteur de Geneviève.

Lamarque rentra chez lui bouleversé de bonheur, et quand il eut tout conté à sa mère, ces deux êtres de droiture et de bonté versèrent ensemble de douces larmes et se prirent à ébaucher de radieux projets d'avenir.

Louis d'Urgon entra dans une épouvantable colère, quand il fut mis au courant de tout ce qui s'était passé.

Ce fut la comtesse elle-même qui le lui apprit.

Elle le fit avec cet art raffiné que les femmes apportent à torturer et à blesser les hommes, dès qu'elles veulent se venger d'eux, ou, seulement, les faire souffrir :

Or, depuis deux jours, la comtesse se demandait si elle aimait encore Louis autant qu'autrefois.

Elle ressentait, en pensant à lui, une étrange impression.

Parfois, elle croyait entendre au fond de son être comme un murmure de haine...

En somme avant de connaître ce démon à face humaine, elle était une créature coupable, mais non un monstre.

C'était pour lui qu'elle était descendue dans les profondeurs du crime.

Sans doute elle pouvait résister, se débattre, refuser de tremper ses mains dans le sang...

Mais pas une femme, dans la situation de Mme de La Tremblade, ne veut reconnaître qu'elle a une part de responsabilité, ne consent à avouer que son libre arbitre lui permettait de prendre un autre chemin.

— Il a abusé de mon amour ! disent-elles toutes. C'est un misérable, et je suis une victime.

Cuisine ...pour vous et pour moi

Par GISELE PAPINEAU

Les fruits et légumes aux couleurs variées aident à donner aux repas d'automne la note la plus gaie de l'année. Les ménagères modernes cuisinent les légumes juste à point afin de conserver toute leur valeur nutritive.

PIMENTS FARCIS

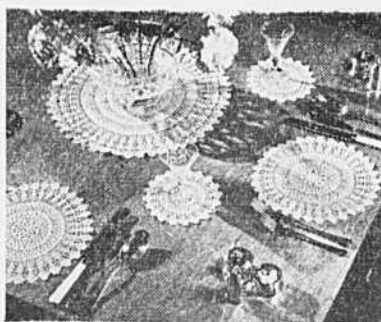
- 4 gros piments verts
- 1/2 livre de boeuf haché
- 1 petit oignon râpé
- 1/4 tasse d'huile à salade
- 1/4 tasse de riz cuit
- 1/4 tasse de persil haché
- 1/4 tasse de fromage râpé
- 1 c. à thé de sel
- 1/4 c. à thé de poivre
- 1/4 c. à thé de paprika
- 1 boîte de 8 onces de sauce tomate
- 2 c. à table d'huile à salade

Laver les piments ; couper le dessus et enlever les grains. Mélanger ensemble les 10 ingrédients suivants dans un bol. Remplir soigneusement les piments du mélange et déposer dans un plat peu profond allant au four. Verser les 2 c. à table d'huile à salade autour des piments. Cuire au four modéré (350°F.) pendant 1-1/2 heure ou jusqu'à ce que les piments soient tendres. Servir chaud. Rendement : 4 portions.

CHOU-FLEUR FRIT

- 1 chou-fleur
- 1/4 c. à thé de sel
- 3/4 tasse de miettes de pain sec
- 2 oeufs légèrement battus
- 1 pite d'huile à salade, pour grande friture.

Détacher le chou-fleur en petits bouquets ; bien laver et assécher. Ajouter le sel aux miettes de pain. Tremper les bouquets de chou-fleur dans les oeufs battus ; rouler dans les miettes salées. Chauffer l'huile à salade dans un chaudron de 3 pintes à 375°F. ou jusqu'à ce qu'un cube de pain d'un pouce brunisse en 30 à 40 secondes. Déposer le chou-fleur dans la friture ; frire 3-4 minutes ou jusqu'à ce que doré. Egoutter sur du papier absorbant ; servir



immédiatement. Rendement : 4-6 portions.

COURGES GLACEES

- 3 petites courges vertes
- 3 c. à table de beurre
- Sel et poivre
- 1 3 tasse de sirop de blé d'Inde doré

Laver les courges ; couper par le milieu sur la longueur. Enlever les grains et les fibres ; bien gratter l'intérieur. Pointiller chaque demie avec 1/2 c. à table de beurre ; saupoudrer de sel et de poivre au goût. Répandre le sirop de blé d'Inde sur les courges. Mettre les demi-courges dans un plat allant au four ; ajouter de l'eau pour couvrir le fond du plat. Couvrir et cuire au four chaud (400°F.) pendant 30 minutes. Découvrir et continuer de cuire encore 30 minutes ou jusqu'à ce que tendres et brunes. Rendement : 6 portions.

TARTE D'AUTOMNE

- 1 abaisse non cuite de 9 pouces
- 2 oeufs légèrement battus
- 1/4 tasse de sirop de blé d'Inde doré
- 1/4 tasse de sucre brun
- 1 tasse de citrouille en boîte
- 1 c. à table de fécule de maïs
- 1/4 c. à thé de sel
- 1 c. à thé de cannelle
- 1 c. à thé de gingembre
- 1 1/2 tasse de lait
- 1/2 tasse de crème légère

Cuire l'abaisse dans un four chaud (450°F.) pendant 5 minutes ; retirer du four. Ajouter les autres ingrédients aux oeufs légèrement battus, excepté 1/4 tasse de la crème. Verser dans la croûte partiellement cuite ; ajouter soigneusement sur le dessus de 1/4 tasse de crème qui reste. Cuire au four chaud (450°F.) pendant 10 minutes ; réduire la chaleur à 350°F. Continuer de cuire 30-35 minutes ou jusqu'à ce que la lame d'un couteau insérée dans le centre de la garniture en sorte propre. Servir avec des tranches de fromage. Rendement : 6-8 portions.

Peut-être la comtesse n'en était-elle pas encore là...

Mais elle marchait vers ce résultat, vers cet aboutissement, d'une grande et formidable passion.

Louis d'Urgon y était pour beaucoup.

Dans le coeur de cette malheureuse, il avait fait naître l'épouvante affliction que cause la certitude d'un méprisable abandon.

Mme de La Tremblade avait été blessée aussi douloureusement qu'elle pouvait l'être par l'impudente déclaration de son vil adorateur, lui indiquant ses futures intentions.

Ceci creusait un abîme entre eux.

Au cours d'une longue nuit, sans sommeil envisageant les choses, la comtesse s'était dit que le meilleur moyen de vaincre le baron, c'était de brusquer les événements.

Nul parti ne pouvait être plus honorable que celui qui s'offrait à Geneviève.

Et, certainement, il deviendrait brillant un jour.

Pourquoi donc hésiter ?

Louis d'Urgon n'exerçait qu'une tutelle purement nominale et il lui serait impossible de s'opposer pour des motifs valables au mariage de sa belle-soeur et de Paul Lamarque.

Il fallait tout arranger, en créant une situation qu'il serait impossible de détruire.

Et c'est ainsi que Mme de La Tremblade, de qui les combinaisons ne manquaient pas d'adresse, avait pris l'attitude que nous savons.

Désormais, après une semblable scène, rien ne pouvait plus séparer le docteur et la jeune fille.

Quand elle raconta au baron ce qui s'était passé, ce dernier, nous venons de le dire, entra dans une colère d'autant plus furieuse qu'il se sentait irrémédiablement joué.

Il cria les pires injures, les plus basses offenses à la comtesse.

A une autre époque, celle-ci désolée, n'aurait pas pu contenir ses larmes.

Elle continua de sourire sans cesser de regarder Louis d'Urgon bien en face...

On sait combien cela est exaspérant.

Le baron, blême de rage, les yeux injectés de sang, marcha la main levée vers la comtesse.

Celle-ci ne bougea pas.

Elle souriait toujours...

Presque vaincu par ce calme moqueur, le baron alla se jeter sur un fauteuil, montrant le poing à des ennemis imaginaires et proférant de sourdes menaces.

— Décidément ! vous l'aimez bien ! dit, railleuse, Mme de La Tremblade. Mais lui aussi l'adore, et ce sera un heureux ménage.

Sous ce coup de fouet cinglant, M. d'Urgon tressaillit...

Par un prodigieux effort de volonté, il reprit son calme :

— Soit ! dit-il, je suis vaincu !... Il me faudra dévorer ma fureur, car je suis sans autorité pour empêcher ce mariage. Inutile de vous dire qu'à dater de ce moment, tout est fini entre nous, n'est-il pas vrai !

L'audacieux coquin, connaissant son empire sur la comtesse, s'imaginait que cette dernière brusquement placée en face de cette rupture tant redoutée, allait faiblir, reculer, demander grâce.

A sa profonde stupeur, elle ne manifesta aucune émotion.

— Evidemment !... dit-elle d'un ton froid.

Louis d'Urgon n'en croyait pas ses oreilles.

Il la regarda, comme un homme qui pensait avoir mal entendu, mal compris.

— Evidemment! reprit-elle. Je ne suis pas folle. Je comprends les choses, et quand j'accomplis un acte quelconque, je sais en mesurer les conséquences.

— Et vous n'avez pas reculé devant cette séparation.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que j'aime Geneviève.

— Mais, moi!... Vous ne m'aimez donc plus?

Il cessait complètement de la tutoyer. — Non! répondit-elle. Je ne vous aime plus... ou, du moins, je ne vous aime plus de la même manière.

Elle mentait encore, à cette heure, en parlant de la sorte.

Tout son être protestait contre ses paroles.

Elle éprouvait comme un déchirement d'une cruauté incroyable.

Mais une force mystérieuse la poussait.

Et, sans savoir pourquoi, sans même se donner la peine de raisonner, elle obéissait à cette force.

— Soit!... reprit le baron. N'en parlons plus. Je me ferai une nouvelle existence, et le travail calmera mes regrets.

Il affecta immédiatement une grande tranquillité, s'excusa de ses paroles violentes et, le matin même, en déjeunant, il déclara à Geneviève qu'il ne voyait, pour sa part, aucun empêchement à son mariage avec Lamarque.

La jeune fille, radieuse, le remercia.

Il fut entendu que le docteur viendrait quelques jours plus tard s'entretenir avec Louis d'Urgon.

On fixerait alors l'époque de cette union.

La comtesse, en voyant le baron agir de la sorte, fut beaucoup moins satisfaite que ne l'était son innocente belle-fille.

Elle connaissait bien M. d'Urgon.

Elle le savait incapable d'une renonciation à ses secrets desirs.

Esclave de ses passions, il ne pouvait pas accepter qu'elles demeuraient inassouvis.

D'autre part, il était habitué à ne rencontrer aucun obstacle devant ses volontés.

Comment serait-il devenu si accommodant un instant?

Son calme n'épouvantait pas Mme de La Tremblade, mais il la troublait et l'inquiétait.

Elle avait raison.

Le baron jouait la comédie de la résignation, mais son âme mauvaise bouillonnait de colère, et déjà mille sinistres projets grouillaient dans son cerveau d'être méchant et malaisant.

Il voulait se venger de la comtesse, qui osait se révolter, après tant d'années d'obéissance et de docilité.

Il voulait se venger de Paul Lamarque, qui venait se mettre en travers de sa passion pour Geneviève et voulait lui enlever cette dernière.

Comment?

Il ne le savait pas encore.

Mais il trouverait.

Quant à la jeune fille, il l'aimait davantage encore depuis qu'il était menacé de la perdre, et, lorsqu'il fut seul, il proféra un terrible serment, se jurant à lui-même que par un crime, au besoin, il saurait l'empêcher d'appartenir à un autre.

— Ah! s'écria-t-il, que ne puis-je tuer ce Paul Lamarque! Tout serait fini du coup... Et.

Brusquement, les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres.

Il demeura songeur pendant quelques minutes, puis, souriant d'un vilain sourire, ayant une lueur de joie diabolique

dans le regard, il appuya sur un timbre.

Un valet parut.

— M. Joubard est-il à l'hôtel? dit le baron.

— Oui, monsieur le baron.

— Dites-lui de venir me parler.

Le valet s'inclina, mais ne sortit pas.

— Que voulez-vous? demanda M. d'Urgon.

— Monsieur le baron, dit cet homme, je voudrais m'absenter pendant quelques jours, pour une petite affaire de famille. Si monsieur le baron n'y voyait pas d'inconvénient, je me ferais remplacer par un de mes cousins, qui.

— C'est bien, fit Louis d'Urgon. Vous mettez votre cousin au courant du service.

— Merci, monsieur le baron.

Le valet sortit.

Bientôt après, M. Antonin Joubard apparut, toujours souriant, toujours élégant.

— Monsieur Joubard, commença le baron, j'ai le plus grand besoin de vos services.

— A vos ordres, monsieur le baron. Je ferai tout ce que vous voudrez.

Louis d'Urgon eut un singulier rire.

— Vous vous engagez beaucoup! dit-il. Il s'agit de quelque chose de grave...

— Soit!

— De très grave.

— Ah!

— Quelque chose qui, par certains côtés, se rapproche un peu de l'affaire de La Tremblade.

M. Antonin Joubard éprouva une émotion assez considérable, qui se marqua de deux façons.

Il cessa de sourire...

Et il pâlit légèrement.

Néanmoins, il ne fit aucun geste de protestations et attendit la suite des explications du baron.

Celui-ci reprit:

— Vous avez, je le sais, des relations nombreuses et variées, mon cher monsieur Joubard. Eh! bien, je voudrais savoir si, parmi les gens que vous connaissez, et à qui plusieurs billets de cent francs ne feraient pas de peine, il ne se trouverait pas un solide gaillard capable...

— ...De donner un bon coup de couteau?

— Non! J'aimerais mieux autre chose. Le couteau peut glisser. Le sang tache. Est-il donc impossible de découvrir une sorte d'hercule qui, un soir, au coin d'une rue, assommerait un homme d'un coup de poing? Ça ne fait pas de tapage et c'est parfait.

M. Antonin Joubard réfléchit.

— Je crois connaître votre homme! fit-il enfin. Seulement.

— Seulement?

— Il demandera au moins deux mille francs... Il est vrai que ce sera du bon travail.

— Va pour deux mille francs! dit le baron. J'en donnerai bien le double pour être sûr de la réussite de l'affaire.

M. Antonin Joubard regretta de ne pas avoir demandé plus...

Mais la sottise était faite...

— Quand faudra-t-il opérer? demanda-t-il. Quel est l'homme? Où le trouvera-t-on?

— Occupez-vous d'abord de celui qui donnera le coup de poing, répondit Louis d'Urgon.

Nous nous arrangerons plus tard pour l'amener où il faudra. Maintenant, je vais vous mettre au courant de ce qui se passe.

Et le misérable expliqua à son complice que le docteur Lamarque voulait épouser Geneviève, tandis que lui, d'Urgon, pour une raison qu'il entendait garder secrète ne permettrait pas l'accomplissement de ce mariage, auquel il semblait consentir.

— Très bien! conclut M. Joubard. Nous aurons à vous débarrasser de ce Lamarque.

s^r Raphaël

l'apéritif de France

Vous connaissez le

Blanc

n° 541 A



s' Raphaël
apéritif
Rouge Blanc

Essayez le

Rouge

n° 541 C

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE!

Ne cherchez pas plus longtemps! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME!

COUPON CADEAU - Offre Spéciale

ABONNEZ-LES AUX TROIS GRANDS MAGAZINES

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
— OU A VOTRE CHOIX —		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.50	1.00

Remplissez ce bulletin d'abonnement à votre choix.

Veuillez trouver ci-incluse la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X). — IMPORTANT: Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

(1)

NOM DU DESTINATAIRE.....

ADRESSE

VILLE

PROVINCE ou ETAT

(2)

NOM DU DESTINATAIRE.....

ADRESSE

VILLE

PROVINCE ou ETAT

NOM DE L'ENVOYEUR

ADRESSE

VILLE

PROVINCE ou ETAT

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975 - 985, rue de Bullion,

Montréal 18

— C'est cela.
— Mais continua M. Joubard, avec un grand sang-froid, quand le docteur Lamarque sera demeuré assommé au coin d'une rue, cela ne vous donnera pas, monsieur le baron, le coeur de Mlle de La Tremblade.

Louis d'Urgon rougit, malgré lui.
— Vous avez donc compris ? murmura-t-il.

— Depuis longtemps.
— Oh !
— Et j'ai vu cela... Vous me permettez de vous dire toute ma pensée.
— Je vous en prie !
— Avec regret.

— Et pourquoi, monsieur Joubard.
— Parce que l'amour est un danger pour celui qui, toujours et à propos de tout, a besoin de conserver toute la force de son esprit, son calme et sa sûreté de coup d'oeil.

— En principe, vous avez raison ! Mais il arrive aussi qu'on soit d'autant plus fort que l'on est plus amoureux...

Ce sera le cas, M. Joubard. Je vous en donne ma parole.

— Je veux vous croire, monsieur le baron.

— Vous le pouvez ! Allez, maintenant vous occuper sans retard de ce que vous savez.

— A cette heure-ci, je ne trouverais peut-être pas mon homme, mais ce soir, je le verrai.

— Bien !

Et, du geste, Louis d'Urgon congédia son secrétaire.

— En voilà un, murmura-t-il, dont je devrai toujours me méfier. En conséquence, il n'aura jamais « tous » ses papiers. Le docteur ne m'ennuiera plus longtemps. Je trouverai bien un moyen de reprendre mon ascendant sur la comtesse. Quant à cette petite fille qui se permet de devenir amoureuse, je l'aurai...

Il rêva un moment, silencieux.

— Oui, je l'aurai ? s'écria-t-il. Quand je devrais. Oui ! oui ! C'est bien cela ! Ah ! madame de La Tremblade, vous ne me connaissez pas encore ! Je vous le prouverai !

Et le scélérat eut un affreux rire, tandis qu'il se frottait les mains avec une joie sauvage.

XV — Une incarnation de M. Joubard

M ANTONIN JOUBARD se nommait aussi Darneval.

Il avait pris ce nom pour compléter son genre d'élégance, et il le jugeait éminemment délicat et d'une rare distinction.

Il se trouvait ainsi tout à fait « jeune premier », dans la note de la province ou de la banlieue, et il estimait que c'était là le suprême du chic.

Antonin Joubard était quelque chose de bien ordinaire, de bien commun.

Tout le monde peut s'appeler Antonin Joubard.

Cela vaut Durand, Dupont, Bodard, Morin ou Tartempion.

Tandis que Gaétan Darneval sonne très heureusement et force tout de suite l'attention.

On ne connaissait Joubard que sous ce nom, dans les milieux où il fréquentait.

Et Mlle Fanny Desmer, quand elle acceptait les hommages de M. Antonin Joubard, croyait recevoir les loups du brillant Darneval, jeune homme fortuné, que la cruauté d'un vieil oncle à héritage tenait éloigné de la scène, où il fut devenu aussi célèbre que Got ou Coquelin.

Mlle Fanny Desmer trouvait bien Gaétan Darneval un peu hâbleur, un peu ridicule...

Mais elle appartenait à la catégorie des femmes intelligentes qui ne s'occupent pas de ces vétilles, dans une affaire où le coeur n'est pas en jeu.

Elle se consolait de l'agacement que lui causait d'ordinaire la conversation de son compagnon de prétendu plaisir, en allant rejoindre le digne poète Jean-le-Hibou, à qui elle contait invariablement qu'elle arrivait de chez sa tante. Jean-le-Hibou acceptait l'explication. Il offrait un bock à Fanny.

Et tous deux passaient gaiement le reste de leur soirée.

M. Antonin Joubard n'avait pas voulu occuper une chambre chez M. Louis d'Urgon.

Cela l'eût gêné.

Il avait préféré habiter en ville, comme par le passé, et il logeait rue Grange-Batelière, dans une maison ayant deux issues, ce qu'il jugeait admirable et commode.

Sait-on jamais dans la vie, ce qui peut arriver et ne faut-il pas tout prévoir ?

On ne le connaissait là que sous le nom de Darneval.

Il arrivait, toujours habillé un peu sévèrement, mais, quand il ressortait, sa mise était, disait-il, beaucoup plus « vaporeuse ».

Très sincèrement, cet imbécile s'imaginait que les femmes dans la rue, se retournaient pour le contempler avec admiration !

M. Antonin Joubard, sous tous les autres rapports, pouvait être un coquin très dangereux et très fin...

Sous celui-là, c'était un crétin.

Au soir où nous sommes, cependant, il ne pensait guère aux choses de l'amour.

Il voulait s'occuper de la mission qui lui avait été confiée par le baron, et qu'il pensait mener à bien.

L'homme était tout indiqué.

Ne connaissait-il pas Buscaille, dit Tape-Dur, gaillard à la force herculéenne qui, ayant parié un jour d'assommer un cheval d'un coup de poing, avait gagné cet invraisemblable pari.

Celui-là pouvait bien traiter de même un honnête médecin, passant sans méfiance au coin d'une rue.

Seulement, M. Joubard concevait quelques inquiétudes sur l'acceptation de Buscaille.

Il le savait voleur...

Mais l'époux de La Jaunasse consentirait-il à commettre un assassinat ?

Le secrétaire du baron d'Urgon voulait en avoir le coeur net le plus tôt possible, et c'est pourquoi, ayant fait, rue Grange-Batelière, sa toilette de jeune premier « vapoureux », il prit le chemin du Faubourg du Temple, où il savait devoir rencontrer son homme.

Comment l'ancien clerc de notaire avait-il fait la connaissance de Buscaille et des amis de ce dernier ?

Nous n'en savons trop rien.

Mais il y a une certaine affinité entre les scélérats et cette affinité explique bien des choses.

Au milieu de dix mille personnes, placez deux sacrépains n'ayant jamais eu le moindre rapport ensemble...

Vous verrez qu'ils se devineront du premier coup et deviendront amis immédiatement.

C'est une loi rigoureuse...

Et c'est grâce à elle que les bandits vont de compagnie, comme les oiseaux de mort.

Le hasard fit que M. Joubard Darneval rencontra Buscaille qui sortait du « Rat qu'à la colique ».

— Tiens ! fit le colosse, M. Darneval !

— Lui-même.

— Poil-d'Or m'a dit que vous vouliez venir nous pousser une petite visite... Paraît qu'il vous a rencontré dans un quartier épatant, où vous vous promenez comme chez vous ?

— Je passais par là, simplement. Ce soir, je suis venu pour vous voir.

— Moi ?

— Oui.

— Rentrions alors. Nous allons pouvoir causer.

— Non, j'aime mieux ailleurs. Vous sortez ?...

— J'allais chez le pharmacien... pour ma pauvre Jaunasse...

— Elle est toujours malade ?

— Toujours.

— Pauvre femme ! fit M. Joubard sur un ton hypocrite et patelin.

Il savait combien Buscaille aimait sa femme, et c'était un moyen adroit de le préparer favorablement.

Il reprit :

— Allons ensemble du côté du pharmacien. Nous trouverons un petit coin où nous installer, et, comme ça, personne ne nous verra.

— C'est donc pour une affaire sérieuse ?

— Très sérieuse.

— Avec de la braise ?

— Avec de la braise.

— Tant mieux ! Ça tomberait rudement bien sur mon mal !

Les deux hommes s'éloignèrent.

Ils ne tardèrent pas à découvrir un petit café discret où ils entrèrent.

M. Antonin Joubard commanda deux cafés, et, quand le garçon eut servi, il commença la manoeuvre, se gardant d'en venir brutalement au fait.

— Ah ! ah ! dit-il, cette pauvre Jaunasse est toujours malade ?

— Oui ! répondit Buscaille, le front plissé.

— Pas d'espoir de guérison ?

— Elle va un peu mieux tout de même, grâce au médecin, mais elle est rudement touchée malgré tout !

— Et, ça coûte cher, les maladies !... Est-ce que les affaires marchent ?

— Pas fort !... On pourrait même dire pas du tout !... On est surveillé tout le temps par la rousse. Ça devient un sale métier. Malheureusement, nous autres, on ne peut pas se mettre en grève, pour améliorer notre situation matérielle et morale, comme c'est qu'ils disent dans les affiches !

Et cette idée provoqua un gros rire chez Buscaille, lequel était jovial à ses heures !

— Alors, comment faites-vous, demanda M. Joubard, qui poursuivait toujours son idée, pour payer les remèdes et le médecin ?

— Ça, répondit Tape-Dur, c'est toute une histoire. Imaginez-vous, monsieur Darneval, que je suis tombé sur un docteur qui ne veut pas recevoir de galette et qui en donne pour acheter les médicaments !

— Bravo ! fit Antonin Joubard.

— Aussi, ce brave homme-là, reprit Buscaille, il pourrait me demander une peau que je la lui donnerai sans hésiter. Ça fait plaisir de rencontrer des types pareils. Ça prouve qu'il n'y a pas que des mauvaises gens sur la terre. Ma parole, on regrette presque d'être ce qu'on est quand on voit ça !

M. Joubard ne jugea pas à propos de laisser Buscaille sous cette impression qu'il estimait détestable.

— C'est parfait ! dit-il, mais ce qu'il faudrait à la Jaunasse, au moment où nous sommes, lorsque va commencer la belle saison, c'est un bon séjour à la campagne, dans un petit endroit bien agréable, au milieu des champs et des bois.

Buscaille soupira.

— Je ne peux pas, dit-il, demander cela au médecin qui soigne ma femme !

Le secrétaire de Louis d'Urgon voulut porter le grand coup immédiatement.

— Et si on vous en offrait les moyens ! fit-il.

L'autre le regarda, ahuri.

— Non ! murmura-t-il. Ce n'est pas possible ! Vous vous moquez de moi !

— Mais non ! Oh ! continua le ténateur avec adresse, ça serait une bien

COUPABLE OU NON COUPABLE

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Quand une preuve de culpabilité a été obtenue de façon illégale, faut-il acquitter l'accusé ?

Des policiers sont convaincus qu'un certain local est utilisé comme maison de paris illégaux. Afin de savoir exactement ce qui s'y passe et d'obtenir ainsi la preuve de la culpabilité du tenancier, des policiers s'introduisent subrepticement et sans autorité légale dans le local en question, puis s'y cachent afin d'écouter ce qui s'y passe.

Ils espionnent ainsi pendant plus de trois heures.

Ils écoutent ce qui se dit. Puis, convaincus qu'ils ont affaire à un tenancier d'une maison de paris illégaux, ils procèdent à une descente, puis à des arrestations.

Les accusés protestent de leur innocence devant la Cour. Tout ce que les policiers ont entendu et observé l'a été pendant qu'ils se trouvaient illégalement cachés sur les lieux. Aussi, d'après les accusés, cette preuve n'est pas légale et doit être écartée. Et, si elle est refusée, il ne reste rien pour étayer leur culpabilité.

Vu les circonstances, ces accusés sont-ils COUPABLES ou NON COUPABLES ?

COUPABLES ! a décidé la Cour du Banc de la Reine, dans la cause portant le no 1188, à Montréal ; jugement du 9 mai 1957.

Bien que la présence des policiers sur les lieux de l'offense ait été illégale, leurs témoignages peuvent et doivent être acceptés quand même.

bonne chose ! Il y a des coins si charmants. On sent mieux le plaisir d'y vivre quand on est enfermé dans cette ville immense, qui n'en finit pas, et où ment ne pas revenir à la santé au milieu d'un si mauvais air... Comble d'une ferme, pas loin d'un ruisseau clair, avec le chant des oiseaux et la gaieté de la verdure !

Le mari de la Jaunasse écoutait, les yeux brillants de joie et d'espérance.

— Voyons ! Voyons ! dit-il, que faut-il faire ? Ce n'est pas une plaisanterie ? Vous ne voudriez pas vous moquer de moi ?

— Jamais de la vie !

— Alors, parlez !

— C'est une affaire grave.

— Si grave que ça ?

— Oui !... Mais pas de danger possible...

— Expliquez-vous.

— Voilà ! Vous vous souvenez du coup de poing donné au cheval ?

— Parbleu !

— Eh bien ? on vous en demande un pareil... seulement... Pas sur un cheval...

Buscaille fit la grimace.

Evidemment la proposition ne lui plaisait pas du tout.

— Ça ne rentre pas dans mon genre, dit-il. Je n'ai jamais « descendu » personne.

— Une fois n'est pas coutume.

— C'est égal...

— Voyons ! pas d'enfantillage... C'est la nuit, tard, dans un quartier tranquille où personne ne passe...

« Je suis avec vous... Je vous montre un particulier qui arrive sans se méfier de rien... Vous êtes caché dans l'ombre d'une porte... Il passe près de vous... Pan... Ça y est... Il tombe sans dire un mot... Et vous revenez paisiblement chez vous, avec le bel argent que je vous aurais donné d'avance.

— Non... Non...

— Et, avec cet argent, vous achevez de guérir la Jaunasse, qui peut rester des mois à la campagne, avec vous, si ça vous plaît.

— Non... non...

Le ton de Buscaille montrait qu'il faiblissait.

M. Antonin Joubard ne s'y méprit pas et un contentement inexprimable, rempli sa belle âme, quand Tape-Dur, vaincu, demanda ?

— Et combien me donnera-t-on pour ça ?

— Que voulez-vous ?

— Un sac.

— Un sac ?

— Oui... un sac... mille francs...

— Oh ! mille francs pour un coup de poing... On pensait que la moitié... J'avais dit...

— Non ! C'est mille francs, monsieur Darneval. Mille francs, ou rien du tout.

— C'est votre dernier mot ?

— C'est mon dernier mot.

— Alors, soupira le prétendu Darneval, il va falloir enlever le morceau. Ce sera pas commode. Mais je vous promets d'en faire mon affaire. Vous aurez vos mille francs.

— Quand ça ?

— Un quart d'heure avant le coup de poing.

— Bon ! sans ça, rien de fait.

— Entendu ! Mais c'est comme si vous les teniez, mon brave Buscaille.

— Et quel jour ?

— Ça, je n'en sais rien encore ! Je vous préviendrai à temps. En attendant ne bougez pas du « Rat qu'a la Colique ». Ça ne tardera pas.

— C'est convenu.

— Et voilà pour vous faire prendre patience ! conclut Antonin Joubard, en mettant un billet de cinquante francs dans la main de Tape-Dur.

Les deux hommes changèrent ensuite de conversation, puis se séparèrent

bientôt, M. Joubard se proposant de faire une promenade sur les boulevards et Buscaille se rendant chez le pharmacien.

— Bonne opération ! se dit l'ancien clerc en se frottant les mains. J'ai gagné presque mille francs, et ce n'est pas moi qui taperai !

Quant à Buscaille, il n'était pas moins joyeux, en dépit de l'ennui qu'il éprouvait d'avoir à commettre un crime.

Mais la santé de la Jaunasse ne valait-elle pas un sacrifice !

Le malheureux ne se doutait pas qu'il venait d'accepter d'assassiner son bienfaiteur, ce digne docteur Lamarque qu'il aimait de toute la force de sa nature de terrible brute, et pour lequel, comme il l'avait dit, il aurait volontiers donné sa vie !

XVI — Le trouble de Thomas Mastoc

DEPUIS deux jours, transformé en valet de chambre, l'honnête Thomas Mastoc remplissait consciencieusement ses fonctions à l'hôtel de l'avenue Marceau.

Comment était-il parvenu à y pénétrer ?

Nous avons appris ce résultat de sa propre bouche, mais les détails de l'affaire ont un caractère amusant qui intéressera nos lecteurs.

Reportons-nous au moment où le digne enfant de Phalempin venait de quitter son ami Robichon à la porte du Petit Poucet.

Thomas était content.

Le succès de sa métamorphose, la stupeur de Michel dupé par sa voix de Polichinelle, tout cela le réjouissait infiniment.

Il en augurait heureusement pour la suite de sa journée.

— Quand on a bien commencé, disait-il, d'ordinaire, c'est rare si on ne finit pas bien.

Il alla déjeuner, puis passa chez lui, et, vers trois heures de l'après-midi, installé sur un banc, dans un superbe costume de domestique de bonne maison, il paraissait plongé dans une lecture attentive des feuilles du jour, mais, en réalité, il ne quittait pas de l'oeil la maison qu'il avait mission de surveiller.

Il était là depuis une trentaine de minutes à peine quand un valet sortit de l'hôtel.

C'était ce même serviteur que nous avons entendu demander à Louis d'Urgon la permission de s'absenter, en disant qu'il pouvait se faire remplacer par son cousin.

Il tenait une lettre à la main et avait l'air de fort méchante humeur.

Il regarda Thomas en passant devant lui, fit une centaine de pas, puis s'arrêta brusquement, il revint sur ses pas et adressa ainsi la parole à l'agent :

— Vous n'avez donc rien à faire, camarade ?

Thomas, l'ayant dévisagé, répondit en riant d'un rire qui donnait à sa physionomie une expression de bonne grosse naïveté :

— Pas grand-chose, comme vous voyez.

— C'est curieux, dit l'autre, je ne vous connais pas. Vous n'êtes donc pas du quartier ?

— Non.

— Vous êtes placé à Paris ?

— Oui.

— Alors, vous êtes en congé ?

— Non.

— Vous avez pourtant une place ?

— Non.

— Mais vous venez de me dire le contraire !

— Je me suis mal expliqué. Je voulais dire que j'avais une place auparavant. Mais, maintenant, je n'en ai plus.

— Ah !

— Oui, continua Thomas, se demandant si le hasard n'était pas en train

de le servir merveilleusement, et c'est même bien embêtant, parce que ça me fait manger mes économies.

L'autre poursuivit son interrogatoire.

— On vous a renvoyé ? dit-il.

— Non.

— Vous vous êtes fâché tout seul, et vous avez quitté la maison ?

— Non.

— Votre maître est peut-être parti en voyage ?

— C'est ça.

— Un long voyage ?

— Très long.

— Vous n'avez pas voulu le suivre !

— Oh ! non, par exemple !

— Où est-il allé !

— Nulle part.

— Comment, nulle part ?... Vous vous moquez de moi, camarade !

— Non.

— Si, si... Vous avez tort, parce que comme vous possédez une honnête figure, j'aurais pu vous rendre service.

— Ça m'arrangerait bien... Mais je vous assure que je ne me suis pas moqué de vous. J'ai toujours répondu la vérité à ce que vous m'avez demandé.

— Allons donc !... Quand j'ai voulu savoir si votre maître était parti...

— Je vous ai dit oui.

— Je vous ai demandé où il était allé, et vous m'avez répondu...

— Nulle part !

— Eh bien ?

— C'est exact !

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple !

— Expliquez-vous !

— Mon maître est parti, sans aller nulle part, attendu qu'il est mort.

— Ah ! bon !... Il fallait le dire tout de suite. Et comment s'appelait-il, votre maître ?

— M. de Phalempin.

— Vous dites ?

— M. de Phalempin... Vous connaissez ?

— Pas du tout... Nous n'avons aucune relation de ce nom-là... Phalempin !... Phalempin ?

— Enfin ! il est mort, et comme il n'avait pas d'héritiers, et qu'il a tout donné à l'Etat, pour fonder un hospice.

— C'était un brave homme ?

— Une crème !... Pour le moment, je suis sans place... Si vous en connaissiez une, je la prendrais avec plaisir... J'ai mes certificats chez moi... Ils sont excellents.

— Une place... Bien sûr que ça n'est pas difficile à trouver... Seulement, en attendant, si ça ne vous faisait rien de remplacer quelqu'un pendant plusieurs jours...

— Ça me serait bien égal. Qui c'est, ce quelqu'un-là ?

— Moi.

Le cœur de Thomas Mastoc sauta gaiement.

— C'est pour servir où donc ? demandait-il.

— Ici, répondit le valet en montrant l'hôtel d'où il venait de sortir. Chez Mme de La Tremblade et son gendre, M. d'Urgon.

— Bon !

— Seulement, il ne faudrait pas dire que vous cherchez une place et que nous ne nous connaissons pas avant aujourd'hui.

— Entendu.

— Je vous présenterai comme étant un de mes cousins qui veut bien me rendre le service de me remplacer.

— Ça va.

— La vérité, c'est que j'avais justement compté sur un cousin, comme je l'ai dit à M. le baron.

— Qui ça, monsieur le baron ?

— M. d'Urgon... Mais je viens de recevoir un mot du cousin, qui m'explique qu'il n'est plus libre et qu'il ne peut pas venir. Vous comprenez mon



FOURNISSEURS BREVETÉS
DE SA MAJESTÉ LA REINE
DISTILLATEURS DE SCOTCH WHISKY

EXTRA SPECIAL
GOLD LABEL

Bulloch Lade
SCOTCH WHISKY

Embouteillé
en Ecosse

embarras. Je dois partir demain. Alors, si vous voulez.

— Entre camarades, déclara majestueusement Thomas Mastoc, c'est des choses qui ne se refusent jamais.

Les deux hommes s'entendirent pour le lendemain, et ce fut ainsi que l'excellent Thomas, encore tout désolé de la mort de ce pauvre M. de Phalempin, dont il aimait à vanter les mérites, entra à l'hôtel de l'avenue Marceau, se promettant d'ouvrir de son mieux ses yeux et ses oreilles.

Sans être admirablement au courant du service, il avait plu tout de suite et à tout le monde, sauf, néanmoins, à M. Antonin Joubard.

Par principe, ce dernier détestait les nouvelles figures.

Pourtant, aucune méfiance, même celle d'un coquin, ne pouvait tenir devant la bonne figure et les yeux un peu endormis de Thomas Mastoc.

C'était là un des avantages du gros homme.

Cette aptitude à prendre un air honnête et naïf l'avait fait surnommer l'Engourdi par ses amis de la Préfecture.

Mais il arrivait au moment où ce faux Engourdi se dégourdissait singulièrement.

Plus il semblait calme, plus il était dangereux en réalité.

Si Louis d'Urgon avait pu se douter de ce qu'était ce brave valet aux allures endormies, il eût tremblé.

Mais il était à cent lieues de soupçonner la surveillance dont il était l'objet, et, pour le moment, il se consacrait entièrement à la préparation de l'acte criminel qu'il méditait contre le docteur Paul Lamarque, l'amoureux de Geneviève, celui que Mlle de La Tremblade considérait déjà comme son futur mari.

Louis d'Urgon avait attendu avec impatience le résultat des démarches de M. Antonin Joubard, chargé de découvrir un assassin.

Il apprit avec joie la réussite de ces démarches.

— Agissons immédiatement ! dit-il.

A quoi bon attendre, en effet.

Le baron, une fois sa décision prise, n'était pas homme à tergiverser, à faire languir, ou à faire traîner les choses en longueur.

Il n'appartenait pas à l'école de celui qui recommande de laisser s'écouler une nuit entre l'offense et la vengeance.

Il ne différait qu'autant qu'il le fallait pour prendre les précautions nécessaires à sa sécurité.

C'est pourquoi, quatre jours plus tard, vers trois heures de l'après-midi, il attendait la visite de Paul Lamarque qui devait venir lui demander officiellement la main de Geneviève.

Cette dernière débordait de joie.

En revanche, la comtesse, cachant

ses craintes sous des allures heureuses, était plus inquiète que jamais.

L'extrême complaisance que marquait Louis d'Urgon l'étonnait de plus en plus.

Elle soupçonnait une arrière-pensée, un piège ténébreux, quelque diabolique embûche.

On voit qu'elle ne se trompait pas.

Mais quel moyen avait-elle pour découvrir la vérité, pour deviner le complot de mort ourdi par le baron et son secrétaire, pour avertir le docteur et détourner le coup du meurtrier ?

D'ailleurs, Mme de La Tremblade ne s'était arrêtée qu'un rapide instant à l'idée d'un assassinat.

Elle savait Louis d'Urgon trop pru-

dent pour se livrer à certains complots, capables de le faire chanter plus tard.

Puis, malgré tout, on était à Paris.

Il manquait au baron le mystère des grands bois de La Tremblade et la sinistre solitude de la Haie-Noire.

Donc, pas de mort violente.

Le danger était ailleurs.

Où ?

Et la comtesse, se posant sans cesse cette même question, ne parvenait pas à la résoudre.

Avec cela, elle était condamnée au silence, car elle ne pouvait, sans motif sérieux, mettre en garde Geneviève et Lamarque contre M. d'Urgon.

Cela eût semblé étrange...

Et nulle imprudence n'eût été capable d'égaliser celle-là.

Impuissante, Mme de La Tremblade rongea son frein, tournant sur elle-même, se faisant l'effet d'une lionne en cage, mais comprenant qu'elle n'avait qu'à attendre les événements sur lesquels elle était sans action.

Le hasard l'aiderait peut-être.

Elle avait failli se recommander à la Providence, mais, ce mot, évoquant en elle le souvenir de l'éducation de son extrême, de sa première jeunesse, l'avait fait reculer.

Lamarque arriva à l'heure dite...

Il était un peu triste.

Sa mère devait l'accompagner, mais, au dernier moment, elle en avait été empêchée par une indisposition peu

grave, toutefois suffisante pour lui interdire de sortir.

Les choses se passèrent bien.

Le baron, à la vive surprise de la comtesse, fut même plus que courtois et dépassa les bornes de la simple amabilité.

Il s'engagea dans une longue causerie sur les recherches scientifiques du docteur, étonna ce dernier par l'étendue de ses lectures et de ses connaissances, si bien qu'il arriva un moment où les deux hommes devisèrent comme de vieux camarades.

Soudain un domestique entra qui présentait une carte au baron d'Urgon.

Ce dernier lut tout haut : « Le comte de Lavardas ».

— Je ne connais pas, dit-il.

— Ce monsieur, dit le valet, a été reçu par M. Antonin Joubard, mais il a une communication de la plus haute importance à faire à M. le baron.

— C'est bien ! répondit Louis d'Urgon. Priez-le de m'attendre.

Le valet se retira.

Or, si le baron y avait pris garde, peut-être se serait-il aperçu que cet homme paraissait très troublé, très ému.

Notre ami Thomas Mastoc, manquant pour une fois à ses habitudes de calme et de sang-froid, ne parvenait pas à surmonter l'agitation singulière qui s'était emparée de lui.

En se retirant, il murmurait :

[Lire la suite au prochain numéro]

LA SOUFFRANCE A GARDE... [Suite de la page 8]

qui venait d'être démobilité par suite d'une pleurésie, et cherchait vainement un emploi : Massimo Serato.

Anna fut frappée par son charme aristocratique ; Massimo fut subjugué par la personnalité de la jeune femme. Elle le fit débiter à ses côtés, puis l'emmena en tournée à travers l'Italie. Ce fut le début d'une liaison de quatre ans, qui lui apporta ce qu'elle avait vainement recherché avec Giofreddo Alessandrini : une union à la fois sentimentale et professionnelle. Mais Anna, comme toutes les Italiennes du Sud, est féroce jalouse, exclusive. La souffrance permanente que lui causait la maladie de Luca n'était pas propre à adoucir son caractère. Dans les milieux romains du spectacle, on commença à raconter — et à inventer — d'innombrables histoires ayant trait aux scènes de ménage d'Anna et de Massimo.

Un ultime conflit les opposa dans les coulisses du théâtre même où ils avaient pour la première fois joué ensemble. Après leur tumultueuse séparation, des amis conseillèrent à Anna de ne plus jamais faire sa vie avec un homme de cinéma ou de théâtre. Ce qu'il lui fallait, c'était un homme paisible et équilibré.

— Peut-être bien, répondit-elle. Mais je n'ai pas le temps de sortir de mon milieu. D'ailleurs, j'ai la conviction intime qu'un tel homme m'ennuierait éperdument.

Roberto Rossellini venait de l'engager pour tourner « Rome, ville ouverte ». Ce fut la montée fulgurante des deux plus grandes gloires du cinéma italien de l'après-guerre, et le début d'une passion intense. Ces deux fougueux Romains, volubiles et séduisants, qui partageaient une souffrance semblable (Rossellini venait de perdre son fils, âgé de deux ans), se seraient mariés, si le divorce avait existé en Italie.

En Rossellini, Anna Magnani avait rencontré le plus illustre coureur de jupons de Rome. Leur liaison fut, cette fois encore, traversée de cris de reproches, de coupes de champagne et de plats de spaghetti jetés par Anna à la tête de Roberto dans les plus élégants locaux de la capitale, de vaisselle brisée, de ruptures et de réconciliations.

Moins de deux ans plus tard, quand Ingrid Bergman écrivit à Rossellini pour lui exprimer son ardent désir de tourner avec lui, Anna rugit :

— Tu ne tourneras jamais avec une autre que moi !

Roberto était las de naviguer continuellement dans la tempête. Et déjà il ne rêvait qu'à la Jeanne d'Arc de Hollywood.

Pendant tout le tournage de « Stromboli », Rossellini s'entoura — et fit protéger Ingrid Bergman — de plusieurs gardes du corps. Anna Magnani

parlait de le tuer, et d'arracher les yeux de sa rivale. Puis la raison, et sans doute la pensée de Luca, la firent se résigner à l'échec sentimental. L'orgueil de l'actrice la sauva : elle tournerait en même temps, dans une île voisine, un film qui éclipserait totalement « Stromboli ». Ce fut « Vulcan » et, comme « Stromboli », ce fut un demi-ratage. Rentrée à Rome, Anna tenta de renouer sa liaison avec Massimo Serato, mais cela ne pouvait durer.

Après Roberto Rossellini, aucun homme n'a vraiment compté dans la vie d'Anna Magnani. Pendant des années, elle parla de lui et d'Ingrid avec une telle haine que le couple craignait toujours une vengeance tardive de l'ardente vedette romaine. Il semble bien que la seule pensée de Luca lui ait évité de causer un retentissant scandale.

Depuis trois, quatre ans, depuis que Luca est en âge de comprendre, l'actrice veille à ce que les potins ne puissent plus avoir de prise sur sa vie privée. Sortant rarement plusieurs fois de suite avec les mêmes cavaliers, elle va jusqu'à éviter de se montrer en compagnie d'un seul. Aussi, pendant quelque temps, parlait-on de deux nouveaux élus de la Magnani, ce qui est une absurdité pour qui connaît son caractère absolu.

Les années ont à peine vieilli cette actrice dont le physique, même dans sa jeunesse, n'a jamais suggéré l'idée de fraîcheur. Si elles l'ont un peu épaissie et ridée, elles ont encore ajouté aux profondes qualités humaines qui font son charme, et qui par instants la rendent plus belle que toutes les beautés de l'écran.

Alors qu'elle pourrait être élégante et d'une séduction raffinée — on songe à ce qu'une Edwige Feuillère eût fait avec son physique — elle continue à se laver elle-même les cheveux, c'est-à-dire à être décoiffée, à se vêtir à la va-vite, à ne pas se maquiller ni soigner sa peau, à se laisser vieillir avec désinvolture comme la mamma des faubourgs qu'elle aurait pu devenir. Le plus troublant est qu'avec tout cela elle paraît étonnamment jeune, dès qu'elle le décide.

L'Italie aime les femmes élégantes et soignées, et commençait à la boudoir après la mort du néo-réalisme, au profit des éblouissantes beautés de la jeune promotion. Elle envisageait de terminer sa carrière, quand l'opération de Luca et l'offre de Hollywood vinrent tout remettre en question. Mais elle ne partit qu'en se faisant donner l'assurance, noir sur blanc, de ne rien changer à son physique, à sa personnalité, à sa manière de vivre. Tout comme Sérafina, l'émigrée sicilienne qu'elle allait incarner, et qui, elle aussi, avait trop cru à l'amour des hommes.

DEPUIS UN QUART DE SIECLE... [Suite de la page 8]

soin extrême à dissimuler sa vie sentimentale, à en céler les joies comme les peines. On sait qu'une longue affection l'a attachée à un industriel parisien que ses origines raciales contraignirent à émigrer aux Etats-Unis en 1940. Depuis, l'existence d'Edwige Feuillère semble toute enveloppée et chargée de solitude. Si cette solitude n'est qu'apparente, le secret est bien caché dans ces appartements-écrans qui reflètent son sens d'une harmonie somptueuse, son besoin de silence et d'espace.

Elle ne rentre généralement chez elle que vers une heure du matin. Alors, dans son grand salon blanc, entre les meubles précieux tapissés de velours et les vases remplis de fleurs de serre, elle tourne en rond, pleure d'énervement et se fatigue, et repose sur un coussin sa tête souvent tenaillée par la migraine.

ment et se fatigue, et repose sur un coussin sa tête souvent tenaillée par la migraine.

Mais qu'un journaliste demande un rendez-vous, elle le recevra toujours admirablement coiffée, vêtue d'un déshabillé qui est presque un manteau de cour avec son étoffe brodée et ses larges manches de vision bleu, arborant son beau sourire sans illusions. C'est ainsi que, dans sa lassitude dorée, elle confiait il n'y a pas longtemps : — Le succès creuse un fossé qui vous isole...

Elle eut pu tout aussi bien redire cette réplique qu'elle fit applaudir dans « La Reine et les Insurgés », d'Ugo Betti :

— Être reine, c'est être vraiment seule...

VITTORIO DE SICA VIEILLIT... [Suite de la page 8]

Termini » lui a personnellement coûté 150 millions de lires.

Tous ses gains, ou presque. Car De Sica aime aussi la vie large, et plus encore le jeu, une passion dont il a su se moquer lui-même en interprétant le rôle d'un joueur effréné dans « Monte-Carlo Story ». Aussi lui fallait-il à tout prix se maintenir à sa place de « premier amoureux d'Italie ». C'est-à-dire le mieux payé et le plus imposé...

Paradoxalement, depuis que le monde entier a découvert cet amant hors série, dans la série des « Pain, Amour », un voile épais est tombé sur la vie intime de Vittorio De Sica. En 1954, lors de son voyage au Mexique, la presse a fait état d'un document du tribunal de Ciudad Juarez, faisant état du divorce de De Sica d'avec Giuditta Rissone. De Sica, qui avait effectué ce voyage en compagnie de Me Sotis, l'expert italien en matière de divorces, n'en démentit pas moins la rumeur. Il prit même immédiatement l'avion pour Barcelone où Giuditta Rissone passait ses vacances avec leur fille, Emi. Et Giuditta vint embrasser Vit-

torio à l'aérodrome.

Mais il semble bien n'y avoir plus entre eux qu'une grande amitié. Vers 1940, alors que De Sica était devenu la plus grande vedette du cinéma italien, on avait oublié Giuditta Rissone. Leur union s'en ressentit. Et, dès l'année suivante, on vit apparaître aux côtés de De Sica une jeune actrice espagnole, éblouissante de blondeur et de fraîcheur : Maria Mercader.

Ils travaillèrent longtemps ensemble, et l'on sait qu'il s'aimèrent intensément. En 1954, ils vinrent tous deux à Paris, et Vittorio contemplait sa belle compagne avec ce regard de chaleureuse tendresse qui émeut si bien ses admiratrices.

Mais aujourd'hui Vittorio De Sica vit seul, dans son appartement de huit pièces aux Parioli. Seule, après ses cours à l'Université, sa fille Emi, qui a dix-neuf ans et lui ressemble beaucoup, vient l'aider à travailler à la préparation de son prochain film. S'il est à présent une femme dans la vie de De Sica, elle ne peut être que la créature la plus discrète du monde.

CONNAIS-TOI TOI-MEME

[Suite de la page 2]

obstacles, mais parce qu'elle ne s'est pas entraînée à développer son esprit d'attention, elle fait des faux pas; elle n'a aucune aisance dans ses mouvements et pourtant sa pensée, on la devine raffinée, équilibrée.

Vous n'aimez pas les foules, les contacts sociaux, mais quel bien en retirerez-vous. Votre personnalité aurait enfin la chance de briller à sa place et à son tour.

réponse à LOUISETTE

Louissette, à mon avis, a mal choisi sa carrière. Il lui aurait fallu beaucoup plus un travail d'imagination qu'un travail d'action. Mais enfin puisque vous y êtes déjà bien engagée, vous ne pouvez rebrousse chemin à moins que votre violon d'Ingres prenne plus d'envergure un jour. Ce qui serait fort souhaitable.

Vos sautes d'humeur sont fortement indiquées, mais elles ne viennent jamais trop brouiller votre jugement. Vous êtes fort capricieuse, mais vous sacrifiez vite ce péché mignon si la bonne cause est en jeu. Votre sens du devoir et des responsabilités est assez développé pour vous stimuler au bon moment.

Toutefois, vous vous sentez souvent malheureuse et pour cause, vous n'avez pas choisi tout à fait votre métier, les circonstances, pour ne pas dire autre chose, ont décidé pour vous. Votre maturité d'esprit n'est pas assez accusée pour la signaler, vous n'avez jamais eu de vrai malheur. Continuez de vivre aussi sereinement, mais faites quelque chose de votre choix, un jour...

réponse à TOMI

La présence de Tomi doit dégager autant de fraîcheur que celle de son poème. Qu'il est donc vivifiant vous lire et que votre personne doit être tonifiante. Oui, partout où vous passez, vous semez tout de suite une sympathie, un enthousiasme. Mais hélas! comme les grands vents du printemps, vous les balayez aussi rapidement, aussi brusquement, vous cherchez sans cesse de nouveaux horizons. Le contact d'autrui est le facteur par excellence pour vous aider à manifester toutes vos ressources, mais le contact d'autrui vous fait mal aussi, une profonde nostalgie vous enrobe et vous pousse en même temps vers la grande solitude que vous recherchez et que vous craignez à la fois. Quel mystère dans ce passage si clair pourtant!

réponse à SYLVIO de la Sarre

Sylvio est une très jeune fille qui se dissimule même à elle-même. Et pourtant quels efforts pour rechercher la vérité. Elle sollicite les conseils, mais elle les accepte bien mal; elle provoque l'attention de tous et de chacun, mais elle s'impatiente de trop d'empressement; elle se plaint de ses insuccès, mais ne veut admettre ses maladroites; elle rêve de grandes choses, mais elle ne veut pas s'engager dans la route indiquée; enfin, son cœur bat bien fort, mais elle veut que personne ne l'entende. Elle voudrait rencontrer quelqu'un à qui elle pourrait raconter ses plus beaux secrets, mais lorsque ce quelqu'un semble s'approcher, c'est la fuite. Que faire en pareil cas, sinon laisser notre petite fleur sauvage s'apprivoiser d'elle-même et que seul le soleil d'une franche amitié bien indulgente réussisse à réchauffer.

vous très loin dans le bois voisin!

réponse à LA MAYOLA DE GI GI

Comme il vous est bien ardu de vous adapter à votre milieu. Si vous sentez une sympathie assez sérieuse pour vous soutenir dans vos hésitations, vous continuez votre chemin et vous savez même risquer plus que vos forces; par contre si vous soupçonnez la moindre animosité, vous vous refusez à toute action, à tout mouvement, vous êtes dans la désolation la plus complète et vous gémissiez sur votre sort. Pourquoi donc cette absence de confiance?

Vous avez une capacité de travail qui dépasse la moyenne, votre patience va parfois jusqu'à la toquade; votre esprit d'attention surprend toujours tous vos amis et vos suggestions si adéquates à l'occasion démontrent tout de même que votre sens pratique est bien entraîné. Je ne puis m'expliquer cette double attitude si contradictoire, faute de document, mais vraiment, il m'intéresserait de vous lire plus longuement.

réponse à BELLE DE CADIX

J'aime croire que la signataire s'est servie d'une très mauvaise plume. Autrement, je ne pourrais lui certifier tout l'équilibre mental et moral qui lui fait honneur. Il lui arrive de trembler devant ses propres problèmes, mais cette personne affiche une assurance si impressionnante qu'elle ne laisse en rien soupçonner toutes ses angoisses. Elle seule sait combien elle doit se défendre tous les jours de tout ce qui l'émeut et l'étreint assez souvent. Elle a essayé de se barricader, mais un jour l'on découvre l'orifice...

réponse à MANUELA

Vous avez tout le sérieux voulu pour cette noble tâche et votre persévérance vous y conduira très certainement. Le contact d'autrui ne vous effraie pas du tout, au contraire vous le recherchez; votre sens social vous aidera à comprendre davantage les misères morales de vos patients, mais espérons que votre idéalisme ne se froissera pas trop au contact de toutes les réalités quotidiennes.

Votre jovialité et votre courtoisie vous éviteront bien des peines et des fatigues, mais votre nature généreuse vous fera endosser des responsabilités parfois très lourdes. Vous ne pourrez faire autrement que d'en sortir et c'est à partir de ce moment que vous réaliserez toute votre valeur et que vous oserez beaucoup plus qu'aujourd'hui.

réponse à DENISE G.

Denise doit toujours parler trop haut et à contre-temps. C'est je pense une des raisons de ses nombreuses inimitiés qu'elle provoque partout. Au fond, tout le monde aime Denise, mais tout le monde sait cependant qu'elle ne peut retenir sa langue et l'on n'ose lui adresser d'amers reproches à ce sujet. La plus malheureuse, c'est encore Denise qui se croit délaissée de tous et qui devient insupportable. Mais comme elle n'est pas si peu sérieuse qu'elle ne l'affiche parfois, elle a la sincérité de se reprendre et de vouloir réparer sur le même ton les bêtises qu'elle a lancées à gauche et à droite. D'où viennent les jugements contradictoires de la conduite supposée incompréhensible de notre demoiselle.

Il ne faudrait pas vous alarmer pour si peu, seulement s'il vous arrivait de vouloir trop parler, dépêchez-vous à manger; si vous aviez envie de pleurer, chantez; si par malheur vous vouliez crier, eh bien, alors, sauvez-

[Suite de la page 9]

DYNE MOUSSO...

On aurait si vite fait de se croire arrivé!... Ça fait du bien et nous donne conscience de la vanité de la vanité...

Et bien sûr, au cours de la conversation, nous revenons à «A moitié sages», puisque c'est entre deux répétitions que j'ai pu interviewer Dyne Mouso qui a passé l'été à Sainte-Adèle. Puis, la conversation oblique sur un autre sujet, et je lui demande si elle s'intéresse à la mode.

— Pas du tout, dit-elle. Et pour bien des raisons. Une des principales c'est que je sais ce qui me va et ne porte que cela, toujours très simple, un peu «ancien» si vous voulez. Et croyez bien, ajoute-t-elle, que je ne suis pas de celles qui se ruinaient pour être à la dernière mode. (Quand je vous le dis qu'elle n'est pas qu'à moitié sage!).

Il est visible que cette jeune femme sérieuse, femme d'un artiste, vit dans un univers à elle, où elle trouve largement sa pâture intellectuelle sans avoir besoin de la frivolité.

Bien sûr, elle aime les livres, la musique, tout ce qui orne l'esprit, et comme je la comprends...

— J'imagine, dis-je que vous avez des projets pour la saison qui vient?

— Pas tellement de projets définis, dit-elle. Toutefois, mes camarades et

moi, c'est-à-dire Paul Hébert, Gilles Pelletier, Mme Marthe Thiéry, Albert Miller et moi avons, sinon un projet, du moins un espoir: celui de redonner «Six personnages» à Montréal, afin que tous ceux qui n'ont pas pu venir à Sainte-Adèle puissent voir cette pièce vraiment différente des autres. Bien sûr, la question qui se pose toujours est celle d'une salle, car «Six personnages» ne peut pas être donné sur un tout petit plateau, comme celui de l'«Anjou», par exemple. Alors nous espérons qu'une salle sera libre et que nous pourrions jouer de nouveau, puisque le public d'été nous a fait un si bel accueil.

— Nous l'espérons aussi...

Dire qu'il fut un temps où, au Canada français, il ne fallait même pas prononcer le mot de théâtre sans avoir l'air de dire quelque chose de mal, de défendu, de tabou... Que de progrès depuis ce temps... Et ce progrès, à qui le devons-nous? Aux jeunes qui ont osé et ont prouvé la non-valeur des sottises et des oeillères.

Le mari peintre, la jeune femme comédienne, le ménage Mousseau représente assez bien la tendance actuelle qui porte les jeunes vers l'art. Et c'est pourquoi demain, au Canada, rayonnera...

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 15]

un examen médical des plus sérieux aux jeunes gens qui débutent dans la boxe, dès l'âge de 16 ou 17 ans. Ils en mettraient de côté un assez grand nombre, qui n'ont pas la force de résistance requise pour endurer les durs coups qui se donnent, au cours des exercices d'entraînement et des combats où les «cochons de payants» y vont de leur obole pour gonfler la gallette de certains organisateurs et gérants.

Quel rude métier!

■ La conversation pivote sur les jockeys. Que vient immédiatement à l'esprit des partisans du turf? Les pertes ou les gains (très rares!) de tous et chacun. Invariablement, passent dans leur cerveau l'idée suivante: les dangers encourus dans ce rude métier, qu'a déjà tâté notre boute-en-train de confrère «Bert» Soulière, il y a un peu plus de 17 ans. Il fut contraint de s'éloigner de la piste cendrée, au cours de son apprentissage, à la suite d'une chute, alors qu'il faillit perdre la vue.

De toute nécessité, le jockey doit être, sous un modèle réduit, un athlète. Il lui faut des bras vigoureux, des jambes musclées, de bons poumons et un cœur solide. Voilà déjà un ensemble physique ne courant pas les rues, chez des sujets dont le poids doit osciller aux environs de 110 livres. A cela, ajoutons une aptitude spéciale, du sang-froid, de la décision et de l'insouciance devant le danger.

Il n'est pas facile de reconnaître ces qualités chez un gamin de 13 à 14 ans, car c'est à cet âge que la sélection s'opère. Aussi, dans les centres d'en-

traînement, on ne perd pas de temps à faire de la psychologie. L'entraîneur prend le jeune garçon, le met sur un cheval et en avant, au galop. S'il tient jusqu'au bout, on l'essaiera dans les courses d'entraînement, si on s'aperçoit qu'il fait montre de qualités obligatoires, on l'inscrit comme apprenti et on l'engage dans une réunion. Bien entendu, on n'exige pas de lui des finesses de parcours et des subtilités de succès. On ne lui demande que de ne pas commettre des fautes irréparables. Petit jockey deviendra grand, peut-être...

Comme apprenti, il appartient à l'entraîneur qui l'a dressé. Celui-ci l'engage dans les courses, l'appointe et touche une grande partie des gains. Pour s'affranchir de cette tutelle, il va falloir que l'apprenti gagne un certain nombre de courses, une trentaine environ. Quand il aura atteint le nombre de victoires, il sera sacré jockey par les officiels du turf. Il pourra alors travailler à son compte, comme on dit dans le bon faubourg de Québec. Pour arriver à ce chiffre de montes gagnantes, certains apprentis mettent des années. Quelques-uns vont très vite. Ce sont les mieux doués.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les conditions de la carrière d'un jockey. Ne nous adressant probablement qu'à des profanes du turf, nous avons négligé les détails techniques. Nous avons seulement voulu renseigner votre curiosité sur les difficultés d'un métier sportif, qui compte un grand nombre d'appelés et peu d'élus.

OSCAR MAJOR.

COEUR A TOUT

[Suite de la page 4]

si vous êtes trop grasse sans connaître votre poids et votre grandeur. Pour le buste (Sainte Gina Lollobrigida, priez pour nous) faites des mouvements de bras comme à la nage en aspirant et expirant fortement. Une fille de quatorze ans n'a pas atteint son épanouissement complet. Un miroir ne montre que la surface d'un être. Avez-vous pensé à ce qui se cache dans son intérieur et qui est beaucoup plus durable.

♥ J'apprécie grandement votre courrier et le trouve très intéressant. Quelle instruction faut-il avoir pour être garde-malade? Avec une 10e année, peut-on travailler dans une crèche? Ma deuxième demande: j'ai 17 ans, je mesure 36" de poitrine, 26" de taille et 32" de hanches. Mon poids est de 121 livres. Ai-je de bonnes mesures pour être mannequin? Pour mon sincère merci, j'offrirai ma messe et ma communion à votre intention. Je vais prier pour vous.

FEUILLE D'AUTOMNE

Vous avez omis votre grandeur et sans elle je ne puis vous dire si vous pesez trop ou trop peu. Vos mensurations sont excellentes et prenez les informations que j'ai données à «Rose des Bois», à propos du cours de mannequin professionnel. Il faut avoir dix-huit ans et terminé sa douzième année (on parle même d'études supplémentaires) pour commencer son cours de garde-malade, mais vous pouvez travailler comme aide-maternelle au aide-garde-malade. Je communique votre lettre, comme vous me le demandez, à notre graphologue Rany.

♥ J'aime bien votre courrier et vous trouve très gentille de résoudre les problèmes. J'ai 18 ans et suis amoureuse d'un garçon du même âge. Il a toujours été mon ami d'enfance. Plus je grandissais, plus je l'admirais, plus je l'appréciais et, par conséquent, plus je l'aimais. Je l'ai toujours dans ma pensée. Je suis très sentimentale et passionnée. Il veut que nous nous séparions parce que ça fait plusieurs années que nous sortons ensemble. Comme je vois, il veut sortir avec une autre. Pendant un mois, je ne lui ai pas parlé et j'ai essayé, sans succès, de l'oublier. Son image hante toujours ma pensée. J'essaie d'en aimer d'autres, mais je vois que lui seul ferait mon bonheur. Je l'ai revu depuis une semaine mais il m'a encore parlé de séparation. C'est plus fort que moi, je ne suis pas capable de l'oublier; je pleure et je perds le goût de vivre. Si vous saviez comme je suis malheureuse! Pourriez-vous me dire comment agir et me donner un mot d'encouragement.

TIT-LOU.

Vous avez raison de donner votre estime à ce garçon car il est parfaitement honnête en n'encourageant pas un sentiment qu'il ne peut partager. Vous avez été des camarades d'enfance et maintenant que vous êtes à l'âge de l'amour, vous vous trouvez au carrefour de deux routes. Il veut en prendre une avec une femme qu'il aime et vous garder son amitié. Vous lui rendez la tâche impossible par l'exaltation de votre désespoir et il aime mieux ne plus vous voir qu'entretenir vos illusions. Il a un cœur, lui aussi, qui a le droit de choisir et vos larmes ne sauraient vous attirer autre chose que de la pitié. On vendait des philtres d'amour, au Moyen-Âge, et cette coutume se perpétue chez des tribus africaines... mais il a été prouvé que l'amour ne se commande pas. Vous seriez beaucoup plus digne en le revoyant avec votre rivale, en sortant avec des amis, et en vous occupant assez pour penser à autre chose. Je vous plains, croyez-moi, mais je blâme l'excès de votre acharnement; un cœur ne se commande pas.

On envoie ses questions à:
JACQUELINE, Magazine "Le Samedi",
975, rue de Bullion, Montréal, Qué.

SALONS LITTÉRAIRES

Une dame de la Société aimait s'entourer d'artistes, d'auteurs et autres célébrités. Mais, comme elle était très avare, les repas étaient plutôt sommaires. Un jour, elle invita Tristan Bernard. Le célèbre humoriste répondit que, malade, il ne pouvait pas sortir. Quinze jours plus tard, il reçut une nouvelle invitation. Alors, il répondit: «Chère Madame, quoique rétabli, je ne puis donner suite votre invitation. Mon médecin m'a ordonné, pour me remettre daplomb, de manger convenablement».

ARSÈNE LUPIN *gentleman - cambrioleur*

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUARANTE-DEUXIÈME ÉPISODE



KALIM LE BANDIT

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — SEPTIEME EPISODE



1. Raymond et Moondra, sa jeune amie, avaient trouvé refuge chez un vieil homme qui leur a donné à manger. Mais durant le repas, il s'est excusé pour sortir. Raymond le surprend...



2. ...en train de faire des signaux aux hommes de Kalim pour les avertir de la présence des deux jeunes gens chez lui. "Traître, s'écria Raymond, tu nous livres à notre pire ennemi..."



3. L'homme, se voyant surpris en plein acte de félonie, poussa un rugissement et s'enfuit. Raymond vit apparaître, à un tournant de la route, la troupe de Kalim.



4. "Cet homme va les avertir de notre position exacte et ils viendront enlever Moondra. Il faut que je l'arrête avant qu'il ne fuie avec nos chevaux."



5. Mais trop tard. Déjà l'homme était monté sur un des chevaux et galopait en tenant l'autre par la bride.



6. Moondra était désespérée. "Nous allons gravir cette montagne. Leurs chevaux ne peuvent nous suivre là."



7. Ils commencèrent l'escalade périlleuse. Mais ainsi, ils étaient une cible bien facile et bientôt les hommes de Kalim les aperçurent.



8. Leurs cris de joie parvinrent jusqu'aux oreilles de nos deux amis. Ceux-ci aperçurent l'entrée d'une caverne. "Nous devons prendre le risque d'y pénétrer" dit Raymond.



9. Il pénétra le premier dans la caverne. Bientôt un filet de lumière apparut et ils aperçurent une issue qui leur permettrait peut-être de fuir.



10. Mais quand ils eurent franchi la distance qui les séparait de la lumière, ce fut pour constater qu'ils étaient arrêtés par un rapide furieux.



11. Impossible de le traverser tant le courant était fort et il ne fallait pas songer à gravir les parois des rochers, qui étaient trop escarpés.

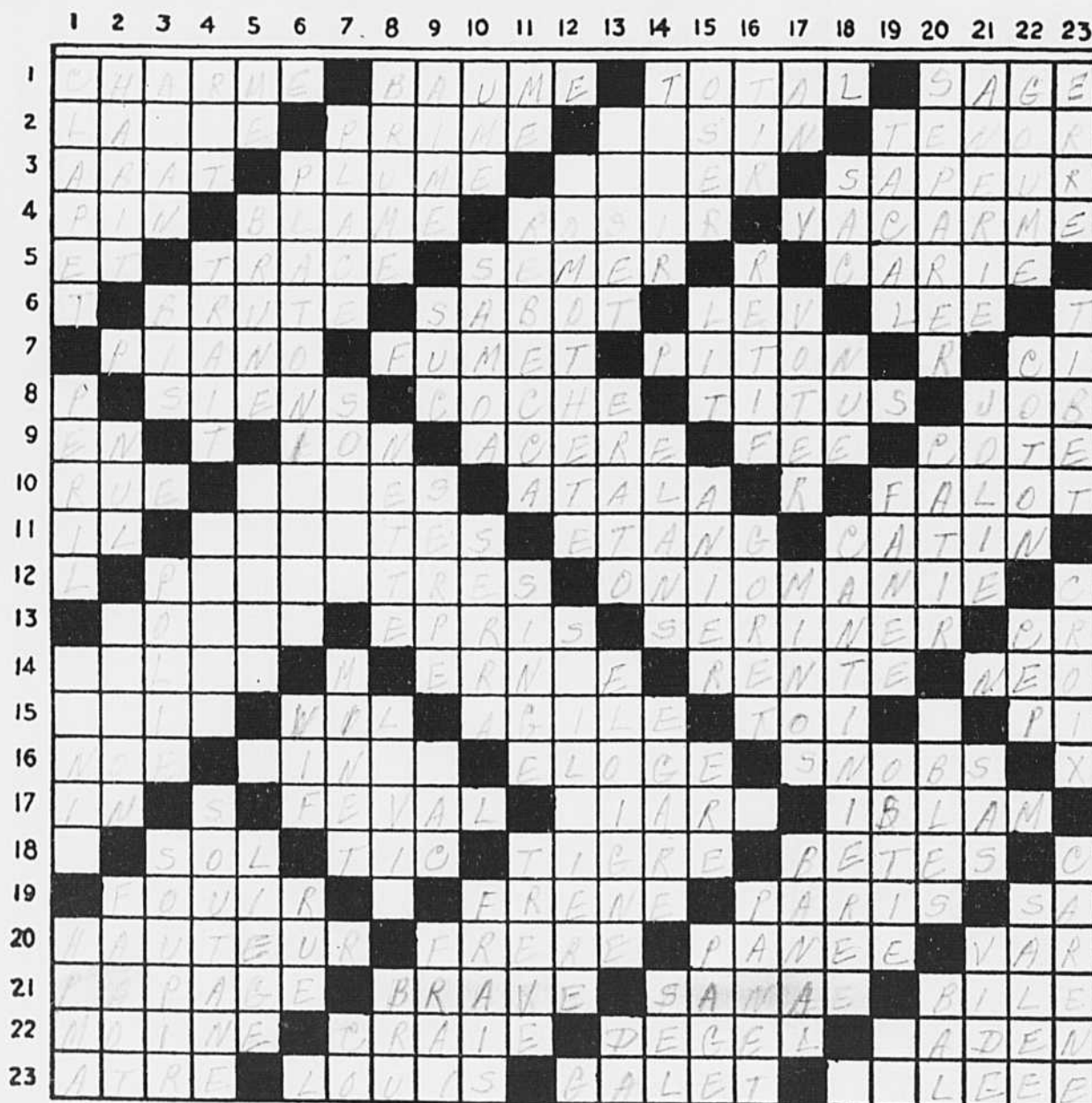


12. Pourtant, une chance inouïe se présenta. Raymond aperçut, un radeau qui flottait à la dérive. Ils se laisserent aller au fil de l'eau. Mais les hommes de Kalim les attendaient plus bas.

(A suivre)

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1348



HORIZONTALEMENT

- 1—Enchantement magique. — Médicament balsamique. — Complet. — Prudent.
- 2—Sorte de requin à chair comestible. — Somme que l'assuré doit à l'assureur. — Chroniqueur et prélat français, né à Caudebec. — Voix d'homme.
- 3—Averse soudaine. — Couvre le corps des oiseaux. — Mathématicien écossais à qui l'on doit l'invention des logarithmes. — Soldat du génie.
- 4—Conifère. — Désapprobation. — Prendre une teinte rose. — Grand bruit causé par une querelle.
- 5—Conjonction. — Empreinte. — Ensemencer. — Maladie inflammatoire des os.
- 6—Animal privé de raison. — Corne du pied du cheval. — Unité monétaire bulgare. — Général américain.
- 7—Instrument de musique. — Arôme des viandes. — Anneau muni d'une queue à vis. — Ici.
- 8—Qui sont à lui. — Autrefois, sorte de grande diligence. — Fils de Vespasien, empereur romain. — Personnage biblique, célèbre par sa piété.
- 9—Dans. — Poète athénien, né à Chio. — Qui est garni d'acier. — Etre fantastique du sexe féminin. — Dimension portée sur un dessin.

- 10—Chemin de ville. — Irritants au goût. — Petit roman de Chateaubriand. — Sorte de lanterne portative.
- 11—Lui. — Mélange de sable et de soude dont on fait le verre (pl.). — Etendue d'eau peu profonde et sans écoulement. — Femme de mœurs légères.
- 12—Lieux publics pour les exercices du corps. — Manie de fumer l'opium.
- 13—Illustre prélat gallo-romain, évêques. — Pris de passion. — Instruire un serin. — Symbole chimique du chrome.
- 14—Cap au sud-ouest de l'Espagne. — Chef-lieu de canton (Mayenne). — Revenu annuel. — Préfixe qui signifie nouveau.
- 15—Illustre prélat gallo-romain, évêque de Vienne. — De peu de valeur. — Souple. — Pronom. — De l'alphabet grec.
- 16—Patriarche biblique. — Brûle-bout. — Panégyrique. — Qui font preuve de snobisme.
- 17—Préfixe privatif. — Romancier français, né à Rennes, auteur du Bossu. — Variété de poire grise. — Religion des musulmans.
- 18—Note. — Contraction convulsive des nerfs. — Quadrupède carnassier. — Tous les animaux en général.
- 19—Creuser. — Arbre forestier. — Capitale de la France. — A lui.

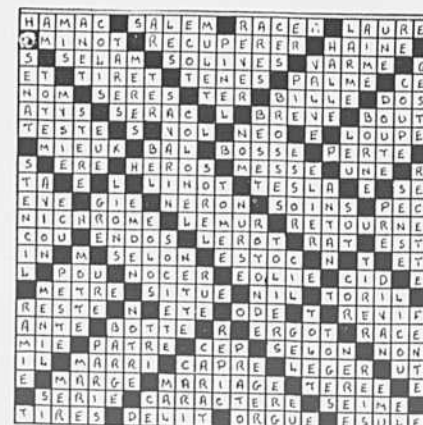
- 20—Dimension d'un objet considéré de la base au sommet. — Nom que se donnent entre eux les religieux. — Couverte de râpure de pain. — Fleuve torrentueux de France.
- 21—Pâturage de hautes altitudes. — Courageux. — Cotonnade de provenance indienne. — Liquide sécrété par le foie.
- 22—Ustensile servant à chauffer un lit. — Carbonate de chaux tendre et blanc. — Fonte naturelle de la glace. — Qui aime à jouer.
- 23—Foyer de la cheminée. — Ancienne monnaie d'or. — Disque de métal qu'on jette le plus près d'un but. — Genre de caryophyllacées.

VERTICALEMENT

- 1—Soupape dans le jeu d'une pompe. — Danger. — Genre de graminacées, connues sous le nom de millet des oiseaux. — Ville de la Syrie du Nord.
- 2—Ensemble des pièces qui composent un vêtement. — Sans valeur. — Verte réprimande (fig.). — Grotesque.
- 3—En pays musulman, octroi de la vie sauve à un ennemi. — Une seconde fois. — Lisse et luisante. — Respiration forte et prolongée.
- 4—Partie d'une voile. — Quantité de liquide qu'on boit sans prendre haleine. — Terne, effacé. — Robe que porte l'ecclésiastique.

- 5—Pronom. — Moment où le jour baisse, vers le soir. — Chef-lieu d'arr. (Bouches-du-Rhône). — Sert à faire les bouchons.
- 6—Qui a rapport à la philosophie de Platon. — Qui est en vie. — Chemin de ville.
- 7—Endroit qu'occupe une personne ou une chose. — Rencontres fortuites d'événements. — Petit chat. — Préfixe qui signifie réunion.
- 8—Brouillard épais. — Propre. — Maréchal de France, né au château d'AJac. — Belle-fille.
- 9—A de l'affection pour quelqu'un. — Liqueur qui s'exprime des viandes. — Instrument pour tailler les arbres. — Bruit du fer. — Diminution du poids d'une monnaie par suite de l'usage.
- 10—Fleuve de Suède. — Archipel d'Océanie. — Pressa. — Légèrement froid.
- 11—Pronom. — Fille de Bathuel et femme d'Isaac. — Nom général de tous les mammifères de l'ordre des primates. — Suspension d'hostilités entre des belligérants.
- 12—A Athènes, membre d'une des commissions chargées de reviser la constitution. — Moraliste et sociologue français, né à Paris en 1866.
- 13—Coup de dés qui amène deux as, au trictrac. — Muse qui présidait à l'élogie. — Qui est loin. — Particule.
- 14—Genre de mammifères périssodactyles d'Amérique. — Genre de reptiles ophiiliens. — Troublé. — Condiment.
- 15—Avoir la hardiesse. — Meuble de repos. — Qui conduit des ânes. — Epoque. — Un des côtés d'un feuillet de papier.
- 16—Art de lancer. — Difficile à conduire. — Jeune cochon. — Pan de chemise.
- 17—Douze mois. — Donner sa voix dans une élection. — Roi de Crète. — Sans originalité.
- 18—Espèce de poche. — Nuage. — Femmes qui donnent des cantines.
- 19—Des Tagals. — Flétrie. — Port de la Rome antique. — Préfixe.
- 20—Désunir ce qui était joint. — Donner le lustre à une étoffe. — Petits poissons d'eau douce à écailles argentées. — Assemblée où l'on danse.
- 21—Grande ignorance. — Agréable à voir. — Tamis. — Qui ne contient rien.
- 22—Droque falsifiée. — Duvet long et soyeux. — Fer de prisonnier. — Qui contient du sel.
- 23—Manière d'aller. — Région de l'Asie centrale, à l'ouest de la Chine. — Gibet du Christ. — Partie immergée d'un navire.

Solution du problème No 1347



SYSTÈME "D"

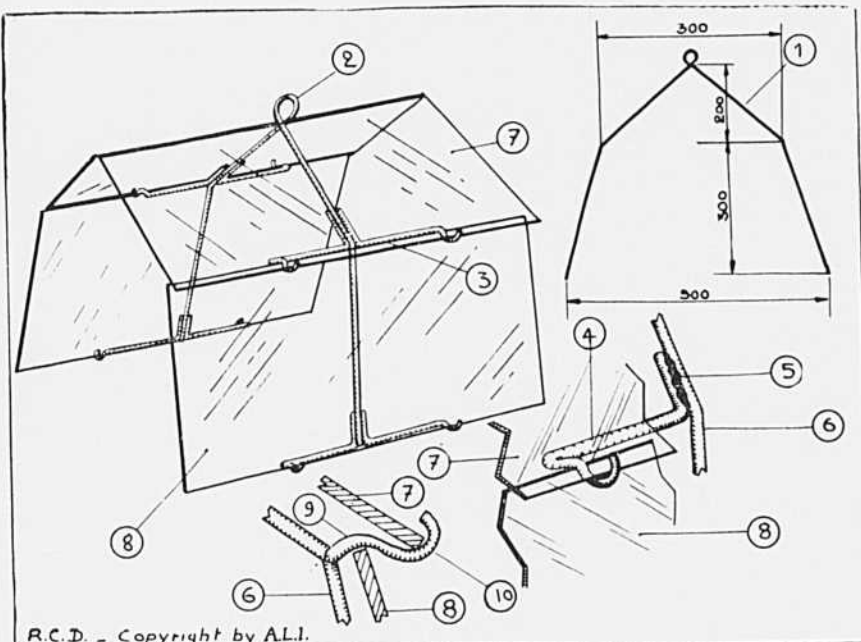
par ROGER DUHEIN

Réalisons des châssis vitrés

Les quelques rayons de soleil qui nous sont distribués parcimonieusement nous annoncent l'hiver. Il faut se méfier des nuits froides et des gelées blanches.

Protégeons nos pousses grâce à des châssis, c'est qu'ils peuvent être transportés n'importe où et être mis en ligne. Le support est réalisé en fil de fer galvanisé (pour faciliter la soudure) de 3/16 d'épaisseur.

Réalisez tout d'abord le trapèze (1); ne pas oublier la boucle supérieure (2e qui servira à porter le châssis et à maintenir le verre en place). Les cotes sont indiquées en (1), soudez au plomb 30% la base de la boucle. Réalisez ensuite 8 fers (4), quatre vers la gauche et quatre symétriques vers la droite (3) — voir dessin — Le dessin en profil (6) vous montre la forme du fer galvanisé; une première boucle (9) recevra le panneau (8) et la boucle (10) recevra le panneau (7); réalisez ces boucles à l'aide de pinces ou d'un étau et d'un marteau. Dans le bas, le panneau (8) reposera dans la boucle (10); au faite, le panneau (7) se glissera sous la boucle (2). Les fers quatre seront soudés au plomb (5) au montant (6), faites la soudure (5) aussi large que possible à l'envers et à l'endroit. Les vitres employées ne seront pas trop épaisses; les cotes des panneaux de verre ne sont pas indiquées. Pour connaître la largeur des panneaux de verre, mesurez les espaces une fois l'ensemble réalisé. La longueur des panneaux (7) et (8) sera d'environ 24" à 28".



R.C.D. - Copyright by A.L.I.

Pour ceux qui connaissent un soudeur à l'autogène, vous pouvez réaliser les montants en fer rond pour béton de diamètre 3/16 et les faire souder à l'autogène. Plusieurs de ces châssis peuvent être mis à la suite l'un de l'autre s'il s'agit d'un semis en longueur, fermez alors les deux extrémités à l'aide de deux panneaux de verre appuyés au châssis.

Si vous voulez avoir de beaux légumes très tôt, amateurs de jardinage et de bricolage, à vos établis! et réalisez ces serres miniatures si utiles.



Bien
recevoir
à peu
de frais

Nous aimons beaucoup recevoir et notre plus grande joie est d'avoir auprès de nous un groupe sympathique d'amis. Mais il s'agit de faire passer à nos invités des moments agréables, tout en ne dépassant pas notre budget de "réceptions".

Nous avons résolu le problème quand nous avons découvert un vin merveilleux, le vin blanc de table Manor St. Davids. Moelleux et léger, sa saveur est incomparable et son prix très modique le met à la portée de tous les budgets. Vous pouvez être certain qu'il sera pour vos amis la meilleure formule de bienvenue.



Les bons vins canadiens

de **Bright**
DEPUIS 1874

Vous trouverez des centaines d'excellentes idées sur les vins dans "La Cuisine au Vin". Demandez à Bright's Wines, Lachine, P.Q. de vous en envoyer un exemplaire gratuit.



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie?

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Engr.,

(pour le Canada seulement)

Mme CLAUDE LUCE,

Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A"

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Comme l'Hirondelle

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

LE SAMEDI

intéresse toute la famille. Vous y trouverez des portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, du sport, des articles illustrés. Il vous distraira par ses romans d'amour et d'aventures.

LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en chroniques de mode, il vous tiendra au courant des toutes dernières nouveautés de la Haute Couture et facilitera par ses nombreux conseils la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de son roman d'amour complet.

LE FILM

Vous y lirez des articles sur vos vedettes préférées... Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios... Vous apprécierez un roman complet... Vous y trouverez des mots croisés.

Remplissez votre coupon d'abonnement à l'intérieur

POIRIER BESSETTE & CIE LTEE
975 - 985, RUE DE BULLION, MONTREAL, P.Q.

